LA REVUE DE PARIS

FÉVRIER

JACQUES CHASTENET ..	Les Années d'Illusion
P. DE MANDIARGUES....	La Nuit de Tehuantepec
JACQUES CHARPENTIER	Fiscalité et Moralité
MARIO SOLDATI	La Confession (I)
HENRI JANNÈS	L'U.R.S.S. et l'Automation
GEORGES MONGRÉDIEN .	L'Affaire des Poisons
DAMON RUNYON	Un Homme de Parole
P. DE BOISDEFFRE	Henri Massis
FRANCK SCHOELL	Retour au Cap
ROBERT CAMPBELL	Philosophie de Heidegger
PAUL ZUMTHOR	Intérieurs hollandais
MARCEL GABILLY	Le Cas Pinay
MICHEL BERVEILLER	Tableaux de Londres
THIERRY MAULNIER	A la Comédie-Française
MARCEL THIÉBAUT	Le Journal des Goncourt

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, RENE LALOU, GEORGES PILLEMENT, JEAN FAYARD, ALBERT DELAUNAY, ALAIN BOSQUET, PIERRE DE BOISDEFFRE, RAYMOND LAS VERGNAS, PHILIPPE SENART, MARCEL SCHNEIDER

LA LIVRAISON : 3 NF

1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
JACQUES CHASTENET	Les Années d'Illusion	3
A. PIEYRE DE MANDIARGUES	La Nuit de Tehuantepec	11
JACQUES CHARPENTIER	Fiscalité et Moralité	20
MARIO SOLDATI	La Confession (1)	30
HENRI JANNES	L'U.R.S.S. et l'Automation	50
GEORGES MONGREDIEN	« L'Affaire des Poisons »	56
DAMON RUNYON	Un Homme de Parole	64
PIERRE DE BOISDEFFRE	Henri Massis	75
FRANCK SCHOELL	Retour au Cap	80
ROBERT CAMPBELL	Martin Heidegger	95
PAUL ZUMTHOR	Intérieurs hollandais	107
MARCEL GABILLY	Le Cas Pinay	121
MICHEL BERVEILLER	Tableaux de Londres	130
THIERRY MAULNIER	A la Comédie-Française	137
MARCEL THIEBAUT	Le Journal des Goncourt	141
Le Mois à Paris	160	Chronique des livres	175

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

LE PROBLÈME SCOLAIRE
par **Wladimir d'ORMESSON**
de l'Académie française

L'OCCASION
par **Jean HOUGRON**

ANDRÉAS
par **Hugo de HOFMANNSTHAL**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	NF.	30,00	**Étranger** : Un an (12 numéros)	NF.	35,00
— : Six mois (6 numéros)		15,00	— : Six mois (6 numéros)		17,50

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire.	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	**Italie**	Lires	4.430
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31	**Angleterre**		£ 2/10/10
Espagne	Pesetas	298	**Égypte**	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	204

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Migue' II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1960.

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Au sommaire
du N° de janvier-février 1960

F. COURTET	La remise en cause des conclusions de Genève.
A. KLÖNNE	Les groupes d'extrême-droite en République fédérale.
A. WISS-VERDIER	Antisémitisme 1960.
R. LILL	Dix ans de Démocratie chrétienne. De Gothe à Bad-Godesberg : le parti social-démocrate allemand et la socialisation.
G. FRIEDRICHS	La confédération des syndicats allemands traverse-t-elle une crise ?
G. FEUSER	La jeunesse allemande derrière le rideau de fer.

et les chroniques habituelles

Le numéro : 2,40 NF (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 6,75 NF - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF - un an 13,50 »

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
TEL. TRU 62-13 C. C. P. Paris 13.253-54

LES ANNALES

Sommaire de février 1960

R. P. RIQUET S. J.
Le progrès des techniques et le royaume de Dieu

GISÈLE CASADESUS
Sociétaire de la Comédie-Française
La jeune fille au théâtre : de Corneille à Claudel

PIERRE GASCAR
Du « Temps des Morts » à « La Barre de corail »

RENÉ LALOU
Trois grandes fresques romanesques

G. GASSIOT-TALABOT
Quelques points de vue sur l'histoire de l'art

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur trente-deux pages** ★ ET TOUS LES SAMEDIS **sur huit, douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

OMNIUM NORD-AFRICAIN — Sté de l'OUENZA — AFRICAINE DE MINES ET TRANSPORTS — DJEBEL DJERISSA — MOKTA EL HADID — LORRAINE ESCAUT — MÉTAUX ET ALLIAGES BLANCS — POMPEY — RHODIACETA — SOPARA — Sté GÉNÉRALE DE LA VISCOSE — FABRIQUE DE SOIE ARTIFICIELLE DE TUBIZE — Ets BERTAGNA — CEGEDUR — Sté des PAPETERIES DE ROQUEFORT

ABONNEMENTS : 6 mois : 87,50 NF.
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

HUTCHINSON

à l'Aigle

TOUS ARTICLES EN CAOUTCHOUC

124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8e

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

LES ANNÉES D'ILLUSION

(1918-1931)

par JACQUES CHASTENET

LES années que vécut la France entre l'armistice de 1918 et la grande dépression économique de 1931 ont parfois été qualifiées « années folles ».

Simple vue de surface. Par comparaison aux autres grandes nations d'Europe et compte tenu de l'effroyable tourmente qu'elle vient de subir, la France apparaît, pendant la période, remarquablement stable, voire raisonnable, au moins dans ses profondeurs. Trop raisonnable peut-être, trop prudente et manquant de vision.

Elle ne connaît ni l'Apocalypse d'où, à travers d'indicibles souffrances, la Russie va sortir méconnaissable, ni la misère où sont plongés les Etats successeurs de l'Autriche-Hongrie, ni le chaos moral au sein duquel se débat l'Allemagne, ni les accès de fièvre qui secouent l'Italie et l'Espagne. Sans doute même n'est-elle pas socialement aussi troublée que la Grande-Bretagne.

Les grèves révolutionnaires de 1919 et 1920 ne sont chez elle que des phénomènes d'amplitude restreinte. Cet épisode clos, elle relève assez rapidement, et par ses seuls moyens, les ruines amoncelées sur son territoire. Elle n'y parvient, il est vrai, qu'au prix d'une dépréciation monétaire qui a certes de graves conséquences matérielles et morales mais qui, dans les circonstances, était probablement inévitable. Encore

que le capital national ait été amputé du quart, le pays, qui était si riche, n'est point ruiné et il suffit du choc psychologique provoqué par le retour de Poincaré aux affaires pour que la chute du franc soit enrayée. L'économie, terriblement atteinte par la guerre mais fortifiée par le retour de l'Alsace-Lorraine, se redresse rapidement : dès 1924 l'industrie et le commerce, sinon l'agriculture, entrent dans une période de prospérité et l'indice de production croît rapidement. Outre-mer, deux au moins des dépendances françaises, le Maroc et l'Indochine, connaissent un développement extraordinaire.

La structure sociale a été ébranlée, non disloquée. Si les rentiers et les titulaires de revenus fixes pâtissent cruellement de l'inflation, les autres citoyens réussissent tant bien que mal à s'adapter. En dépit de la détérioration du capital, le revenu national global augmente, cette augmentation profitant surtout à la classe ouvrière dont la condition s'améliore et qu'une législation sociale commence à protéger contre les risques de l'existence.

Les mœurs évoluent dans le sens d'un relâchement des contraintes sans pour autant devenir, au moins dans la masse, radicalement différentes de ce qu'elles étaient avant 1914 ; la femme s'affranchit, s'instruit, exerce des activités naguère réservées aux hommes mais reste politiquement une mineure ; le sport se démocratise et perd son aspect « humaniste » mais nos champions font toujours grande figure dans les compétitions internationales ; la « vague de paresse » consécutive à l'armistice est tôt retombée et les Français ont retrouvé leur goût pour le travail comme pour l'économie. Souvent révolutionnaires en paroles, ils restent de tempérament conservateurs.

« Cependant », objectera-t-on, « au moins dans les domaines de la pensée, des techniques, des lettres et des arts, la révolution est certaine »... Moins certaine que les apparences le donneraient à croire. Assurément on assiste à un étonnant déferlement d'idées, d'inventions, de formules, d'expériences. Mais à y regarder de près, force est de constater que ces torrents ont le plus souvent une source antérieure à la guerre : dès avant 1914 le positivisme scientiste était battu en brèche, les cours de Bergson faisaient salle comble, et un renouveau spiritualiste se dessinait ; la physique atomique débutait ; la T.S.F. existait ; Blériot, Latham et Garros avaient accompli d'insignes exploits aériens ; l'*Action française* invectivait contre la démocratie chrétienne ; Claudel, Paul Valéry, Gide, Marcel Proust, Giraudoux et Valery Larbaud écrivaient ; Picasso, Braque et Matisse peignaient ; Stravinsky et Satie composaient ; Paul Iribe décorait ; Poiret habillait ; les Ballets russes dansaient ; le Vieux-Colombier avait ouvert ses portes ; le cinéma sortait des limbes... Seulement, la paix rétablie, le besoin de renouveau et d'évasion qui s'est emparé de la jeunesse cultivée fait que ce qui n'était goûté que de milieux restreints émerveille de larges audiences. Les initiateurs continuent sur leur lancée ; les épigones brodent, raffinent, outrent parfois tout en se défendant d'imiter : les véritables décou-

vertes sont rares (exception faite peut-être pour le surréalisme qu'anime un esprit de révolte et un sens de l'absurde assez originaux). Les deux incontestables nouveautés, les seules d'ailleurs qui conquièrent le très grand public, sont dues aux progrès de la technique, non à des spéculations abstraites. Elles n'apparaissent qu'à la fin de la période et ont noms cinéma parlant et radiodiffusion.

Ce n'est point autour de 1920 qu'il faut proprement fixer la naissance du « moderne », mais bien plutôt autour de 1907. Son efflorescence n'aurait-elle pas été plus éclatante encore si la guerre n'avait emporté tant de jeunes espoirs ?

⁂

Les années qui nous occupent ne sont pas folles, mais ce sont des années d'illusions.

Illusion, la certitude où sont les uns que la France victorieuse pourra durablement imposer sa loi aux vaincus et où sont les autres que la Société des Nations suffira à instaurer dans le monde le règne de la démocratie, de la justice et de la paix. Illusion, la croyance en la perennité des alliances conclues pendant la guerre. Illusion, l'idée qu'il sera possible de transférer d'Allemagne les sommes nécessaires au relèvement des ruines et au paiement des pensions. Illusion, l'espoir que le franc retrouvera un jour sa valeur de jadis. Plus généralement, illusion, le sentiment que la guerre n'a été qu'un épisode sanglant, que l'ordre mondial n'en a pas été radicalement changé et que la primauté de l'Europe a pu survivre à la lutte fratricide que se sont livrée ses fils.

Ces chimères coexistent en France au lendemain de l'armistice. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, elles s'envolent les unes après les autres. Dès la négociation du traité de paix nos Alliés nous font durement sentir que nous n'avions pas été seuls à gagner la guerre ; très vite les Etats-Unis se replient dans l'isolement tandis que l'Angleterre nous contrecarre un peu partout. La Société des Nations, où la place américaine et la place russe restent vides, n'est guère qu'un centre d'intrigues et une tribune aux harangues. L'idéal démocratique est discuté et l'Italie adopte un régime politique basé sur des principes opposés. L'Allemagne se dérobe à ses obligations et, en attendant de réarmer, transforme en peau de chagrin le chapitre « Réparations » du traité de Versailles. Le franc accélère sa chute et on sera heureux quand il pourra être stabilisé au cinquième de son ancienne valeur. On finit par se rendre obscurément compte que le trou créé en Europe par l'effondrement de l'Autriche-Hongrie et par le retrait de la Russie ne sera point de longtemps comblé, que la puissance est passée de l'autre côté de l'Atlantique, que les peuples de couleur ne retomberont pas dans le sommeil d'où ils ont été tirés, bref que la prépondérance européenne n'est plus qu'un souvenir.

Quelques Français perspicaces distinguèrent de bonne heure les réalités et dénoncèrent les faux-semblants. *Voces clamantes in deserto !* L'immense majorité préféra fermer les yeux. Force lui fut pourtant de les ouvrir de temps à autre, mais elle ne le fit qu'à contrecœur et comme en clignotant. D'où un perpétuel retard sur les événements, des hésitations et des contradictions, une impuissance à définir une ligne de conduite et à s'y tenir, d'où aussi une paralysante aigreur.

De cet état d'esprit les preuves abondent : acceptation d'une cote mal taillée dans la question de la rive gauche du Rhin ; mise en avant, dans l'affaire des réparations, de chiffres manifestement exagérés et résignation finale à des chiffres dérisoires ; répugnance devant les offres de prestations en nature ; abandon des fruits que pouvait porter l'opération de la Ruhr et ralliement à un plan anglo-saxon analogue à celui qui avait été rejeté un an plus tôt ; très larges concessions faites à l'Allemagne mais accompagnées de réticences telles qu'aucune détente véritable ne devait s'ensuivre ; dénonciations répétées des méfaits de l'inflation mais habituels recours à la planche à billets ; libéralisme économique verbal s'accompagnant d'un protectionnisme de fait et du développement de l'étatisme ; législation sociale en principe généreuse mais souvent freinée dans son application ; affirmation du destin impérial de la France et persistance dans la plupart des routines coloniales ; politique militaire purement défensive et politique étrangère nous obligeant à venir, si elles étaient attaquées, au secours de nations lointaines.

Où trouver la cause de tant de tergiversations chez un peuple par ailleurs travailleur et sain ?

D'abord, évidemment, dans la saignée qu'il a subie : 1 315 000 tués, soit 10 p. 100 de la population masculine active, 600 000 invalides définitifs ou temporaires. Ce n'est pas sans un durable affaiblissement qu'un pays se voit ainsi privé d'une forte proportion de ses éléments les plus jeunes et les plus vigoureux. Après 1871 la France vaincue, mais n'ayant versé que relativement peu de sang, se releva avec une rapidité qui étonna le monde. Victorieuse en 1918, sa victoire trop chèrement payée la laisse désemparée et aspirant au repos. De la profondeur de la baisse de son *tonus* vital, on trouve un témoignage supplémentaire dans la stagnation de sa fécondité.

Les pertes en hommes ne suffisent néanmoins pas à tout expliquer, car elles ont été en partie compensées par le retour à la collectivité nationale de 1 800 000 Alsaciens ou Lorrains et par une forte immigration. Il y faut ajouter autre chose.

Cette autre chose est sans doute le désarroi où le caractère insolite des problèmes posés plonge la plupart des Français. Avant la guerre on n'imaginait pas que le franc pût cesser d'être un étalon aussi invariable que le mètre, le litre ou le gramme ; la constance du pouvoir d'achat des signes monétaires allait de soi ; l'importance des questions économiques et financières n'était soupçonnée que de quelques spécia-

listes ; les affaires étrangères étaient le domaine exclusif de quelques autres ; la prééminence européenne constituait un dogme qu'on ne songeait pas plus à discuter qu'on ne discutait le caractère uniquement bénéfique de la Science ; la « question sociale » était surtout un thème à nobles discours ; le « grand soir » n'était qu'un épouvantail à bourgeois auquel seuls croyaient des illuminés. Brutalement ces articles de foi se révélèrent erronés. On pensait que la victoire rétablirait l'ordre ancien avec seulement plus de justice et plus de sécurité ; on s'aperçoit qu'en réalité tout est à réviser, tout à rapprendre. Comment s'étonner qu'en présence de l'effort nécessaire une paresse ait gagné les esprits mal remis de quatre années terriblement tendues ? Comment s'étonner de la peine éprouvée à sortir des ornières familières ?

Ajoutons qu'un phare s'est éteint qui, depuis 1871, avait servi de guide et de point de ralliement à l'immense majorité de la nation : l'espoir de la Revanche.

C'est cet espoir qui, pendant quarante-cinq ans sommeilla au cœur de presque tous les Français. C'est lui qui explique l'enthousiasme avec lequel fut, au mois d'août 1914, exécuté l'ordre de mobilisation générale. Le voici maintenant comblé : l'Allemagne a été battue, l'Alsace et la Lorraine ont été délivrées. Du même coup, le phare s'est éteint, le patriotisme s'est refroidi. « Il faudrait savoir », écrira Charles de Gaulle, « si quelque grand rêve national n'est pas nécessaire à un peuple pour soutenir son activité et maintenir sa cohésion. »

⁂

Sans doute est-ce dans les milieux politiques que la confusion est à son comble.

Depuis l'avènement de la Troisième République jusqu'à la Grande Guerre, la vie publique française paraissait, quand on la considérait de haut, remarquablement simple : au début il fallait être soit monarchiste, soit républicain, ensuite soit boulangiste soit antiboulangiste, plus tard soit dreyfusard soit antidreyfusard, toujours soit ami de l'Eglise soit anticlérical. Dilemmes bien tranchés et ne laissant guère de place aux incertitudes. Dans les derniers temps, il est vrai, l'importance prise par le parti socialiste, les discussions autour de la représentation proportionnelle et la politique de l' « endormeur » Briand compliquèrent quelque peu les choses. Pas très profondément comme on put s'en rendre compte lors des élections de mai 1914.

La guerre terminée, quels changements ! La camaraderie des tranchées a estompé la ligne si nette qui séparait « républicains » et « réactionnaires ». Les anciens notables (châtelains, gros industriels, curés) retrouvent quelque chose de leur influence aux dépens des « couches nouvelles » (robins, médecins et vétérinaires provinciaux, instituteurs). De nouveaux notables apparaissent n'ayant pas les traditions des vieilles batailles (héros de la guerre, professeurs, économistes, dirigeants de syn-

dicats tant patronaux qu'ouvriers). L'institution d'un scrutin partiellement proportionnel favorise l'émiettement des partis. Deux phénomènes aberrants se manifestent : le communisme, le catholicisme de gauche. En même temps il se révèle impossible d'insérer les questions qui de toutes parts surgissent dans les cadres éprouvés. S'ensuivent une semi-anarchie parlementaire, une multiplication des groupes, une impuissance à constituer des majorités tant soit peu stables, une instabilité ministérielle chronique.

Un essai est bien fait en 1924 pour rassembler les forces de gauche et les mener au combat dans le bel ordre d'autrefois : c'est le Cartel ; mais il compte dans son sein trop de conservateurs sociaux pour ne pas bientôt se dissocier. Les hommes politiques chevronnés qui dirigent les gouvernements successifs louvoient, tirent des bordées, parviennent quelquefois à naviguer à contre-courant, mais ils ne tardent pas à être jetés par-dessus bord. Seul Poincaré, dans son second gouvernement, réussit à arriver à bon port : c'est qu'il sait se placer dans l'axe exact du sentiment public (« cœur à gauche, portefeuille à droite », dira André Siegfried). Lui parti, le miracle ne se renouvelle pas.

Cette situation engendre à l'intérieur du Parlement (il s'agit surtout de la Chambre, le Sénat demeurant plus fidèle aux anciennes traditions) beaucoup de scepticisme et quelque veulerie. Le sens de l'Etat s'y affaiblit en même temps que le tutoiement s'y généralise. On empiète constamment sur les prérogatives de l'Exécutif mais on pousse rarement à fond le travail législatif. Certes il existe encore maints parlementaires laborieux, consciencieux et désintéressés, mais d'autres, trop nombreux, considèrent leur mandat comme une profession dont il s'agit, par tous les moyens, d'exploiter les possibilités ; la chasse aux portefeuilles est ouverte à tous et quelques-uns même se laissent aller aux plus fâcheuses compromissions.

Simultanément les « groupes de pression » se font de plus en plus hardis. Syndicats patronaux, associations de fonctionnaires, groupements d'intérêts divers agissent constamment sur les élus et réussissent souvent à imposer leur volonté. On ne sait plus bien où réside la réalité du pouvoir.

Cet effritement favorise, dans le public, un antiparlementarisme qui a toujours existé à l'état latent en France, mais auquel l'exemple du fascisme italien donne un aliment nouveau. Les « Ligues » apparaissent, à l'origine associations d'anciens combattants, mais qui ne tardent pas à prendre un caractère politique. Les campagnes menées d'un côté par l'*Action française*, de l'autre par le parti communiste contribuent à faire perdre crédit à l'institution parlementaire.

Pendant la crise boulangiste, pendant la crise de Panama et pendant la crise nationaliste cette institution avait déjà pu paraître défaillante. Mais l'Etat était alors soutenu par un admirable corps de hauts fonctionnaires qui aidèrent efficacement son vaisseau à franchir les passes difficiles. Maintenant ce corps, tout en continuant à compter force

sujets de première valeur, n'a plus tout à fait ni la même expérience, ni la même cohésion, ni le même prestige : trop de carrières lucratives s'offrent dans les affaires privées à ses membres les plus brillants pour ne pas provoquer un exode qui ne va point sans fâcheuses conséquences.

Un fléchissement analogue se manifeste dans le corps des officiers. Maintenant que l'armée a atteint son but suprême — la Revanche — maintenant que la conquête de l'Empire est achevée, la carrière militaire a perdu quelque chose de son lustre. Le recrutement de Saint-Cyr devient difficile et nombre de jeunes officiers se demandent si les entreprises privées n'offriraient pas d'utiles emplois à leur besoin d'activité. Quant aux grands chefs, fiers d'avoir mené nos troupes à la victoire, beaucoup d'entre eux — Foch ni Weygand ne sont de ceux-là — inclinent à penser que les méthodes qui firent leurs preuves pendant la guerre restent toujours valables. La marine, il est vrai, échappe à cette sclérose. Mais la France est une nation continentale avant que d'être maritime.

⁂

Ressorts détendus : voici peut-être l'image qui, en dépit de multiples et brillantes exceptions, résume le mieux la situation morale du pays autour de 1925. Dans les années qui suivent immédiatement, un redressement semble se dessiner : les désastres matériels sont réparés, le franc est stabilisé, l'économie est dans son ensemble prospère, ni la paix sociale ni l'ordre public ne sont troublés, les échanges s'activent entre la métropole et l'outre-mer ; quant à la paix extérieure elle n'est nulle part sérieusement menacée, le litige franco-allemand lui-même paraît en voie de règlement et une idée féconde, celle de l'Union européenne, est lancée.

Hélas ! la crise économique américaine — cette crise dont on ne soulignera jamais assez l'importance historique — vient tout remettre en question. Dès 1930, elle gagne l'Europe centrale et ne tarde pas à y accumuler des désastres, à y favoriser la montée parallèle du communisme et de l'hitlérisme, à y exaspérer les nationalismes. En 1931, elle atteint la France qui se rend compte trop tard de sa gravité et qui, toute à la satisfaction d'avoir recouvré confiance en elle-même, marche un peu à l'aveuglette, vers de pénibles surprises. C'en est fini des années d'illusions.

Il ne convient point de trop médire d'elles. Commencées dans l'euphorie, elles s'achèvent dans l'anxiété mais elles ont vu, dans l'ordre intellectuel et artistique, de remarquables réussites. Sans atteindre l'éminence à laquelle les Français pensaient que la destinait sa victoire, la France eut au cours de ces années un assez rayonnant visage et fut sans conteste la première des nations du continent européen. Malheureusement la difficulté qu'elle éprouva à s'adapter aux temps nouveaux, ses hésita-

tions, ses timidités, les jalousies aussi qu'elle éveilla l'empêchèrent d'affermir une position qui, dès 1931, apparaît précaire.

Au cours de l'époque suivante les faiblesses s'aggraveront et le défaut de discernement s'accentuera : le régime sera comme frappé de cécité en présence du danger représenté par l'apparition de l'hitlérisme et de ses appétits de domination, par la renaissance aussi de la puissance russe. Sa somnolence tournera à la paralysie et d'aveuglements en aveuglements, d'occasions manquées en occasions manquées, d'abandons en abandons, le pays tombera dans un état de faiblesse qui le laissera à la fois désarmé et divisé quand se déchaînera la tourmente de 1939.

JACQUES CHASTENET
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

BALTHAZAR, MOUNTOLIVE

par Laurence DURRELL *(Corréa)*

JUSTINE, traduit en juin 1958, *Balthazar*, publié en mai 1959, *Mountolive*, ces jours-ci, révèlent une technique nouvelle et surprenante du roman. Ces trois volumes, que complétera au printemps prochain, *Clea*, ne progressent pas logiquement dans le temps. Le même récit est repris par des témoins différents qui apportent chacun leur vérité. Méthode alluvionnaire : les matériaux bruts se superposent. L'éclairage, en tournant, modifie les situations, décompose les personnages.

Dans le premier livre Darley, un écrivain, raconte ses amours avec Justine, superbe Juive d'Alexandrie, digne de compter parmi les grandes amoureuses. Justine est mariée au séduisant et puissant banquier égyptien, Nessim.

Balthazar, un médecin, en donnant sa version des mêmes faits, dépouille Darley de son prestige d'heureux amant : « C'est Pursewarden que Justine aimait. » Ce jeune diplomate brille aussitôt d'un vif éclat. Mais il se tue.

Mountolive nous dit pourquoi Pursewarden a payé de sa vie une erreur professionnelle. Il n'a pas cru à un rapport du Deuxième bureau révélant l'activité réelle de Nessim. Celui-ci, déçu par l'Angleterre qui vient de rendre sa liberté à l'Egypte, est effrayé par l'hégémonie arabe et met son espoir en Israël où il fait passer des armes.

Le nouvel ambassadeur de Grande-Bretagne, Mountolive, a aimé, jeune homme, la belle Léïla, mère de Nessim. Ravagée par l'âge, elle vient, geignant maintenant comme une vieille arabe, le supplier d'épargner son fils. Mountolive révèle pourtant le complot au gouvernement égyptien, mais le ministre de l'Intérieur collectionne les éditions rares du Coran et un cadeau opportun de Nessim détourne la sanction sur son frère Narouz.

Durant les deux premiers épisodes, la mémoire de l'auteur vagabondait à travers la mystérieuse Alexandrie où, dans l'ombre, l'érotisme côtoyait la Cabale. Dans le dernier volume paru, très supérieur, les énigmes s'éclairent, le dessein général se précise ; il s'agit d'une peinture politique d'un moment de la vie égyptienne. Laurence Durrell, irlando-anglais, a été diplomate, le comportement quotidien de ses collègues de tous grades lui est familier. La joie du jeune ambassadeur nouvellement promu, ses espoirs, sa déception sont décrits avec une rare pénétration.

CLAUDINE DECOURCELLE

(Suite de la chronique des livres page 94.)

LA NUIT DE TEHUANTEPEC

par

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Ce n'est pas un rêve, puisque je me souviens d'avoir mangé des nourritures, et particulièrement des morceaux de viande de cerf, embrochés d'un fil de fer démesurément long, qui sentaient la bête sauvage, le cuir et la fumée, sur une table dressée dans la cour de cet affreux hôtel de Tehuantepec. Je sais que l'on nous y servit de la bière tiède. Pourtant je ne me rappelle rien de nos propos, aucune phrase, aucun mot, que nous eussions dits là, et s'il nous arriva de sortir de la réalité ordinaire sans cesser de nous tenir par la main, ce fut bien pendant ces deux jours et surtout pendant cette nuit que nous passâmes dans la petite ville de l'isthme.

Nous venions de La Ventosa (quelques cabanes de pêcheurs sur une plage admirable au bord de l'océan Pacifique), où nous étions restés trois jours, et où j'avais eu la mésaventure de subir les assauts nocturnes d'un très grand millepattes, lequel m'avait mordu à la plante du pied, tellement calleuse à cause de la marche en sandales que ses crochets venimeux n'avaient pu atteindre à la chair vive ni au sang. Quoique le chauffeur d'une voiture vide, qui rentrait au port de Salina Cruz, eût consenti à nous charger et même à nous conduire jusqu'à Tehuantepec, et qu'ainsi nous fussions arrivés dans la matinée beaucoup plus tôt que nous ne l'espérions, nous n'avions pas trouvé de chambre dans le seul hôtel qui soit recommandable. En effet, c'était mardi après le dimanche des Palmes, et la proximité des fêtes de Pâques faisait que tous les lits avaient été loués d'avance, comme il se produit dans les pays d'Europe et dans de nombreux autres où pourtant la religion chrétienne ne tient pas la première place. L'on nous dit que nous aurions dû prendre nos précautions, et sans doute on n'avait pas tort ; mais l'on nous dit aussi qu'en nous dépêchant nous pourrions obtenir un logement ailleurs, car il y avait encore deux petits hôtels au centre de la ville. L'un de ceux-là (dont j'ai oublié le nom) avait une chambre libre, dont nous nous contentâmes puisque c'était la dernière, et nous pensions avoir eu de la chance puisque des voyageurs arrivaient sans cesse, que l'on renvoyait assez peu courtoisement.

Trois amies, à la table voisine de la nôtre, se donnaient en spectacle.

Photo prise à Tehuantepec par l'auteur.

La plus virile, celle qui payait manifestement, était une femme épaisse et sombre, et son jeu consistait à se faire courtiser par les deux plus jeunes et à les rendre jalouses en leur accordant alternativement sa bonne grâce. Des Mexicaines de Mexico ; pourtant on aurait pu les rencontrer à Montmartre ou à Nice, et elles étaient situées dans un milieu que Colette a tant décrit qu'il est devenu sien. Ces trois monstres de comédie (latine) surent au moins nous distraire et nous dépayser. Ainsi leur rôle a son importance, et je pécherais par omission si je n'en disais quelques mots au début de mon récit.

Après le triste repas, que nous avions attendu pendant un temps que je ne saurais dire et qui ne se peut raisonnablement imaginer, quand nous voulûmes passer à la sieste, dont le besoin se faisait sentir en proportion de la chaleur énorme, de la pesanteur des mets, de la déficience du service et des fatigues d'une journée commencée pour nous dès l'aube, notre bonheur nous parut moins certain. La chambre sur laquelle je n'avais jeté qu'un coup d'œil, n'ayant le choix que de la prendre ou de la refuser, se trouvait au niveau du sol ou un peu plus bas, tout au bout d'un long couloir obscur, dans un vieux bâtiment qui ressemblait fort à une écurie, et qui en avait l'odeur. Les murs étaient décrépits et moites, le pavement était de gravier et de terre battue. La porte, dépourvue de serrure et presque détachée de ses gonds, ne fermait approximativement qu'au moyen d'un soliveau que l'on appuyait dessus, pour qu'il vous réveillât au moins par le bruit de sa chute, dans le cas d'une visite intempestive.

La fenêtre, sans aucun vitrage, avait deux volets aveugles, qui ouvraient au ras du trottoir sur une ruelle éventrée par des travaux de terrassement. Sur le lit défoncé, la literie était sommaire et sale. Une chaise (boiteuse) portait une cuvette de tôle, mais le broc manquait, et d'ailleurs il n'y avait pas d'eau dans l'hôtel à cette heure-là (ni dans le reste de la ville, probablement). Et quoique sur le mur on eût écrit de la façon la plus visible qu'il était « défendu d'uriner dans la chambre », les clients n'avaient pas dû respecter beaucoup cette interdiction, pensai-je alors... Je pensai aussi qu'autrefois j'avais eu l'idée d'une auberge épouvantable et dégoûtante qui se fût appelée *Sordide Hôtel* ou *Grand Hôtel de l'Immonde et Palace,* et dans laquelle il ne m'aurait pas déplu d'avoir un domicile provisoire. Mon ancienne idée s'était refermée sur nous comme le calice d'une fleur (ou d'une pieuvre, pourvu que l'on considère les huit tentacules comme autant de pétales serpentins). Si forte est la tyrannie du sommeil, pourtant, que nous nous jetâmes sur la couche sale et que nous dormîmes tout de suite. Nous nous serions endormis par terre sans tarder davantage, j'en suis sûr, même si la chambre eût contenu des scolopendres, des scorpions ou des vipères (supposition qui n'était improbable que pour la dernière espèce !).

Quand nous nous réveillâmes, il était assez tard (nous étions restés attablés jusqu'à près de cinq heures). Une cloche sonnait non loin, avec cette sorte de pulsation dure (évoquant un cœur électrique) qui est propre aux églises mexicaines et qui se distingue absolument des grandes ondes que

l'on entend rouler dans le haut ciel français ou dans la limpidité de l'air italien. Des bruits de pétards, des coups de fusil, des musiques d'orgues limonaires, nous rappelèrent qu'il y avait une foire sur la place, devant le bâtiment de la mairie. Nous nous levâmes et sortîmes, après avoir de notre mieux assujetti les volets de la fenêtre.

Le sol des rues avoisinantes était partout bouleversé, fouillé profondément par les mêmes travaux, de canalisation peut-être, que nous avions constatés devant notre chambre, mais aucun ouvrier n'était en vue, et l'état des tranchées, où retombait la terre, faisait penser que l'entreprise avait été abandonnée depuis longtemps, ou qu'elle était en suspens sans que l'on puisse dire quand les terrassiers se remettraient à l'ouvrage. Enjambant ou longeant les fossés, les femmes de Tehuantepec allaient avec cet air de beauté arrogante qui les distingue absolument des autres Indiennes, au maintien silencieux et timide, et qui leur donne encore plus de ressemblance avec les gitanes, dont elles portent à peu près le costume. Elles marchaient lentement (tandis que les autres courent habituellement), offrant volontiers aux regards leurs visages bruns parés de grands ornements d'or et encadrés de nattes nouées de rubans roses, fières d'un corsage à broderies et d'une longue jupe balayant le sol, presque nues d'ailleurs sous les tissus légers, mouillés par la transpiration. Elles exigeaient d'être payées d'abord pour se laisser photographier.

Dirigés vers le bruit, nous trouvâmes à peu de distance une place rectangulaire, assez vaste, où se tenait la foire. C'était devant un grand bâtiment public qui devait être la mairie, et qui était gardé par des soldats dépenaillés et somnolents. Les baraques étaient dressées sur deux rangs autour d'un jardin central où tournaillaient les allées sous les arbres, entre des buissons de bougainvillées et des massifs de fleurs basses. Des femmes se promenaient là encore, comme pour se mettre en vue, tandis que la foule était attirée plutôt par les attractions : des manèges, des balançoires, une grande roue le plus souvent immobile au niveau des plus hautes branches, un théâtre de nains, un cabinet de squelettes articulés et nombre de comptoirs avec des bocaux de boissons colorées aussi suavement que les fleurs mais redoutables pour un intestin non mithridatisé. On faisait cercle autour d'un aveugle très beau qui chantait d'anciennes romances, accompagné d'une guitariste infirme également, tandis que quêtaient pour lui deux filles jeunes qui étaient peut-être ses sœurs et qui semblaient ses gardiennes.

La nuit tomba, très brusquement. Des lampes partout s'allumèrent. Nous nous assîmes à la terrasse d'un café où l'on nous servit des sorbets qui étaient une neige délicieusement acide, faite avec le jus des petits citrons verts dont on reconnaît le parfum dans tous les rafraîchissements tropicaux. L'aveugle passa devant notre table, entre les deux jeunes filles qui le tenaient aux poignets, et plus que jamais il avait l'air d'un captif qu'elles auraient reconduit en prison après s'être servies de lui, seul homme qui travaillât en cette ville où les femmes sont tellement plus actives et plus nombreuses que les mâles. Fatigués, nous nous taisions.

Nous avions déjeuné trop tard et trop copieusement pour être capables de manger la moindre chose, sauf de la neige de fruits, avant de rentrer dans la chambre répugnante. Et la chaleur, qui augmentait notre dégoût pour les aliments (des bouchées roulées dans des crêpes de maïs) que des enfants offraient et qui trouvaient parmi nos voisins des consommateurs, nous donnait, quand nous pensions à ce retour, une appréhension assez forte.

Nous ne songions pas à regarder l'heure, dans notre lassitude, et cependant le temps s'écoulait avec une rapidité qui est plutôt coutumière aux faits de la rêverie qu'à ceux du monde réel. La foire avait semblé s'assoupir au début de la nuit, mais après un moment de transition, pendant lequel les marchands de boissons et de bouchées avaient bien fait leurs affaires, son activité s'était ravivée comme la flamme d'un bec de gaz dont on ouvre en grand le robinet. Des guirlandes de lumières multicolores encadraient la place ; leurs feux bleus et verts, rouges, roses et violets, avaient remplacé pour les yeux les fleurs du jardin et les bocaux des limonadiers, les papillotes et les serpentins gaiement déployés entre une baraque et l'autre. Les détonations indispensables à toute atmosphère de fête au Mexique avaient repris de plus belle, provenant de plusieurs tirs et de pétards que les gamins allumaient dans la cohue, en attendant que l'on mît le feu à des pièces d'artifice en forme de squelettes, qui pendaient sous les arbres. Illuminée pareillement, la grande roue tournait plus vite que dans la torpeur du jour.

Le goût que l'on éprouve à deux pour la foule et les fêtes vient probablement de ce que nulle part on n'a si bien l'impression d'être seuls, et partant d'être unis l'un à l'autre, qu'au milieu d'une cohue, surtout dans un pays étranger, et aussi de ce que l'on sait qu'il suffira de sortir de cette cohue et de s'éloigner un peu pour trouver la solitude entière, puisque la plus grande partie de la population s'est portée dans le lieu de fête. Ainsi va-t-on d'un boulevard bruyant à des ruelles désertes et silencieuses, et retourne-t-on au boulevard, pour le plaisir de se sentir solitaires (ensemble), sans être jamais certains de l'endroit où le plaisir est plus fort. Je m'étais promené de cette façon-là dans bien des villes inconnues, le premier jour de mon arrivée, la nuit surtout. Nous ne fîmes donc, en nous levant et en quittant le café, que céder à une vieille habitude, quand après avoir marché quelque temps entre les baraques et nous être laissés bousculer par de gais ivrognes, nous nous écartâmes de la foire et des lumières pour aller dans des rues noires qui menaient nous ne savions où. La lune, d'ailleurs, brillait suffisamment pour guider nos pas.

Notre intention était de marcher au hasard et de nous égarer, ce qui n'était pas difficile puisque nous ne connaissions aucun quartier de la ville sauf les environs de l'hôtel, et puis de revenir vers la foire en nous fiant au bruit qui nous avait servi déjà pour la trouver, et qui ne pouvait manquer de s'entendre d'une extrémité à l'autre. Un long chemin poussiéreux nous conduisit à un pont d'abord, sous lequel il semblait qu'il y eût un

fleuve ou un marécage, mais il montait de là une odeur si mauvaise qu'il était évident que c'était un dépôt d'ordures, et l'on n'avait aucune envie de passer outre. Plutôt que de retourner en arrière, nous prîmes de petites rues qui se coupaient à angle droit, bordées de maisons basses et de huttes en roseaux, de pauvres jardins enclos où des chiens aboyaient furieusement contre nous. Y avait-il un trou qui leur permît de sortir, ils se tenaient à distance, malgré leur colère. Les chiens de garde sont d'une espèce dégénérée et rabougrie dans l'isthme mexicain, et en aucun pays ils ne sont moins mordants. La pierre que j'avais ramassée pour nous défendre encombrait inutilement mes doigts, qui la laissèrent aller, sans la jeter. C'est alors que nous avons entendu la musique.

Il y avait quelque temps, sans doute, que nous nous promenions dans ce quartier écarté du centre, mais il me semblait que nous n'avions pas plus d'une fois changé de direction, et qu'ainsi la foire devait être derrière nous, sur la droite. J'avais d'ailleurs surestimé son vacarme, ou la sensibilité de nos oreilles, car après nous être éloignés du dépotoir nous avions trouvé le silence, sauf les aboiements des chiens qui continuaient à se répondre d'un jardin à l'autre. Comment pouvait-il se faire que la musique fût devant nous maintenant, et légèrement à gauche ? Selon toute probabilité, nous avions tourné sans nous en apercevoir dans les rues que nous avions prises, ou bien elles n'étaient pas en ligne droite. Je m'étonnai peu, sachant combien est mauvais chez moi le sens de l'orientation, mais Bona, chez laquelle il est bien meilleur, s'étonna. Il ne nous restait qu'à marcher encore pour nous retrouver en terrain connu et mesurer l'erreur de parcours.

Ainsi fîmes-nous, mais le terrain restait imprécis, et je fus content, pour une fois, de ne pas m'être trompé, car je compris bientôt que ce n'était pas de la grande place que nous approchions, mais d'un autre lieu bruyant. La musique augmentait à mesure que nous allions ; au bout de quelques minutes, elle était devenue assez claire pour qu'il fût impossible de la confondre avec ce vacarme que j'ai dit que nous avions entendu sur le champ de foire, et qui sortait de plusieurs haut-parleurs mêlant leurs sons éraillés à ceux des orgues de manèges et aux détonations des pétards ou des armes à feu dans les tirs ; devant nous, au contraire, la note aiguë d'une trompette dominait celles d'instruments moins aisément reconnaissables ; il ne pouvait s'agir que d'un orchestre unique, qui jouait une sorte de marche, ou de danse rapide, ce qui nous donna l'idée d'un cabaret de plein air, ou tout au moins largement ouvert à l'air nocturne, et non pas d'une maison de prostituées qui eût été rencontre ordinaire en ces ruelles pauvres et sales.

Ni l'un ni l'autre, pourtant, et quand nous eûmes cheminé davantage et tourné le coin d'une rue, nous vîmes un espace assez large avec des arbres et peu de maisons. Une église en occupait le centre, derrière les murs d'un parvis où l'on entrait en passant sous un arc baroque, éclairé de

guirlandes lumineuses ; l'église était illuminée de petits feux semblables, des veilleuses à huile, qui soulignaient aussi son architecture. Des silhouettes allaient et venaient, montrant que dans ce faubourg au moins toute la population n'avait pas cédé à l'attrait de la foire.

En quelques pas nous fûmes devant le portail, et la musique, de l'autre côté, sans qu'on vît les musiciens, s'exaltait dans la nuit comme une matérialisation des bouffées d'air chaud qui nous caressaient parfois le visage. Ainsi les lucioles, mais en silence, font penser à des notes qui au lieu de résonner auraient pris forme et feu dans la nuit d'été. Ces jolis insectes manquaient au rendez-vous, pourtant j'avais leur souvenir en tête, quand nous entrâmes, et j'imaginais avec autant de netteté que si je les avais revues sur un écran les saccades étincelantes de leur vol, alors que les petites flammes qui par centaines ou par milliers vacillaient devant nos yeux auraient dû me rappeler plutôt la luminosité tremblante et continue des vers luisants. Car une véritable galerie de lumière conduisait de l'arc à la porte de l'église, des veilleuses se trouvant accrochées partout sur les poteaux qui bordaient le chemin et sur des fils de fer au-dessus, et ainsi le regard ébloui ne voyait pas très bien, d'abord, ce qu'il y avait dans le parvis, mais se dirigeait vers la porte ouverte et vers l'intérieur éclairé du sanctuaire. Des bancs de bois, entre les poteaux, étaient disposés le long de ce chemin ; des hommes s'y tenaient assis avec des femmes en voiles noirs.

Négligeant le parvis où se devinaient des gens debout ou attablés sous les arbres, nous allâmes tout droit à l'église, d'où partait apparemment la musique. En effet, l'orchestre était là : quatre ou cinq musiciens à l'aspect de chenapans qui jouaient du violon, du saxophone, de la trompette et du piston en s'accoudant négligemment sur les statues de saints et de saintes, en battant du pied la mesure, en secouant parfois leurs instruments bouchés par la salive, en devisant aussi, avec cet air de délire et de distraction qui est l'attitude favorite des musiciens noirs et de leurs imitateurs. Ils improvisaient, je suppose ; en tout cas leurs efforts produisaient une cacophonie bien rythmée. Et ce n'était pas le moins étrange que de voir l'église presque déserte autour d'eux.

Presque, ai-je dit. Car s'il n'y avait aucun fidèle dans la nef, personne d'agenouillé ou de prosterné devant les figures de bois ou les reliques en vitrines, plusieurs enfants se trouvaient dans le chœur, parqués comme un bétail au-delà de la balustrade. Une petite fille et un garçon assez beaux étaient unis dans les plis d'un long *rebozo* noir qui couvrait leurs deux têtes ; il se regardaient dans les yeux, ils se tenaient les mains et leurs corps se frottaient doucement au rythme de la musique, hésitant, semblait-il, entre l'envie de danser ou de feindre des épousailles. Un autre couple, à moins que ce ne fût un trio, leur faisait compagnie et s'occupait à leur exemple, derrière un buisson ardent de cierges. Des odeurs de fleurs et d'aromates appesantissaient l'air, augmentaient la tension de la scène qui se jouait dans le chœur. Les petits acteurs muets, bercés par le jazz insolite, avaient si peu de consistance que nous aurions voulu les

toucher pour nous assurer qu'ils étaient vivants ou que nous étions éveillés. Ce fut un sentiment de respect (humain ?), peu explicable, qui nous en empêcha.

Après avoir terminé sur un accord déchirant (d'un genre un peu trop rebattu), les musiciens sortirent de l'église, et nous les suivîmes, abandonnant les enfants qui ne donnaient aucun signe d'inquiétude ou de contentement à se trouver tout à fait seuls. L'orchestre s'établit sous l'un des grands arbres qu'en entrant nous avions remarqués, et il se remit à tapager, mais plus doucement que dans l'église qui faisait une caisse de résonance idéale et qui augmentait le zèle ou la furie des exécutants. Peut-être que ceux-là sentaient quelque lassitude, et qu'ils avaient besoin d'être désaltérés. On y pourvut par le moyen de petits verres qui leur furent portés sans compter d'une table très longue où se tenait une compagnie à l'air ancien et solennel, et qui devaient être pleins d'un liquide hautement reconstituant.

Fatigués que nous étions aussi, nous nous assîmes sur un banc de l'allée, sous les guirlandes de veilleuses. Ce fut probablement à cet éclairage un peu théâtral que nous dûmes d'entrer dans le jeu et de participer directement à tout ce qui jusque-là s'était déroulé devant nous comme devant des spectateurs, car personne ne nous avait observés auparavant, et nous avions été (sans nous en plaindre) tenus à l'écart par les moyens du respect, de l'indifférence et de l'aveuglement feint, comme en usent assez généralement les Indiens à l'égard des étrangers. Pareillement, l'on rêve assez souvent sans avoir aucun contact avec les personnages ou les objets du songe, comme si l'on était séparé d'eux par un fossé (la « fosse » de l'Opéra), et puis, sans raison que l'on sache, il advient que l'une de ces personnes tende le bras et que la séparation s'abolisse. Alors l'ennemi vous frappe du poing, ou c'est une main amie qui vous offre un présent, qui vous caresse encore, et le songe cesse d'être vision pour devenir cette rare et brève hallucination où tous les sens ont leur emploi. Il me sembla que se produisait un changement de la sorte quand je vis se lever et venir vers nous l'un des vieux hommes de la table (ou du tribunal), qui nous souhaita d'un mot la bienvenue, en nous donnant deux verres. Je le remerciai et nous bûmes, d'un trait, comme il fallait. C'était de l'eau-de-vie de mescal d'une force et d'une dureté surprenantes, en quantité un peu excessive.

Passé le choc du breuvage, et mes yeux s'étant habitués aux lumières, je vis que la plupart des gens qui entraient dans le parvis allaient d'abord à la longue table, et qu'ils y déposaient quelque monnaie sans rien dire, tandis que l'un des anciens inscrivait quelque chose sur un cahier. Alors je fis comme les nouveaux venus, puisque je n'avais pas suivi la règle en arrivant, et j'allai mettre deux ou trois pesos sur la table, comme si je devais être jugé moi aussi. Mon offrande fut acceptée et la page d'inscriptions s'enrichit d'une ligne que je ne pus lire. Silencieusement, un verre de mescal me fut tendu, que je bus sans méfiance, tout de même que je ne me rappelle pas m'être jamais méfié dans un rêve.

Je revins sur le banc à côté de Bona. Résultat de l'offrande ou de l'inscription, un plateau nous fut présenté, qui portait des verres, et il fallut boire de nouveau ; des cigarettes aussi furent introduites entre nos lèvres et allumées d'autorité, chose que je supportai plus malaisément que l'eau-de-vie. L'orchestre était rentré dans l'église, après avoir pris des forces dehors, et il faisait maintenant un bruit de tremblement de terre, avec des éructations sans fin et des grondements qui auraient pu accompagner un flot de lave en fusion. « L'ivresse est de nature volcanique », pensai-je aussi abruptement qu'absurdement, en m'étonnant de cette pensée que je n'approuvais pas et qui m'était venue de je ne savais où. J'allais la dire cependant, pour essayer de l'apprécier mieux une fois que je l'aurais entendue et pour voir comment Bona l'apprécierait. Mais non. Je ne dis rien. Une merveille absolue venait de paraître, et tous deux nous restions stupéfaits, courts de souffle, croyant au témoignage de nos yeux comme on ne croit que par amour à l'apparition la plus invraisemblable.

Ce n'était qu'une petite fille en réalité, âgée de cinq à six ans peut-être, mais d'un visage ravissant avec son regard sérieux encadré de boucles brunes, et la merveille était surtout que l'enfant qui trébuchait parfois sur le sol inégal fût costumée en ange baroque, ou plutôt en archange de théâtre selon la tradition espagnole. Elle portait une robe blanche alourdie de broderies d'argent, avec de grandes ailes d'argent dans le dos ; elle était chaussée de souliers d'argent avec des ailes talonnières, coiffée d'un casque d'argent à cimier de plumes blanches, comme l'usage s'en répandit en Espagne à titre d'ornement triomphal ou religieux après la conquête des Nouvelles Indes ; ses mains frêles tenaient avec beaucoup de fermeté un bouclier et un glaive, d'argent également, ou de carton argenté. Or tout ce métal miroitait radieusement entre les deux rangs de veilleuses, tandis que la petite, suivie par une femme voilée qui je pense était sa mère, se dirigeait vers l'église, et si le mot « splendeur » répond à quelque chose, je ne l'emploierai jamais plus justement que pour ce qui passa devant nos yeux éblouis, cette nuit-là, dans le parvis où je ne savais si nous étions ivres ou si nous rêvions. Le petit ange entra dans l'église, il me sembla que la musique augmentait et que la lumière devenait plus intense dans l'ouverture de la porte, cependant que je sentais un peu de fraîcheur aussi et qu'un souffle de vent faisait vaciller les flammes des veilleuses. Nous nous levâmes. Mais le plateau nous fut tendu encore, refuser n'était pas possible (à notre idée), et quand le mescal eut franchi mon gosier j'eus l'impression que le vert poignard de la plante s'enfonçait dans mon cerveau.

Alors il y a une sorte de coupure, ou plus précisément mon souvenir devient fragmentaire. Je sais que nous sommes retournés dans l'église et que nous y avons vu l'ange dans le chœur, parmi les autres enfants qui le contemplaient sans oser le toucher. La musique continuait à résonner imperturbablement. Si elle s'était arrêtée, sans doute aurais-je pu mettre de l'ordre dans ma tête, trouver un semblant d'explication au spectacle,

mais il n'y avait aucun espoir qu'elle cessât avant que les musiciens fussent exténués, et ils ne donnaient pas le moindre signe de fatigue. La femme voilée (la mère) était debout dans un coin. Elle ne priait pas, et je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il eût été admissible de prier dans cette église en un tel moment.

Peut-être avons-nous bu un autre verre de mescal... Je ne sais vraiment plus. Il me semble (de façon douteuse) que je vis l'ange lever le bras et brandir son glaive, moins comme un salut qu'en geste de défense et comme pour écarter les voisins de sa robe. En tout cas cette épée de bazar est pour moi chose inoubliable, à côté de deux yeux immenses pour la figure, plus noirs d'être près de la visière d'argent et du blanc plumage ; elle se confond dans ma pensée avec la feuille redoutablement acérée du mescal, et s'il me reste une vision de lis encore, elle en est la cause évidente.

Dans la suite, tout devient indistinct. A quelle heure sommes-nous repassés sur le champ de foire ? Personne ne s'y trouvait plus que de misérables ivrognes, la grande roue était privée de mouvement, les baraques étaient fermées, les lampes éteintes. De l'hôtel et de la chambre sordide, je ne dirais rien que je n'aie déjà dit. Je me suis demandé, parfois, quelle était la nature de cette fête à laquelle il nous avait été permis d'assister, si ces hommes et ces femmes appartenaient à une société mystérieuse, à une confrérie, ou si c'étaient de simples paroissiens, et comment se termina la cérémonie. Je m'empresse d'ajouter que je n'ai rien éclairci de cela, et que je ne chercherai pas à le faire. Dans le souvenir que l'on garde des rêves, tout s'organise, le plus souvent, autour d'une image ; ce n'est pas autrement qu'il en va pour moi de notre nuit de Tehuantepec, que j'ai conservée précieusement en mémoire et qu'il me suffit d'évoquer pour avoir le bonheur de la retrouver tout entière, merveilleusement absurde comme elle fut, avec sa clé, la seule qui m'importe et qui est la fidèle apparition d'un petit ange féminin et grave sous ses armes resplendissantes. Mon souhait est de n'être jamais privé du renouveau de notre commune émotion devant tant de grâce incarnée, et du respect que nous en eûmes. Il faut aimer la nuit pour qu'elle vous fasse de ces dons.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

FISCALITÉ ET MORALITÉ

par Jacques Charpentier

L'obsession fiscale.

Pour un grand nombre de Français, le jour le plus important de l'année n'est pas celui de Noël, ni le dimanche de Pâques, ni le 11 novembre, ni le 14 juillet, c'est le 28 février. Ce jour-là, jour de colère, le père de famille rabroue son épouse et peste contre ses enfants. Egaré dans le labyrinthe des déclarations jaunes et des bordereaux bleus, des formules B, C et C *bis*, complétées par leurs annexes, de *a* à *g*, après avoir gratté, ratissé, désherbé toutes les rubriques, et recommencé vingt fois ses additions dans l'espoir de s'être trompé, il s'aperçoit avec consternation qu'il a touché plus d'argent qu'il ne le pensait. A la fin de chaque mois cependant, il avait éprouvé des inquiétudes. Sincèrement il se plaignait « de ne pouvoir joindre les deux bouts ». Et voici que cette déclaration maudite l'oblige à constater que ses ressources ont été plus élevées que ses dépenses. Elle ne manquera pas d'attirer les convoitises du fisc. Pour peu que son contrôleur la redresse, comme il le fait de temps en temps, d'un coup de pouce, son revenu va passer dans la tranche supérieure. Ce serait la catastrophe.

Dieu sait cependant que ce chiffre fatal, au-dessous duquel il n'a pu descendre, est le fruit d'une attention soutenue et de harassantes cogitations. Pendant trois cent soixante-cinq jours, il n'en est pas un seul peut-être où l'image de la feuille jaune ne se soit présentée à son esprit. Elle était là chaque fois qu'il a reçu de l'argent, puisque toute recette est imposable, et chaque fois qu'il en a versé, puisque toute dépense peut dégénérer en « signe extérieur ». Il n'a pas vendu une marchandise, il n'a pas acheté un objet, il n'a pas touché une indemnité, il n'a pas reçu une gratification, il n'a pas engagé un serviteur, il n'a pas passé un contrat, il n'a pas entrepris un travail, il n'a pas marié un enfant, il ne s'est pas préparé à la mort sans que devant sa rétine, sur le mur, sur le papier, ou même dans la nuit se soient allumés, en lettres de feu, ces mots angoissants : « A combien s'élèveront les droits ? », suivis aussitôt de cette autre question : « Comment les éluder ? »

Que l'étranger ne nous jette pas la pierre ! Les Anglo-Saxons pré-

tendent avoir le monopole des vertus fiscales. Mais cette année les journaux des Etats-Unis ont annoncé que le département des Finances avait reçu 95 000 dénonciations. En communiquant ce chiffre au public, il exprimait l'espoir de le voir doublé l'année suivante. Quant au loyalisme des Anglais, si célèbre, il a subi quelques atteintes quand ils ont été soumis à des restrictions. Une enquête serait nécessaire pour mesurer ce qu'il en reste depuis que le parti conservateur fait la politique des travaillistes.

Ce phénomène eût beaucoup surpris nos grands-pères. Sans doute, en aucun temps les citoyens n'ont mis beaucoup de zèle à payer leurs impôts. Sous l'ancien régime, la gabelle était si impopulaire que les paysans prêtaient leur concours aux faux-sauniers et que Mandrin devint le héros d'une image d'Epinal. Sans doute, le contentieux de l'enregistrement fut-il actif pendant toute le XIXe siècle, mais il poursuivait moins souvent la fraude qu'il ne s'appliquait à résoudre les problèmes de droit souvent fort complexes soulevés par l'interprétation des contrats. Sans doute aussi, dans tous les temps, lorsqu'une voyageuse rapportait de Milan un foulard de soie, ou de Venise un peigne d'écaille, le dissimulait-elle dans son corsage au moment de passer la frontière, mais c'était plutôt un défi, ou une manière d'amusement qu'une mesure d'économie. Au début de ce siècle encore, la moyenne et même la haute bourgeoisie tenaient pour indigne d'elles de frustrer le fisc et aucun homme « considéré » n'eût risqué la correctionnelle pour alléger le poids de ses impôts.

Aujourd'hui, la fraude fiscale est devenue un péché véniel. Une condamnation prononcée à la requête de l'agent du Trésor ne déshonore plus son homme.

Comment expliquer ce changement des mœurs ?

Tout, d'abord, les impôts ont atteint des taux exorbitants. A l'échelon le plus élevé, le taux de la surtaxe progressive perçue sur un célibataire était hier encore de 77 p. 100. Ce qui revenait à dire que, faute d'avoir convolé en justes noces, il travaillait pour l'Etat plus de trois jours sur quatre. Encore, ce calcul ne tenait-il pas compte de la taxe proportionnelle, ni de la contribution personnelle mobilière, ni de l'impôt foncier, ni de toutes les taxes afférentes à l'exercice d'une profession, sans parler des impôts indirects qui frappent par ricochet tous les consommateurs.

Les droits de succession atteignaient jusqu'à 32 p. 100 pour le fils unique, 37 p. 100 pour le conjoint survivant. Ces extravagances décourageraient tout effort si elles n'étouffaient tout scrupule [1].

Irrité par les excès de la fiscalité, le contribuable est encore plus sensible à son injustice. Il se résignerait plus facilement à payer s'il avait le sentiment que son voisin est aussi mal traité que lui. Mais l'Administration des Finances est plus soucieuse de se procurer des ressources que de

1. La récente réforme fiscale vient d'atténuer sensiblement ces chiffres.

répartir équitablement les charges. En tous cas, le public le croit, ce qui revient au même.

Il pense aussi — et c'est la plus valable de ses excuses — que l'Etat fait un mauvais usage de son argent. Ouvrons l'*Esprit des Lois* : « On peut augmenter les tributs dans la plupart des républiques parce que le citoyen, *qui croit payer à lui-même*, a la volonté de payer. » Sans doute. Malheureusement l'homme du XXe siècle n'est pas convaincu qu'il paie le tribut à lui-même. Il croit, à tort ou à raison, que la corruption sévit dans toutes les assemblées élues et dans certaines administrations. Il sait que, suivant une loi inhérente à la fonction publique, tout service tend à grossir, à occuper des nouveaux locaux et à gonfler son personnel, jusqu'au jour où, par scissiparité, une partie de l'enflure se détache et constitue une nouvelle tumeur, qui foisonne à son tour. Il est persuadé que la seule manière de se débarrasser d'un mauvais fonctionnaire est de lui donner de l'avancement. Il a constaté que les entreprises nationalisées, qui distribuaient auparavant des dividendes, sont maintenant en déficit et qu'on n'équilibre leurs comptes qu'avec ses deniers, quoiqu'elles n'aient cessé d'élever leurs tarifs [1], que le budget de la guerre est un gouffre sans fond, que le Gouvernement donne des primes à l'arrachage des vignes et qu'en même temps il importe des vins étrangers, que les fonds qu'on lui extorque servent à subventionner des entreprises dont le prix de revient est trop élevé, si bien que c'est lui qui entretient les patrons qui travaillent mal et les ouvriers qui ne travaillent pas, qu'il y a des retraités de cinquante-cinq ans, bref qu'une moitié de la nation, dont il fait partie, est chargée de nourrir l'autre, dont il est exclu. Au fur et à mesure de ces découvertes, sa conscience s'est relâchée. Il s'est enfin affranchi de tout scrupule lorsque des commentaires imprudents lui ont révélé que dans les sociétés modernes l'impôt n'a plus pour objet principal de couvrir les dépenses de la communauté, mais de « redistribuer » les revenus, autrement dit de prendre dans sa poche l'argent qu'il a gagné à la sueur de son front pour le déposer dans la poche d'un autre. Ce jour-là l'animal, dûment domestiqué, habitué à la traite et à la tonte, a été pris de rage, et la fraude lui est apparue comme un acte de légitime défense.

La résistance au fisc s'est organisée spontanément. Comme le marché noir. Comme la lutte contre la prohibition. Elle a ses conseillers, ses spécialistes, ses virtuoses, ses martyrs que tout le bourg vient acclamer lorsque l'huissier du percepteur saisit leurs meubles. Elle a même eu ses objecteurs de conscience, les poujadistes, qui seraient devenus redoutables si leur mouvement ne s'était fourvoyé dans la politique.

Elle revêt deux formes distinctes qu'il importe de ne pas confondre : la fraude proprement dite et ce que l'on pourrait appeler la métamorphose. La fraude consiste à violer la loi. Fausses déclarations, dissimula-

1. Les Charbonnages de France ont perdu depuis la nationalisation 117 760 millions (rapport de gestion pour l'exercice 1958). Depuis lors, il est vrai, la situation s'est améliorée.

tions, déguisements, comptabilités camouflées, les ruses infiniment variées auxquelles elle a recours tombent sous le coup d'une disposition fiscale ou pénale et exposent leurs auteurs à des amendes ou même à des poursuites correctionnelles. La métamorphose des actes, au contraire, respecte les dispositions légales. Elle fait beaucoup plus de tort aux Finances que la fraude. Mais si elle est bien agencée, elle assure l'impunité au réfractaire.

De la fraude.

Les artifices des fraudeurs sont innombrables. Il ne saurait être question de les passer en revue. Rappelons seulement quelques-uns des plus élémentaires :

— La fausse déclaration. Ce contribuable a 1 200 000 francs de revenus. Il n'en annonce que 800 000.

— La dissimulation de prix. X... a vendu son immeuble, ou son fonds de commerce ou sa monture de ferme. Mais l'acte ne mentionne qu'une partie de la somme qu'il a touchée. Le reste a été versé « sous la table ».

— Les ventes sans factures.

— Les avoirs à l'étranger déposés à l'insu du fisc, en général dans des comptes joints. Double avantage : pas d'impôt sur le revenu, pas de droits de succession.

— Les doubles comptabilités : une pour l'entreprise, une autre pour le contrôleur.

— Les prête-noms et les sociétés fictives, chargés d'absorber les bénéfices trop importants.

— Les compensations occultes de recettes à l'étranger, etc.

Tous ces stratagèmes sont bien connus. L'Administration s'évertue à les combattre. Sans succès. La ténacité des fraudeurs défie toutes les poursuites. Chaque fois qu'une loi de finances est mise en discussion, les parlementaires s'indignent et mettent les ministres en demeure de faire respecter la loi. Chaque fois qu'un nouveau ministre se présente devant l'Assemblée, il annonce qu'enfin la fraude va être jugulée. Mais son successeur tient le même langage. C'est en vain qu'on aggrave les peines. L'expérience enseigne que toutes les fois qu'elles sont trop sévères, elles ne sont plus appliquées. C'est tellement vrai que pour réprimer plus efficacement certains crimes, tels que l'avortement et l'infanticide dont le châtiment paraissait disproportionné, dans l'état actuel de nos mœurs, on les a fait descendre au rang des délits.

Les déserteurs de l'impôt ne seraient découragés que s'ils avaient la certitude d'être découverts. Mais pour parvenir à ce résultat, il faudrait pourvoir chaque contribuable d'un ange gardien qui ne le quitterait ni de jour ni de nuit. A trop multiplier les contrôleurs, le contrôle cesse d'être rentable. D'autant plus que leur qualité souffrirait d'un recrutement trop étendu. Or, leur tâche est difficile. Ils doivent posséder non seulement des notions juridiques, financières, comptables, qui exigent une sérieuse pré-

paration, mais aussi une certaine connaissance des hommes, de la pénétration, du tact, quelquefois même de l'humanité, sous peine de dresser contre les pouvoirs publics ceux mêmes qui n'ont rien à se reprocher, mais qu'exaspèrent des investigations maladroites et des procédés inquisitoriaux.

En désespoir de cause, l'Administration a pris le parti de reconnaître la fraude comme un fait, un mal endémique dont on n'a pas trouvé le vaccin. Elle en connaît à peu près exactement l'étendue et elle en tient compte dans ses prévisions. Lorsqu'elle calcule le rendement probable d'un impôt, elle le diminue d'un pourcentage correspondant aux dissimulations probables. Mieux encore, *elle en fait état pour fixer le taux de la taxe*. C'est ainsi que les professions libérales sont plus lourdement imposées que les artisans, sous prétexte que les fraudeurs y sont plus nombreux et le contrôle plus difficile. Mais quand la dissimulation est impossible, comme il arrive à certains avocats qui reçoivent leurs honoraires par chèques de sociétés commerciales, l'Administration accepte de réduire la taxe proportionnelle à un taux normal.

Ces mesures reviennent à légaliser la fraude, sinon à la légitimer.

Politique dont la morale s'accommode malaisément. Ce n'est pas impunément qu'un homme jusque-là correct se met à mentir, et à fausser ses écritures. Il en prend vite l'habitude. « Voler l'Etat n'est pas voler. » De cette maxime, on passe aisément à celles-ci : « Les affaires, c'est l'argent des autres », et : « L'argent des autres, c'est le mien. » Il a réussi à tromper le fisc, pourquoi pas aussi ses clients, ses associés, ses actionnaires, son comité d'entreprise, et tous ceux avec qui il traite ?

L'exemple est contagieux. L'employé qui s'aperçoit que son patron se joue du contrôle, s'il ne se sert pas de sa découverte pour le faire chanter, il l'envie et il se promet de faire mieux quand il sera patron à son tour.

Ce qu'il y a de plus démoralisant, c'est que les revenus qui échappent le plus aisément au fisc sont souvent les moins légitimes, les commissions occultes, les gains de la prostitution, de la spéculation ou du jeu. La personne qui vit de ses charmes est ignorée du contrôleur, comme d'ailleurs celui qui vit d'elle. Intangible est le conseiller municipal qui trafique de son mandat, l'ingénieur ou le contremaître qui prélève son pourcentage sur toutes les fournitures faites à son service, la vedette dont une bonne partie des « cachets » sont clandestins, les champions de cycle ou de boxe dont on s'aperçoit un beau jour qu'ils ont un château et 800 hectares de bonne terre. Intangibles sont les manipulateurs de devises, les acrobates de l'import-export, les fournisseurs de la contrebande de guerre, les armateurs de bateaux libériens, les propriétaires de sociétés monégasques, les sorciers du manteau magique sur lequel les capitaux s'envolent par-dessus les frontières. Le petit bourgeois qui a omis de déclarer 3 000 francs sur les coupons qu'il détache lui-même, reçoit les observations de son contrôleur. Mais la faune des casinos, des hippodromes et des bars du

Soleil, la tribu interlope dont la vie privée s'étale en première page des hebdomadaires et dont les portraits remplissent les illustrés, une bonne partie de ce monde impudent est ignorée du fisc. La preuve, l'Administration l'a donnée le jour où elle a essayé de définir les signes extérieurs de la richesse. D'après ce document, si j'ai une bicoque au bord de la mer pour y entasser mes enfants pendant le mois d'août, c'est une résidence secondaire et je serai sévèrement taxé. Mais si je passe le mois d'août, à l'*Hôtel de Paris* ou au *Normandy*, le fisc ferme les yeux. Si j'ai engagé un domestique pour entretenir mon « quatre pièces » (90 mètres carrés), je paierai ce luxe insolent. Mais si j'occupe le premier étage du *Ritz* ou du *Crillon*, ce n'est pas un « signe extérieur ». Pour comble d'imprudence, j'aime la voile et j'ai un six mètres. C'est un « yacht ». Que n'ai-je dix-huit hommes d'équipage sous pavillon guatémalien ! Je passerais inaperçu.

Ce texte extravagant a soulevé de telles protestations que le ministre a dû battre en retraite. Mais ce qui en subsiste, c'est l'état d'âme qu'il révèle. Après cela, plaignez-vous que les Français n'aient pas l'esprit civique !

L'Administration elle-même donne parfois de fâcheux exemples. Lorsqu'une entreprise tombe en faillite, on s'aperçoit généralement que tout l'actif est absorbé par les créances du fisc et celles de la Sécurité Sociale. Comment le failli est-il parvenu à laisser en souffrance un tel arriéré ? Simplement parce que depuis de longs mois, parfois depuis plusieurs années, l'Administration ne l'a pas poursuivi. Si l'on reproche au percepteur son inertie, il se justifiera sans peine : il ne pouvait provoquer la fermeture d'une maison qui occupe des salariés. Le préfet ne l'eût pas permis. D'ailleurs l'Etat ne courait aucun risque puisque sa créance était garantie par un privilège. Bien plus, il va toucher les amendes de retard. Un placement à 10 p. 100, ce n'est pas une mauvaise opération.

Pour lui peut-être, mais pas pour les autres créanciers qui ont fait confiance à un insolvable parce qu'ils ignoraient sa dette envers le fisc, et qui se trouvent primés par celui-ci. Le Code punit des peines de la banqueroute le commerçant qui, en état de cessation des paiements, prolonge l'existence de son entreprise. Comment qualifier le créancier privilégié qui, par une tolérance coupable, se fait le complice de ce délit ?

De la métamorphose.

Quoique la fraude soit ingénieuse et que son ampleur atteigne quelquefois des proportions grandioses, elle témoigne d'une certaine fraîcheur d'âme. Le fraudeur, le fripon qui fait une fausse déclaration et camoufle ses écritures, est un primitif. Il y a, entre lui et les seigneurs de la résistance au fisc, la même différence, qu'entre le vicomte de Courpière et son humble confrère du Sébasto.

Quand le résistant est suffisamment évolué, il ne risque ni sa liberté,

ni son honneur, ni même son argent. Il ne viole jamais les lois. Il les utilise et c'est grâce à elles qu'il édifie sa fortune. Ses procédés ? Il les emprunte au *Discours de la Méthode*. Le vrai résistant est un cartésien.

Dans toutes les sociétés civilisées, les opérations qui présentent un intérêt pécuniaire revêtent des formes juridiques, consacrées par l'usage et soigneusement dessinées par le Code. Ces formes, qui répondent exactement aux intentions des parties et au but économique qu'elles poursuivent, s'appellent la vente, la donation, l'échange, le louage, le prêt, l'entreprise, etc. Or, certains de ces actes sont frappés d'impôts très élevés. D'autres le sont moins. Le bon sens, qui est la chose du monde la mieux partagée, nous révèle immédiatement que pour alléger nos charges fiscales, il suffit de faire passer l'opération qu'on se propose de réaliser de la première catégorie dans la seconde.

Prenons un exemple très simple :

J'ai décidé de donner mon domaine à mon neveu qui est l'un de mes héritiers. Mais les droits de donation sont écrasants. Ceux qui frappent les ventes sont moins lourds. Conclusion : je ne donnerai pas ma propriété à mon neveu. Je la lui vendrai.

Ce ne sera pas une vente fictive. Mon neveu devra me payer un prix. Mais comme il n'a pas le sou, ce prix ne sera payable que dans quinze ans. Or j'en ai soixante-quinze. Selon toute vraisemblance, mon neveu n'aura donc rien à décaisser avant ma mort. Il s'acquittera par compensation avec sa part successorale. C'est ce qu'il eût fait si je lui avais donné ma propriété, puisqu'il aurait dû en rapporter la valeur à ma succession.

Cette vente n'est pas simulée. On ne saurait trop insister sur ce point. Elle est réelle, conforme à la loi. Ce qui le prouve, c'est que j'ai stipulé des intérêts. Il est vrai que je suis bien décidé à ne jamais les réclamer. Mais c'est mon droit. Ainsi, nous avons réussi à réaliser une vente véritable, qui produit les mêmes effets qu'une donation. Pas tout à fait les mêmes cependant. Si mon neveu se rend coupable d'ingratitude à mon égard, je ne pourrai pas lui reprendre mon domaine, comme le ferait un donateur. Et si la valeur de ce domaine dépasse la quotité disponible, ses cohéritiers ne pourront pas lui réclamer la différence. Mais ces légers inconvénients ne sauraient être mis en balance avec l'avantage massif qui résulte de l'allègement des droits fiscaux.

La deuxième règle du célèbre *Discours* est qu'il faut diviser les difficultés pour les résoudre.

Appliquons-la. J'exploite seule une petite entreprise qui me procure d'importants bénéfices. Mais le contrôleur les taxe si bien qu'il m'en reste à peine la moitié. L'imbécile ! J'ai à ma charge mes deux belles-sœurs dont les maris sont morts prématurément. Je vais constituer avce elles une société à responsabilité limitée. Ainsi, le bénéfice se partagera en trois, les portions réservées à mes associées étant égales aux secours que je leur versais. Elles n'auront presque rien à payer au fisc, car elles n'ont

pas d'autres ressources, et ma feuille de contributions sera fort allégée par ce sacrifice. Ce n'est pas tout. Je vais me faire nommer gérant de notre société. Ce n'est pas une fiction puisque je suis le seul à travailler dans cette entreprise. Pendant longtemps, les appointements des gérants ont été taxés comme les salaires, à des taux beaucoup plus modérés que les produits de l'industrie. J'avais donc fixé la rémunération de la gérance à un taux très élevé, si bien qu'elle absorbait la quasi-totalité des profits. Cette combinaison était inattaquable. A telles enseignes que pour en venir à bout, l'Administration des Finances n'a trouvé d'autre moyen que de changer la législation. Une loi de finances a limité à un certain chiffre les appointements du gérant. Au-delà, tout ce que la société me verse est considéré comme bénéfice et taxé comme tel.

Soit. J'en serai quitte pour transformer mon entreprise. Une fois de plus. Elle va prendre la forme anonyme. Sans doute, la société par actions, cette lourde mécanique, avec toutes ses formalités, ses assemblées, ses nullités multipliées, ne répond nullement aux besoins de ma modeste entreprise. Mais elle me procure de nouveaux moyens de me dérober au fisc, trop techniques pour qu'ils puissent être exposés ici. Cet avantage domine tous les inconvénients.

Si, en dépit de ces précautions, les résultats de mon exploitation sont trop favorables, je ferai éclater ma société. (Toujours le principe de division.) Elle se dispersera en une constellation de filiales qui seront à la fois filles de leurs mères et mères de leurs filles, sous l'autorité grand-paternelle d'un holding. Si nous travaillons avec l'étranger, toutes les nationalités seront représentées dans cette famille incestueuse. Nous aurons des sociétés luxembourgeoises, monégasques, tangéroises, vénézuéliennes et guatémaliennes. Et notre flotte naviguera sous le pavillon panaméen.

Ces actes sont réguliers, conformes à la loi. On ne saurait les taxer de fraude. Les transformations de mon affaire ne sont pas des travestissements, mais des métamorphoses. Comme le personnage de Kafka, elle est devenue un être différent, elle est inattaquable. On peut poursuivre un simulateur, découvrir ses traits authentiques en lui arrachant son masque ou son domino. Mais dans tous les pays où subsiste la liberté des conventions, tout citoyen a le droit de choisir le contrat qui lui convient le mieux, une vente plutôt qu'une donation, un échange plutôt qu'une vente, une gérance plutôt qu'une location, un mandat plutôt qu'un louage de services, une société plutôt qu'une participation aux bénéfices, une ribambelle de sociétés étrangères plutôt qu'une société française. Si leur nom seul était changé, les tribunaux seraient en droit de restituer aux actes leur véritable caractère. C'est une règle qui figure dans presque toutes les législations. Mais si le résistant est bien conseillé, ce ne sont pas seulement les apparences qui ont changé. Ses actes produisent bien tous les effets attachés à leur dénomination. Un travestissement ? Pas le moins du monde. Simplement, entre plusieurs solutions qui s'offraient à son choix, le

contribuable à adopté la plus économique. Contre cette préférence, l'Etat est désarmé.

Naturellement, il ne se résigne pas à voir ainsi s'évaporer la matière imposable. Mais en présence d'opérations inattaquables, il n'a d'autre ressource que de modifier la législation. Une loi de finances inventera de nouvelles taxes, changera les bases des exonérations ou des abattements. Contre ces nouvelles mesures, le contribuable se défendra par de nouvelles métamorphoses. L'Administration ripostera par de nouveaux aménagements de l'impôt. Ainsi se poursuit entre elle et les assujettis un duel qui ne pourra jamais prendre fin.

Voilà pourquoi la législation fiscale change à toutes les saisons. Elle s'enfle d'une telle multitude de textes, lois, décrets, arrêtés, instructions et circulaires que seuls des spécialistes (et encore !), peuvent se diriger dans ce labyrinthe. A chaque pas les bases de l'impôt se dérobent sous les pieds du fisc. Le fisc, c'est le chasseur maudit, le contribuable, c'est Protée.

Cette guerilla n'est pas seulement funeste aux finances publiques. Elle apporte dans les affaires de très graves perturbations. D'abord elle est une source de procès. Les actes de remplacement — nous l'avons déjà indiqué — ne sont pas tout à fait équivalents aux actes normaux. Il manque ici tel droit, là telle sanction qui auraient dû être assurés à l'une des parties. Telle stipulation n'a pas de sens. Telle société ne sert à rien, sinon à escamoter les bénéfices. Les praticiens disent que ce sont des actes « mal faits », non par impéritie, mais parce que la crainte de l'impôt a fait oublier tout le reste. Il en résulte d'innombrables difficultés d'interprétation que les plaideurs de mauvaise foi exploitent pour éluder leurs engagements ou pour se procurer des avantages indus.

Ce n'est encore là qu'un inconvénient mineur. Voici plus grave.

La guerre de l'impôt entraîne un incroyable gaspillage de forces. On reste confondu quand on mesure la somme de travail, d'ingéniosité, de recherches qui pourraient être employés à des besognes productives et qui sont uniquement consacrés par le contribuable à se soustraire à son devoir, par l'Administration à déjouer ses ruses. En marge de toutes les affaires, s'est agglutinée une population considérable d'employés spécialisés, de comptables, conseillers fiscaux, commissaires agréés, sociétés fiduciaires qui n'ont d'autres fonctions que de mettre en règle avec la loi les entreprises soucieuses de se dérober dans la plus large mesure possible à l'impôt. Il y a cinquante ans, on ne connaissait sous le nom d'experts comptables que quelques spécialistes chargés d'assister dans les affaires financières des magistrats dont la plupart étaient alors incapables de comprendre un bilan. Aujourd'hui, les experts comptables sont légion. Ils constituent un Ordre. Sans doute ils justifient leur existence en rappelant qu'une saine comptabilité est indispensable au commerce. Ils disent vrai. Mais cette vérité n'est devenue évidente pour leurs clients que le jour où les excès du fisc ont amené ceux-ci à organiser leur défense.

De son côté, la rue de Rivoli a été obligée de renforcer ses effectifs et

de multiplier les contrôles. Ainsi, à l'heure où le monde entier manque de techniciens, tout un secteur d'hommes généralement instruits, sérieux et travailleurs, est immobilisé dans la lutte interminable et stérile qui oppose le contribuable et la Direction des Impôts.

C'est en tout cas, pécher contre l'esprit public. Il est difficile de gouverner un pays dans lequel l'ennemi numéro 1 est, selon l'opinion publique, un des principaux départements de l'Etat. On ne fait pas de bonnes armées avec des réfractaires enrôlés de force, ni des routes sûres avec des conducteurs qui n'ont de regards que pour les gendarmes embusqués aux tournants. On ne fait pas de bonnes finances avec des sujets dont toute l'intelligence s'emploie à se décharger sur leurs concitoyens du poids des dépenses publiques.

Beaucoup d'éducateurs se préoccupent d'orienter l'enseignement dans le sens d'une meilleure formation de l'homme et du citoyen. Ce sera peine perdue tant que les fils verront leurs pères aux prises avec le contrôleur.

La réforme fiscale.

Le remède, il n'en est qu'un : la réforme fiscale.

Tous les gouvernements l'ont promise depuis quinze ans. Celle qui vient d'être réalisée, M. Marcel Pellenc a fort bien montré dans cette revue qu'elle n'a guère amélioré la situation. Ce n'est certes pas elle qui mettra fin à la guerre froide que se livrent le contribuable et le collecteur d'impôts.

Comme s'il s'était proposé de justifier cette timidité, un économiste éminent écrivait récemment dans un grand quotidien, qu'une vraie réforme serait impossible tant que la fraude n'aurait pas été jugulée. Mais elle ne le sera pas tant que subsisteront les causes qui l'on engendrée.

Pour ramener les contribuables dans les sentiers de la vertu, il n'existe qu'une solution, qui est de renverser leurs préférences. Que l'impôt soit ramené à des taux raisonnables, que celui à qui on le réclame soit convaincu que son argent sera employé dans l'intérêt de tous (car la réforme fiscale serait inefficace sans une réforme parallèle des services publics) ; que l'on remplace la ridicule déclaration par des forfaits honnêtement calculés, et le Français fera son devoir, comme son grand-père, ce grognard des contributions, qui maugréait mais payait toujours. Mais nous n'en sommes pas là.

JACQUES CHARPENTIER,
ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats.

LA CONFESSION

par Mario Soldati

PREMIERE PARTIE

I

Il avait monté l'escalier en courant. Le cœur lui battait dans la gorge. Il s'arrêta, s'appuya contre le mur. Dans le corridor désert, les portes vitrées des classes étaient grandes ouvertes et, comme les leçons venaient de se terminer, laissaient échapper une odeur triste de poussière et de renfermé. Au fond, l'échiquier blanc et noir du dallage devenait doré et gris dans le large losange de soleil projeté par la fenêtre de la cour. C'était le soleil de quatre heures, juste après la classe. Les cris des enfants en récréation arrivaient étouffés par la distance et le vide des lieux : un tapage diffus, lointain, heureux, qui montait et descendait, s'enflait et diminuait par vagues, comme s'il s'était alternativement rapproché et éloigné. On distinguait seulement, par intervalles et à la pointe du crescendo, quand le vacarme se faisait très proche, angoissant et semblait inonder le corridor, les voix des classes élémentaires ou les hurlements tout aussi stridents des élèves du degré supérieur, aux moments décisifs de la partie. La récréation brutale et avilissante où il sentait qu'*il ne pouvait briller* (comme lui disait le préfet des petits), où il se découvrait ridicule, il venait de l'abandonner pour le désert et le silence du corridor. Séparée de lui, condensée en ce tapage, réduite à cet effet sonore, elle ramenait à son esprit le mirage des joies qui remplissaient la vie de tous ses camarades, mais pas la sienne, et lui serrait le cœur comme le sifflement des hirondelles le soir lorsque, assis à sa table près de la fenêtre ouverte, il recopiait ses devoirs avec soin, entendait qu'on mettait le couvert et aurait voulu être loin, libre, heureux.

Dans l'après-midi, le professeur de mathématiques, que d'ailleurs il aimait bien, lui avait fait des reproches sur le ton du sarcasme et, chose plus grave, à juste titre. Puis on avait lu les points, et les siens, à l'inverse de ce qui se passait d'habitude et contrairement à son attente confiante et orgueilleuse, n'étaient *pas trop bons*. Il était surtout vexé qu'en grec, en latin et en italien, il se fût laissé devancer non par une grande partie des élèves, mais par ses trois ou quatre rivaux immédiats qui paraissaient appelés au même avenir exceptionnel que lui. Secondement, le soir même, il lui faudrait montrer ces points à la maison. Or, si en son for intérieur, unique juge de lui-même, il savait qu'un mauvais *bulletin* ne l'empêcherait

jamais de maquiller les totaux en sa faveur et de se croire *le plus intelligent de la classe,* faire part de ces raisonnements intimes à ses parents lui paraissait impossible.

Comme toujours donc quand il subissait de telles humiliations, il avait cherché la solitude. Il se répétait sur un ton désolé, dramatique et complaisant : « Comme je suis faible : tous les autres s'amusent, moi, je n'en ai pas la force ! Comme je suis malade : ils ont tous du plaisir à prendre leur goûter, moi, je n'ai pas faim ! Comme je suis malheureux : je souffre dans mon orgueil pour un ou deux points de moins, n'importe qui s'en ficherait pas mal ! Au fond, comme je suis peu intelligent. En classe, je réussis haut la main, je suis *brillant,* oui, *brillant* et *superficiel,* comme dit le père Maselli. Comme dit encore le père Maselli, je n'ai pas *le cerveau logique* de Tresca ; même pas l'application de De Castelmur. Comme je suis petit, mesquin, orgueilleux, ambitieux, méchant ! Mais attention... attention... »

Si un père l'avait surpris en train de se tourmenter ainsi, appuyé contre le mur, les bras croisés, la joue dans une main, le dos rond, recroquevillé sur lui-même, pâle, maigre, les cheveux en désordre sur le front, il aurait constaté qu'en dépit de cette attitude douloureuse et forcée, les yeux du garçon brillaient d'une satisfaction intense : il jouissait de se sentir livré aux remords.

« Mais attention... attention ! » Il y avait sous chaque phrase de Clément (« comme je suis malheureux, comme je suis peu intelligent ») des doubles fonds dont l'existence était assurée par ces réserves vagues et cependant déterminantes. Clément prenait appui sur ces *mais attention,* et les raisonnements qui dès lors s'enchaînaient, il n'avait même pas besoin de se les remettre en mémoire.

« *Mais attention,* tous les grands hommes ont été ambitieux. *Attention,* beaucoup de grands hommes étaient de constitution débile. *Attention,* aucun de mes camarades ne se tourmente comme moi. Lequel d'entre eux a jamais senti le monde comme je le sens maintenant, le monde coupé en deux, moi ici, en train de souffrir, les autres là-bas, en train de s'amuser ? Donc je vaux *plus* que les autres, donc je ferai quelque chose de grand. »

« Il existe un petit nombre d'hommes, continuait-il, inaugurant une façon encore plus subtile de se consoler, un ou deux hommes à qui Jésus n'a pas accordé les mêmes joies, n'a pas imposé les mêmes devoirs qu'aux autres. Ce sont les *élus,* appelés à servir d'intermédiaires entre Lui, Dieu, et les autres, troupeau innombrable, confus et souvent immonde des pauvres petites brebis. Voilà ma revanche : complète, triomphale. » Clément se sentait alors embrasé d'un feu qui le transformait jusqu'aux entrailles. Un sourire, orgueil du Renoncement dont il se savait issu et mépris de la Charité dont il se savait généreux, tordait ses lèvres.

Mais d'autres fois, un événement extérieur venait l'arracher à ses réflexions. Un insecte courait sur le mur et, si Clément ne remuait pas, il allait passer juste à côté de sa joue. Un gosse des élémentaires faisait

irruption dans le corridor, son cartable en bandoulière, et souriait en lui montrant un morceau de chocolat. Ou, s'il était à la maison, un coup de sonnette le faisait bondir de sa chaise et se précipiter à la porte dans l'espoir d'une visite : le camarade blond, beau, hautain et taciturne qui, après avoir joué toute la journée au football, venait humblement lui demander, encore rouge et essoufflé, de pouvoir copier le devoir de grec. Mais l'insecte et le gosse disparaissaient. Le coup de sonnette n'annonçait pas le camarade. Clément dans le corridor se laissait retomber contre le mur ou se rasseyait déçu à sa table et, retournant à ses méditations, découvrait tout à coup combien sa douleur était fausse, ses rêves réconfortants arbitraires.

Il découvrait que l'ambition l'avait entraîné à des cogitations violentes, à se jouer une amère comédie. Il travaillait à se convaincre qu'il était un être médiocre, que l'originalité, la Vocation étaient des masques inventés par la paresse et par l'orgueil. Et déjà, tout repentant, il se promettait de marcher dans la voie de la vie normale. Il se sentait alors contraint d'admettre que, du moins dans le premier moment, son âme s'était soulevée d'un élan sincère, avait connu un instant *lyrique ;* et que ce sentiment, il l'avait accueilli au plus profond de lui-même. L'idée ne lui venait même pas qu'il aurait pu en tirer un encouragement.

Même quand l'examen de conscience entrait dans une phase de pessimisme hystérique et total, même quand Clément se refusait toute valeur et possibilité de rachat, une ultime considération surgissait et raffermissait une vertu indiscutable puisqu'elle était implicitement contenue dans l'existence de ces fictions et de ces jeux : « Admettons que je n'aie vraiment jamais rien éprouvé ni souffert de quoi que ce soit, se disait Clément. Admettons que ces châteaux que j'édifie et que j'abats, que je prends d'assaut et que j'abandonne, dans les *batailles de l'âme* soient des châteaux de papier mâché et des batailles de théâtre guignol : cela n'empêche pas qu'il y a tourment, opposition de sentiments, preuve d'intelligence. Or, lequel de mes camarades peut s'accorder le luxe de ces spectacles privés ? »

Aujourd'hui, cependant, il n'entendait s'accorder aucun autre réconfort que ses secrets, *mais attention.* Sinon il aurait craint de ne pas souffrir assez longtemps.

II

« Comme je suis méchant, comme je suis immoral, se dit-il. Chaque matin, je prends part à la Sainte Communion. Mais combien de péchés je commets. Je pèche en pensée. Plus qu'en *acte,* en *parole* ou par *omission ;* je pèche en *pensée.* Par exemple aujourd'hui, à deux heures, pendant la leçon de géographie, je suis retombé dans mes imaginations sur la femme de l'ascenseur, à Florence. L'heure entière y a passé ; la cloche de trois heures et les piétinements de fin de leçon m'ont presque réveillé d'un rêve. »

Il revoyait la classe telle qu'elle était à ce moment-là. Première leçon

d'après-midi. Sur la fin du printemps. A peine son repas avalé, il avait couru à l'école par les rues ensoleillées, peuplées de passants qui, retournant dans les bureaux, s'attardaient sur le seuil des cafés. Presque avec satisfaction, il s'était assis à sa place, dans une zone de pénombre chaude et dorée, près de la fenêtre. Il savait qu'aujourd'hui le professeur n'interrogerait pas mais exposerait la situation économique et agricole des Balkans. L'idéal aurait été de pouvoir s'étendre sur son lit à la maison, comme il le faisait le jeudi après-midi, et de dormir avec un mouchoir sur les yeux jusque vers quatre heures, quand le soleil commence à décliner et l'air à se rafraîchir. Mais, faute de mieux, on pouvait aussi sommeiller en classe. Pendant les cinq premières minutes, en attendant le professeur, Clément avait croisé les bras sur son pupitre et appuyé la tête dessus, les yeux dans le noir. Les voix de ses camarades qui se passaient des devoirs ou commentaient la dernière étape du Tour d'Italie lui parvenaient dispersées et aphones, comme filtrées par cette somnolence et ce bien-être. Puis le professeur était arrivé. Les garçons s'étaient mis à réciter la prière d'une voix traînante. Et dans le premier silence qui avait suivi, pendant que le professeur chaussait ses lunettes et consultait le registre, on entendait, par les portes ouvertes sur le corridor, les classes l'une après l'autre qui terminaient la prière, répétant sur un timbre pour chacune différent la même cantilène. C'étaient des chœurs fortement rythmés, souvent scandés du pied sur la barre d'appui des bancs : ils s'élevaient brusquement de ton à l'avant-dernier mot et retombaient sur le dernier. *Sancta Maria - Mater Dei - ora pro nobis - peccatoribus - nunc et in hora - mortis nostrae - aaamen.*

Il régnait alors dans le collège, dans les corridors vides, les classes bondées et soudain silencieuses, sur les files de bancs noirs, sur les têtes des garçons penchées et somnolentes, une grande torpeur, une grande fatigue, presque un repos de campagne à midi ; jusqu'aux voix aiguës des professeurs de mathématiques qui, rompant ce silence par intervalles, semblaient se répondre d'une salle à l'autre comme des coqs de ferme en ferme.

Serrés dans un espace étroit et chaud entre le banc et le pupitre, les sexes encore enfantins s'emplissaient de fourmillements. C'étaient d'abord des concupiscences sans couleurs ni lignes, un besoin physique de se perdre dans quelque chose de doux et de gigantesque. Puis, au simple contact d'une jambe sur l'autre, des formes, que les garçons avaient découvertes un jour par hasard pour les oublier aussitôt, renaissaient sans que l'imagination les reliât entre elles, et, voluptueusement autonomes, assaillaient les corps graciles. Quelques-uns avaient déjà trouvé le moyen de s'emparer d'elles. Ils les avaient choisies d'avance en vue de visites secrètes et quotidiennes. Elles s'étaient faites les concubines régulières de leur puberté solitaire.

De son pas étouffé, le père Censeur allait et venait dans le corridor, lisant son bréviaire et surveillant les classes qu'il laissait derrière lui, spécialement celles où les professeurs les moins capables de maintenir

la discipline donnaient leur leçon. Le froc noir et la barrette à trois pointes traversaient, selon un ordre de succession immuable et alterné, une zone transparente d'ombre et un morceau pulvérulent de soleil. L'approche et l'éloignement réguliers du père étaient observés par les postes de guet, c'est-à-dire par les garçons qui occupaient les places d'angle du côté du corridor, et étaient signalés à l'ensemble de la classe, le premier, par l'immobilité subite et simultanée des sentinelles, le second, par une plaisanterie, une contorsion, une demi-cabriole, ou même par le jet libérateur d'une flèche de papier blanc à travers la salle.

Quelquefois le Censeur, manœuvrant très habilement, prenait le garçon en flagrant délit. Il s'approchait en rasant le mur et, arrivé à l'angle de la porte, s'arrêtait ; il tournait le dos à la direction primitive de sa marche et regardait dans le verre de ses lunettes qui était du côté du mur, en levant la couverture noire du bréviaire pour faire écran. Il se penchait légèrement de côté et en arrière pour mieux voir, et, à l'instant propice, il tournait sur lui-même comme un automate et entrait d'une seule enjambée dans la salle. La classe se dressait au garde-à-vous, faisait le salut militaire avec un vacarme exagéré de talons joints et de dictionnaires qui tombaient.

Le professeur s'était également levé, mais avec un peu de retard et beaucoup plus lentement, soit soulagé — on ne savait trop — par l'instant de détente que la colère du Censeur allait lui procurer, soit vexé de voir un étranger entrer dans sa classe et lui arracher les rênes de la discipline. Debout sur l'estrade, il se tournait de trois quarts vers le Père ; puis de temps en temps, sans remuer les épaules, il tordait le cou du côté opposé et regardait mélancoliquement, par-dessus ses lunettes, la fenêtre, la rue, le tram rouge qui tournait le coin à ce moment-là, les dactylos accoudées sur les balcons du bâtiment d'en face.

Le Censeur le saluait d'un rapide mais large coup de barrette et d'une brève grimace d'estime ; puis il se tournait brusquement vers le garçon qu'il avait surpris à plaisanter, à cabrioler ou à lancer une flèche.

— Toi, disait-il, pointant l'index vers lui, hop dehors, dehors, je te dis. Sors de ton banc.

Le garçon s'exécutait lentement.

Alors le Censeur se recueillait une minute, la main sur la poitrine et les yeux baissés, comme pour se préparer à fulminer de nouveau. Le professeur regardait dehors. Les élèves attendaient en silence.

Le Censeur se levait sur la pointe des pieds et restait une ou deux secondes, comme en équilibre. Soudain, il se laissait retomber pesamment sur les talons et à leur choc contre le plancher, l'invective commençait par un hurlement qui s'enflait jusqu'au moment où il se débondait en paroles :

— Aaaah ! Il est temps d'en finir ! La mesure est comble ! Des

plaintes continuelles me viennent de partout sur cette classe ! Les parents (et il levait le front, fermant un instant les yeux comme pour évoquer leur autorité supérieure et momentanément absente) — les préfets (et il tournait la tête vers le corridor, car les salles d'études et les préaux, champ d'action des préfets, étaient de ce côté-là) — les professeurs (et il exécutait un demi-tour vers la chaire en s'inclinant à moitié, ce à quoi le professeur s'efforçait de répondre en baissant légèrement le menton sur la poitrine pour manifester son accord, sans pour autant se mettre la classe à dos) — tout le monde est indigné, révolté par votre conduite. J'ai décidé de vous mater. Vous croyez avoir la tête plus dure que nous, parce que vous êtes plus bêtes. Mais vous vous trompez. Oui, vous êtes des imbéciles. Mais la tête la plus dure, c'est nous qui l'avons.

Il faisait une longue pause, comme pour augmenter l'effet du discours. Silence dans les autres classes aussi, qui tendaient certainement l'oreille, l'esprit en joie, et essayaient d'attraper un mot, un nom parmi ces cris violents et confus, répercutés à travers les corridors.

Le Censeur reprenait :

— De terribles mesures planent sur vos têtes. Si par hasard, une fois encore, un incident de ce genre se répète, elles seront appliquées avec une sévérité draconienne. Prenez garde !

Il ôtait sa barrette pour saluer le professeur, reculait brusquement d'un pas vers la porte.

— Je t'avais dit de sortir de ton banc, reprenait-il au dernier moment, marchant droit sur le garçon qui avait profité du discours pour retourner s'asseoir, dans l'espoir que le Censeur l'oublierait. Prends tes livres. Vite, je te dis, ce n'est pas à cause de toi que tes camarades vont perdre de précieuses minutes d'étude.

Mortifié, le garçon sortait de son banc. Le Censeur lui saisissait le bras et le traînait derrière lui comme une chaise. Au corridor, dans l'encadrement de la porte, il s'arrêtait encore. Noir, terrible, il foudroyait la classe d'un dernier regard. D'une détente de son bras libre, il ôtait sa barrette une dernière fois à l'adresse du professeur, puis il s'éloignait.

III

L'image avec laquelle Clément s'était entretenu cet après-midi, pendant la première heure de classe, était celle d'une femme grasse, blonde, aux yeux ronds, aux lèvres proéminentes, et le visage marqué de cette expression animale et triste qui, plus que tout autre, stimule l'imagination et réveille les désirs. Clément n'avait vu cette femme qu'une fois et l'espace d'un instant. Il s'était trouvé seul avec elle dans l'ascenseur de l'hôtel Baglioni à Florence, l'automne précédent. Mais plus tard, en y pensant chaque jour, dix minutes le matin, alors qu'il s'attardait dans la chaleur du lit, dix minutes l'après-midi, sous l'effet

abrutissant de la première digestion et dix minutes le soir, avant de s'endormir, il s'était fait repasser au ralenti cette impression rapide et unique et avait fini par en prolonger la durée. C'était un long voyage qu'ils avaient fait ensemble. Enfermés dans l'ascenseur tiède et isolé, comme dans un ancien compartiment de chemin de fer, tout près l'un de l'autre, sans avoir à craindre de témoins, ils étaient montés pendant des kilomètres et des kilomètres, des heures et des heures dans le plus haut des gratte-ciel. Clément revoyait la main de la femme, grassouillette, blanche, avec une énorme perle, des ongles écarlates et pointus, qui se posait sur le tableau et pressait sur le bouton pour mettre l'ascenseur en marche.

Il lui semblait se souvenir qu'il avait feint une distraction, et comme pour presser à son tour sur le bouton, qu'il avait posé sa propre main sur cette main et en avait palpé la douceur et la chaleur. Mais — et cela se produisait souvent dans de semblables rêveries — il ne savait pas trop si ce contact, il ne s'était pas limité à le désirer, si tout de suite après avoir conçu sa ruse, et le courage toutefois lui manquant pour agir, il ne s'était pas plus tard représenté le geste comme réellement accompli — et cela au point d'abuser sa propre mémoire.

Clément revoyait la robe de velours noir, collée sur les formes de la femme : les jambes roses et grasses qui sortaient de l'étoffe coupée net, les chaussures de soie noire à boucles de diamants (l'idée ne l'effleurait pas que des pierres pouvaient être fausses, celles des chaussures surtout), les bras nus, le décolleté du dos, et toute cette chair à laquelle le velours, l'éclat des perles et des autres bijoux donnaient la qualité sensuelle et secrète d'une idole à la créature dont il était tout proche — en laquelle il devinait son bonheur assemblé, mais qu'une volonté supérieure et cruelle lui interdisait de toucher.

Clément se souvenait de ce sein soulevé par la respiration. Mais c'étaient surtout les yeux sombres, brillants, sans défense, qui l'avaient envoûté. De temps en temps, les paupières lourdes s'abaissaient et se fermaient avec force ; la peau tout autour se ridait et le visage de la femme devenait alors l'image du plaisir avec cette grimace presque laide, presque triste, que donnent le raffinement et l'expérience.

Maintenant encore, chaque fois que Clément, se représentant la scène pour la millième fois, remontait le long du corps de la femme et revoyait ce visage flétri, exquis, ces yeux que la volupté semblait fermer à demi, il était bouleversé. Il aurait voulu s'abreuver de cette douceur, de cette tristesse. Et il s'imaginait dans l'ascenseur, se précipitant sans un mot au pied de la femme, embrassant ses jambes, ses genoux, implorant d'elle qu'elle le prenne, le soumette, le domine, l'écrase.

Il rêvait d'être son petit esclave ; de revêtir, comble d'humiliation et de volupté, le ridicule uniforme rouge des grooms d'hôtel. Jamais plus pour personne, il ne serait Clément Perrier, le jeune garçon qui poursuivait ses études chez les Jésuites et dont on dit au salon, le 7 et le 21 de chaque mois (jours de *réception* de sa mère) au milieu des

amies de la maison et des officiers d'artillerie : « il est très intelligent », « il promet beaucoup », « il fera son chemin », « il est bien jeune mais il faut voir comme il s'enthousiasme déjà devant le *Moïse* de Michel-Ange ». Non, il disparaîtrait du monde. C'est en vain qu'on le rechercherait. Il irait dans la patrie de cette femme. En Hongrie ou en Suède. Son domestique pour la vie. Personne ne retrouverait sa trace. Dès le début, il oublierait jusqu'à son nom. Finalement, il se sentirait annihilé en elle, immolé, esclave et, à cause de cela, heureux.

IV

— Voilà, pensa Clément, l'esprit alerte et presque avec joie — il ne s'en rendait pas compte, — voilà que je viens de pécher : c'est bien un péché, non ? Péché en pensée ? Péché de concupiscence ? Ce n'est certainement pas une simple tentation. Non, parce que le premier moment passé, j'aurais pu me vaincre, ne plus y penser, être attentif à la leçon ; et au contraire, en usant de mon *plein pouvoir d'intelligence et de volonté,* j'ai persévéré. Je me suis obstiné de parti pris. Je me suis offert par l'imagination les circonstances, les conditions qui alimentent le mieux la tentation, les apparences qui donnent le plus de goût au péché. Car il n'y a péché que s'il y a volonté de pécher.

Il y avait une année que Clément était passé de l'état d'enfance à l'état d'homme. Surpris, il s'était confié à sa mère, et sa mère lui avait conseillé d'en parler au père spirituel.

— Ce n'est pas un péché, dit le père. Il suffit que tu n'y mettes aucune volonté.

— Même si je ne suis pas tout à fait endormi ?

— Même si tu n'es pas tout à fait endormi.

— Même si cela ne me déplaît pas ?

— Même si cela ne te déplaît pas. Parce que si tu n'y mets aucune volonté, il s'agit d'un fait naturel : comme boire un bon verre d'eau quand tu as soif ; tu n'y penses même pas et cela ne peut pas être un péché.

Alors Clément raconta au père un second fait. Un soir, il y avait bal à la maison. On l'avait envoyé au lit à l'heure habituelle, parce qu'il était encore trop petit. Il était presque déjà endormi au fond de la tiédeur des draps quand les éclats de rire hauts et prolongés d'une femme l'avaient réveillé en sursaut. C'était Jeannette : une amie de maman, une femme d'environ trente-cinq ans. blonde, gaie, élégante, que la grand-mère ne pouvait supporter et accueillait toujours avec une politesse exagérée, c'est-à-dire une évidente froideur, et dont papa — bien mal à propos ! — avait un jour fait l'éloge en présence de Clément : « une femme *libre et sans préjugés* ».

En entendant ces rires qui lui parvenaient comme ouatés, de la pièce voisine, mêlés au tintement des verres et au son du piano, Clément

avait éprouvé tout à coup une étrange et agréable sensation. Après quoi il s'était endormi sur-le-champ. Le père spirituel lui donna l'assurance que cette fois encore, il n'avait pas commis de péché, pas de péché mortel, car il n'y avait eu de sa part aucune volonté.

Mais cette fois-ci, non. Le cas de la femme de l'ascenseur était bien différent. Qui sait, qui sait... il s'agissait peut-être bel et bien d'un péché mortel. De quel droit seulement véniel ? « *La matière est grave,* pensa-t-il, repassant rapidement son catéchisme, le *consentement est entier,* la *volonté de pécher délibérée.* Qu'est-ce que je veux de plus ? C'est bel et bien un péché mortel. Et moi qui croyais n'en avoir jamais commis ? Moi qui pensais même qu'il me serait très difficile, presque impossible d'en commettre un ! »

Il se souvint de ce que signifiait être en état de péché mortel : l'enfer, la damnation si on mourait à ce moment-là. Il sentit confusément que le châtiment était trop terrible pour qu'il l'eût vraiment mérité et il reprit courage.

« Non, ce n'est pas possible : si je mourais maintenant... Non, ça ne peut pas être un péché mortel. Sinon... Nous sommes en mai, j'y pense depuis octobre; tantôt plus, tantôt moins, mais au fond tous les jours, deux ou trois fois par jour... Et si c'était un péché mortel... Non, non, non ! »

Désormais le scrupule ou le remords étaient entrés dans sa conscience.

Il leva les yeux, vit sur le mur d'en face et vers le fond du corridor la porte fermée du père spirituel. Une idée magnifique lui vint : se confesser, tout de suite, au pied levé ! Seule la Sainte Confession pouvait dans un cas comme dans l'autre le libérer de ses tourments. Avec la Sainte Confession, il se trouvait en un tournemain débarrassé de ses doutes ou obtenait l'absolution. Lentement, presque en se traînant le long du mur, il parcourut tête basse et les mains dans les poches la moitié du corridor.

Les yeux mi-clos, il s'amusa à observer les carreaux gris et blancs devant lui. Il les avait vus bien souvent : ils n'avaient rien d'extraordinaire. Mais quand il était seul, il ne se lassait jamais de les regarder, de les compter, de marcher dessus en posant le pied sur les gris ou seulement sur les blancs, ou une fois sur les uns et une fois sur les autres, ou le pied droit sur les gris et le pied gauche sur les blancs et vice versa et ainsi de suite, selon mille combinaisons.

Disposés en diagonale, les carreaux s'encastraient et se suivaient, formant un échiquier nu et compact sur lequel une unique pièce serait restée, un pion fasciné par la vie alternée et successive des cases, par la perpétuelle mutation de leur identité bicolore.

Le pion, c'était lui : Clément. Si quelqu'un l'avait vu s'adonner à cet exercice. il l'aurait décrit comme un corps de garçon raide à mouvements articulés. Carreau gris, carreau blanc ; gris, gris, gris, blanc, blanc, blanc, blanc, gris, blanc, gris, blanc, gris ; blanc, blanc, blanc, blanc,

blanc, blanc, blanc, gris. Une musique mystérieuse, un rythme secret, un contrepoint aux lois inexplicables, et cependant inexorables, accompagnaient toujours ces différentes manières de parcourir l'échiquier.

Clément se souvenait que déjà tout enfant, au rez-de-chaussée, sur le dallage du corridor des classes élémentaires, semblable à celui du premier étage, il sentait que c'eût été une erreur colossale, une défaite énorme que de marcher en posant par exemple les pieds de la façon suivante : carreau blanc, carreau blanc, carreau gris, blanc, gris, gris, gris, blanc, gris, blanc, ainsi pêle-mêle, et comble d'horreur, en mettant le pied sur la ligne de séparation entre deux carreaux, en interrompant grossièrement cette harmonie géométrique.

Ah, il en voyait des pieds réfractaires à cette musique, pour peu qu'il fût attentif à son cher carrelage quand quelqu'un passait dessus. Que de godillots de Jésuites noirs, énormes et si déformés qu'ils auraient pu difficilement s'inscrire dans les dimensions du carreau. Que de petits souliers jaunes, disparates et légers, d'enfants qui courent en ne songeant qu'au goûter et au football. Clément était blessé par les continuelles incursions de ces barbares. Il avait l'impression que le dallage était quelque chose de précieux et de parfait, sur quoi tous les pieds auraient dû passer en comptant, en calculant, avec religiosité, avec prudence. Il se sentait offensé, spécialement lorsqu'il voyait passer quelqu'un, camarade ou supérieur, qui lui était antipathique : il aurait voulu se précipiter sur l'intrus et le frapper férocement de ses poings.

Il trouvait du plaisir à ces accès secrets de rage : du même coup il satisfaisait son amour du dallage et donnait libre cours à la haine que souvent, sans aucune raison, il nourrissait des mois durant contre certaines personnes du collège. Il était non moins vrai que si son camarade blond ou le bel interne des grands — avec qui, Dieu sait pourquoi, il échangeait des sourires chaque fois qu'ils s'apercevaient de loin dans les rangs — ou que si n'importe quel autre garçon, à condition qu'il fût beau et revînt tout suant et courant de la récréation, passait là par hasard, Clément ou bien n'accordait aucune attention à la chose, ou bien plus précisément, y prêtait attention, et tirait jouissance de voir le dallage piétiné, comme un musicien se plaît en compagnie d'une maîtresse qui chante faux (il a ainsi le sentiment de lui sacrifier quelque chose et de l'aimer davantage) ou comme un lettré préfère une épouse inculte, un patriote une fiancée de la race ennemie.

Distrait par le dallage, Clément eut l'impression, quand il arriva devant la porte du père spirituel et déjà allait frapper, de ne plus avoir envie de se confesser. Se rappelant devant la porte pourquoi il était là, il se sentit absous de tout péché. Mais il ramena de force son imagination sur la femme de l'ascenseur : aussitôt l'image retrouva son excitante netteté. Le soupçon le traversa aussi qu'en agissant ainsi, par peur de perdre le scrupule et le remords, par peur de ne pouvoir ensuite s'émouvoir et se repentir dans la chambre du père spirituel, il revenait volontairement à l'idée de péché, au péché lui-même. Mais durant

tout l'après-midi, jusqu'à la minute précédente, il s'était senti si agité, si porté à une belle confession dramatique, suivie d'une belle catharsis, que le vrai péché eût été d'y renoncer et de manquer l'occasion propice pour un moment de distraction.

Certes Clément ne lisait pas en lui aussi clairement que nous. Il était un peu comme ces acteurs dont on dit qu'ils ont le don de s'identifier au personnage. Ce qui n'empêchait pas que, sous tout ce remue-ménage, il devinait par éclairs, comme cela lui était arrivé en traversant le corridor et en admirant le dallage, un grand calme, un grand vide où tout devenait jeu et inutilité, où subsistait seulement la joie froide et limpide de penser.

Clément en arriva même à pressentir que son devoir eût été de descendre en ces limbes. Mais voilà justement que c'était la solitude, la grisaille, la sérénité résignée qui l'effrayaient. Une fois encore, il se sentit trop faible pour se passer de ses fictions, tourner le dos à cette porte, renoncer à une comédie qui comblait si bien le vide de sa vie. Il ne pouvait se limiter à la contemplation d'un échiquier.

Il attisa donc le dépit que la lecture des points, en classe, avait éveillé en lui, aiguillonna sa vieille rancune contre ses camarades plus sains et plus heureux, n'eut rien de plus pressé que de retrouver son grand besoin de revanche et en alimenta le remords qui risquait de s'évanouir. La Sainte Confession allait tout remettre en place. Sur le fond d'innocence de ses camarades qui criaient encore dans la cour, habiles seulement aux petits mensonges et au maigre abus des péchés *véniels,* elle allait le revêtir, lui, véritable pécheur, ainsi que son péché, de proportions gigantesques sous une sombre lumière ; elle allait ensuite l'abattre et l'écraser sous les remords, le désespoir, les larmes ; et enfin, à l'*absolvo te,* un rayon saint le frapperait et le transfigurerait en futur Appelé.

Clément se rapprocha de la porte. Il était décidé. Presque avec satisfaction, il constata qu'une sorte de honte, non prévue à l'instant où il n'était pas encore sûr de se présenter devant le père, s'était emparée de lui : une certaine répulsion, une certaine crainte à confesser un péché si effroyable et si nouveau ; le bon père Genovesi n'avait jamais soupçonné que son petit Clément pût avoir des pensées impures. Il allait reculer de nouveau quand l'idée qu'il surprendrait beaucoup le père ranima une dernière fois son courage : on était un vendredi, il se confessait d'habitude le samedi.

Il leva les yeux, regarda l'image du Sacré-Cœur sur la porte, lut encore une fois la plaquette de cuivre qu'il connaissait depuis tant d'années, depuis son enfance, et sur laquelle était écrit *P. Spirituel,* — plaquette animée d'une vibration différente de toutes les autres, d'un pouvoir étrangement doux, presque maternel, et, à de très rares occasions comme celle-ci, sévère et inquiétant. Il frappa d'une main tremblante. Une voix blanche et onctueuse répondit : « Entre, mon enfant. »

V

Aussitôt entré, il sentit s'évanouir tous ses doutes, ses remords. Il ne croyait plus à la nécessité de se confesser. Un seul désir l'envahit : en finir rapidement, inventer une excuse, fuir dans la cour pour jouer — il y avait peut-être encore dix minutes de récréation.

Cependant, la décision prise gardait toute sa force mécanique. En même temps qu'il pensait à ne plus se confesser, à quitter cette chambre au plus vite, il s'avançait lentement vers le fond où, derrière un grand bureau encombré de papiers, de livres et de vignettes, il sentait que le père spirituel avait l'œil fixé sur lui. Tout en avançant, il tenait les yeux baissés par peur que le père y lise cette tranquillité inattendue et mette en doute, non pas tant la sincérité du remords que l'existence même de son péché.

Mais ce comportement, né de la préoccupation de cacher une indifférence toute neuve, fut justement ce qui la lui fit perdre — au dernier moment et comme il désespérait déjà d'être capable de s'émouvoir.

— Mon père, mon père, oh si vous saviez... dit-il, trouvant sans effort le ton juste de lamentation et de désespoir dont il craignait, en traversant la pièce, de ne plus savoir user. Il avait pensé donner à sa visite, une fois devant le bureau du père, un motif futile qui la rendît plus brève ; et voici que ses agissements extérieurs, avoir tenu les yeux baissés, s'être avancé silencieusement et lentement comme un personnage en faute (apparences qu'il avait adoptées pour se duper lui-même, pour tendre un dernier croc-en-jambe à la volonté de se confesser) voici que ces agissements avaient influé violemment sur ses nerfs, avaient ébranlé d'un coup, comme de froides hypothèses de l'esprit, sa sérénité et son innocence. Il se retrouvait en état de tension, d'hystérie et de péché, comme dans le corridor.

Il se laissa tomber dans le fauteuil à côté du bureau, comme brisé par une longue souffrance. Sur le bord du bureau, il appuya ses mains et son front. Maintenant que, dès les premiers mots, il avait trouvé le ton juste, il était sûr que la comédie lui remonterait facilement aux lèvres.

Il éprouvait un grand plaisir à sentir sur son front le bois brillant et lisse, à respirer une vieille odeur de vernis, à suivre de près le beau dessin des fibres claires et sombres, à noter ici et là une entaille, un trou de ver, la forme ronde d'un nœud.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a, mon petit Clément, mon pauvre petit Clément ? Allons, du courage, qu'est-ce qu'il y a ?

D'une main, Clément frottait d'avant en arrière la tranche horizontale du bureau, bien arrondie et propre.

Le père, soit que le mouvement de cette main l'agaçât, soit par un geste naturel de bonté, posa sa main blanche et molle sur celle du garçon, brune et sèche, et l'immobilisa.

Clément ne pouvait supporter ce contact. Mais il comprenait aussi qu'il ne pouvait s'en libérer par une simple secousse.

Il précipita le rythme de sa respiration ; comme pour se préparer au dernier abandon, il se redressa et, libérant son bras prisonnier, joignit les mains dans l'attitude de quelqu'un qui se donne et implore du courage. Ici encore, un geste privé de sincérité, accompli dans un but différent, fit éclore un sentiment vrai : « Oh mon père, aidez-moi ! J'ai péché... Oui, je ne sais pas trop si c'est grave... mais il y a des mois... depuis octobre que j'y pense ! — Un instant », murmura le père en se levant. Il marcha vers la porte, l'ouvrit, regarda dans le corridor s'il n'y avait personne, puis la referma et donna deux tours de clef.

Faisant demi-tour, il continua à voix basse :

— Il vaudrait peut-être mieux que je t'entende en confession, et sans attendre de réponse, il s'assit sur un petit tabouret à côté d'un prie-Dieu. Un crucifix de bois et un Sacré-Cœur en couleurs étaient suspendus au-dessus.

Clément s'agenouilla et se prit la tête entre les mains. Pendant que le père était vers la porte, il avait reconstitué, par un violent effort d'imagination, la scène de l'ascenseur, comme pour contrôler encore une fois et accroître la gravité du péché ; dans la mesure du possible il fallait en tirer un magnifique remords, avec larmes et sanglots.

— Eh bien, courage, qu'est-ce qu'il y a ? Clément ! Mon pauvre petit Clément doit avoir ce courage... N'aie pas peur ! La bonté de Jésus est si grande — d'une main, il serra le bras de Clément et de l'autre lui indiqua le Sacré-Cœur — Pense à saint Pierre... pense à tous les saints qui ont péché... Allons, courage, qu'est-ce que tu as fait, hein ?

Clément se taisait.

— Allons, décide-toi... Tu as été dans un mauvais lieu ?

— Oh non, se dépêcha de dire Clément, presque étonné que le père ait supposé d'emblée une chose pareille.

— Avec un méchant camarade ?... Une petite jeune fille ?

— Oh non, mon père, je n'ai rien fait, je n'ai rien fait ! C'est seulement... C'est seulement que j'ai pensé...

— Et qu'est-ce que tu as pensé ? Allons, dis-moi. Il arrive si souvent qu'il ne s'agisse pas d'un péché, seulement d'une tentation : si tu n'as pas insisté, si tu n'as pas mis ta volonté à prolonger tes rêves, alors ce n'est pas un péché... Allons, dis-moi. Du courage !

Clément connaissait depuis longtemps cette interprétation des mauvaises pensées en *tentations*. Il l'avait entendue si souvent : de la bouche du père Genovesi et d'autres pères auxquels il avait exposé ses scrupules. Et cette excuse, il l'avait appliquée à l'incident de l'ascenseur. Mais depuis lors, cela lui avait paru hasardeux : sa volonté y était bien pour quelque chose. Il consacrait à ses songeries des quarts d'heure et des demi-heures. Aujourd'hui, une heure entière. Bref, ce devait être au minimum des péchés véniels. Et puis, il y avait la première fois : la fois où il avait vu et regardé la femme, intensément, une bonne minute, durant tout le trajet de l'ascenseur.

— Cette fois-là, conclut Clément, après avoir tout expliqué, cette fois-là, mon père, j'en suis sûr, j'ai commis le péché !

Il leva son visage d'entre ses mains et observa le père avec anxiété, s'attendant à lire de la colère sur ses traits.

Le père restait perplexe : « Réfléchis bien, dit-il. Cherche à te souvenir le plus précisément possible. »

Alors Clément eut une idée. Il fallait que le père fût convaincu de sa culpabilité. A dire vrai (il en eut la certitude maintenant qu'un intérêt précis entrait dans le jeu de ses cogitations) le geste était peut-être inventé ; mais désormais, c'était plus fort que lui, pour tout l'or du monde, il ne renoncerait pas à le raconter. Et soudain, comme si le besoin de confesser un péché, fût-il imaginaire, avait transformé sa mémoire :

— Mais oui, mon père, mais oui ! dit-il à voix basse en enfouissant encore plus son visage entre ses paumes, songez que j'ai fini par mettre ma main sur la sienne, sur sa main à elle, pendant qu'elle pressait sur le bouton pour faire monter l'ascenseur !

Il attendit. Le père ne répondait pas. Avec un coup au cœur, Clément comprit que son stratagème avait réussi.

— Eh ben... eh ben... eh ben, dit finalement le père. Le ton de ces *eh ben* était grave ; les pauses dans l'intervalle étaient chargées de menaces.

Clément avec joie se sentit frissonner.

Cependant, l'effet de ces *eh ben* n'était ni voulu, ni calculé. En présence d'un péché qu'il était sur le point de décréter mortel, le père Genovesi avait toujours un peu de peine à se lancer dans l'invective. De plus, cette fois-ci l'affaire était plus compliquée : il ne s'agissait pas d'un de ces gros garçons qui viennent avouer qu'ils sont allés au bordel. Le père pouvait leur dire n'importe quoi, ils continuaient droit leur chemin. Mais Clément était un excellent élève. Le meilleur même du collège, que les pères entouraient d'égards infinis, parce qu'on savait, on pressentait, on espérait que, ses études terminées, il entrerait dans la compagnie de Jésus. Comme de plus son intelligence ne faisait pas de doute, l'acquisition était de poids. Il ne fallait pas le laisser échapper. C'est pour cette raison aussi qu'au premier abord, le père Genovesi avait hésité à tenir pour péché mortel ce que Clément lui confessait. Ne valait-il pas mieux le persuader qu'il s'agissait d'un scrupule ? Savoir qu'on a commis un vrai péché, un gros péché, peut aider à en commettre d'autres : le souvenir d'avoir été faible dans le passé amoindrit la résistance aux nouvelles tentations.

Mais quand il s'entendit raconter l'épisode de la main, et qu'il vit Clément si agité et bouleversé, il eut l'intuition immédiate que le mieux était de profiter de l'occasion et d'impressionner une fois pour toutes, sérieusement et durablement, l'âme du garçon.

Le père Genovesi se souvint aussitôt de l'histoire du vol de la poudre, saint Louis de Gonzague à Casalmaggiore. Par expérience personnelle, sur le conseil de supérieurs plus sages et par une science qui, à l'état diffus depuis des siècles dans l'Ordre, était devenue chez tous ses membres un

sûr instinct, le père Genovesi savait que le sexe était l'unique ennemi à craindre dans l'éducation des enfants. Il savait qu'avec certains tempéraments sanguins et simples, privés d'imagination, où la chair parle d'une voix puissante, il n'y avait pas grand-chose à faire : on ne réussissait jamais à dominer leurs instincts et à exploiter leur activité A.M.D.G. (*Ad Majorem Dei Gloriam*). Il fallait se contenter de jeter en eux la bonne semence de la foi ; pendant et aussitôt après l'inévitable fourvoiement à l'Université, si jamais on les revoyait, il fallait leur conserver une sympathie joviale et comme crédule, mais superficielle, cultiver avec assiduité les familles, les vieux parents, les sœurs pieuses et les attendre ainsi au tournant de la trentaine, moment où ils se décident à se marier et par conséquent à réintégrer une vie normale qu'aristocrates ou bourgeois selon les cas, ils basaient, dans les deux hypothèses, principalement sur la religion.

Alors un soir, très tard, quand le collège est désert, que l'ombre nocturne tombe des larges fenêtres dans les corridors et les salles vides, que les pères enfin seuls, retirés dans leur chambrette au dernier étage, lisent leur bréviaire, le téléphone sonne dans l'une des cellules, et le père le plus vieux, qui n'a plus aucun rapport avec les écoliers actuels et qui, lorsqu'il les voit passer en rangs, visages frais, souriants et inconnus, les regarde avec mélancolie parce qu'ils lui rappellent sa jeunesse, ce père entend un nom au téléphone, syllabes lointaines mais familières, descend l'escalier, tout ému et tremblant, embrasse l'ancien élève dans le vestibule à demi obscur et voit auprès de lui sa jeune fiancée. Ils vont à la chapelle. Tout réconforté, le vieux père réentend enfin la confession de son cher garçon, tandis que de l'autre côté la jeune demoiselle attend, *très sérieuse, très distinguée* et *très pieuse*. Il va de soi que les enfants qui naîtront seront envoyés au collège.

Mais ce n'est pas cet avenir-là que les pères entrevoyaient pour Clément. Perrier est capable, Perrier doit donner beaucoup plus. Peut-être tacitement, peut-être aussi inconsciemment, les pères s'étaient renvoyé ce mot d'ordre. Clément n'avait pas un physique exigeant. Tout en nerfs, cerveau, imagination, impressionnabilité, on pouvait en faire ce qu'on voulait.

Quand il entendit cette histoire de main, le père Genovesi comprit qu'il fallait à tout prix empêcher à l'avenir tout contact, fût-ce le plus anodin, entre Clément et les femmes. Le terroriser sur ce point. Exercer ses nerfs à éprouver pour toujours une répulsion mécanique, une crainte insurmontable à l'égard de la femme. Un bon péché mortel, tel était exactement le meilleur des moyens. Le père Genovesi se souvint encore une fois du blasphème des soldats, du vol de la poudre, saint Louis de Gonzague à Castelmaggiore et sa honte à se confesser.

« C'est la Providence ! pensa le Père. Dieu tire toujours le bien du mal. Et dans le cas présent, finit-il par se convaincre, le danger réel que le souvenir d'avoir péché affaiblisse la volonté n'existe certainement pas : la crainte de retomber l'emportera sur le remords d'être tombé. »

Pendant les courts instants où, beaucoup moins clairement mais avec le même effet, car la sagesse et l'expérience séculaires de la Compagnie exer-

çaient leur influence sur lui, le père Genovesi se livrait à ces réflexions, il se torturait aussi de ne pas savoir trouver *ipso facto* d'autres mots que ces *eh ben* stupides et inefficaces (croyait-il) et il pensait avec envie à la promptitude d'esprit du père Freschi, aux éclats oratoires du Censeur (d'après ce qu'un frère convers lui avait rapporté, il confessait magistralement). Mais c'était une erreur. Comme dans le latin du père Cristoforo au frère Fazio, Clément eut l'impression que précisément dans ces *eh ben* « se cachait la solution de ses doutes ». Obscurs, menaçant, terribles, ils l'exaltaient dans la conviction de sa faute mieux qu'une sentence explicite.

De son côté, le père était trop occupé de ce qu'il avait à dire pour noter ce résultat ; si bien que, cherchant fébrilement ses premières phrases, il ne put les trouver que dans le *Manuel du Bon Confesseur,* par R. B. S. J., 1854, où, étudiant en théologie, il avait appris comment on se comporte en pareil cas :

— As-tu donc mesuré, mon fils bien-aimé, le mal que tu as commis à l'heure où tu le commettais ?

Ce n'est qu'au bout de quelques minutes, à mesure qu'il parlait et que son imagination s'échauffait — ainsi qu'il arrivait aussi dans ses prédications dont la fin était toujours très belle — qu'il parvint à se replacer dans notre siècle.

— Est-ce que tu penses à ce que tu as fait ? Jésus, le bon Jésus, Jésus tout amour, a donné son sang pour toi, et tu l'as insulté, bafoué, tu l'as crucifié une nouvelle fois. Lève les yeux ! Regarde, oui, regarde-le là-haut qui agonise pour toi !

Et ici, comme Clément levait la tête, attachait un regard fixe sur le crucifix et tendait le cou avec un spasme convulsif, sa voix de pathétique se fit terrible :

— C'est toi qui l'as réduit en cet état ! Toi, oui, proprement toi ! Inutile de te le dissimuler. Et pour obtenir quoi ? Hou ! Une chose sale, dégoûtante, abjecte. Une chose répugnante, ré-pu-gnan-te, une œuvre du démon. Oh, tu n'as donc pas senti sur toi la lèpre du péché ? Tu ne t'es pas senti plongé dans la puanteur du péché ? Oui plongé, noyé jusqu'à la racine des cheveux dans l'infection et les immondices... oh ! (Il ferma les yeux, eut un rictus des lèvres, recula de tout le buste et tendit les mains en avant comme pour éloigner Clément.) Oh, comme tu me fais horreur ! Mais toi, tu n'as donc pas éprouvé cette horreur de toi-même ! Tu t'es complu dans cette saleté, tu t'y es vautré, tu as vécu dedans sept mois !

Une voix disait à Clément que ce n'était pas vrai, du moins à un tel degré. Il se souvint que pendant ces sept mois il avait vécu beaucoup de jours purs. Qu'il avait été bien des fois bon, zélé, pieux, et que s'il s'était souvent laissé dominer par la colère ou la paresse, cela ne s'était produit ni davantage ni moins qu'avant le fatal jour de Florence. Mais contredire le père était impossible. Une trop longue explication eût été nécessaire, et peut-être que le père n'aurait jamais compris. Il décida, pour son usage

privé, d'en rabattre sur l'énorme poids de perversité dont le père le chargeait et de n'accepter les reproches que dans la mesure où ils lui paraissaient mérités. De plus, inconsciemment et sur-le-champ, il avait associé les métaphores ordurières par lesquelles le père cherchait à exciter sa contrition à la cause première du péché : il avait matérialisé cette éloquence du grand siècle, jésuitique et abstraite, en la forme grasse, moulée dans le velours noir, de la femme de l'ascenseur. On comprendra que, courbant la tête sous cette avalanche d'accusations, non de soi à soi, contenues dans les humiliations âpres et souhaitées des *mauvaises pensées,* mais prononcées par un tiers, il y sentît presque l'intervention de la personne étrangère indispensable au vrai plaisir, et y découvrît une secrète volupté.

— Mais le plus grave n'est pas là, continuait le père Genovesi, je me demande comment mon petit Clément, pendant sept mois, a pu s'approcher chaque matin de la grille, recevoir le Corps de Notre Seigneur (selon l'usage, le père esquissa le geste de lever sa barrette), Jésus-Christ dans un égout, se confesser chaque samedi et, par lâcheté, mentir à son confesseur. As-tu fait le compte des sacrilèges que tu as commis ? Oh, oh !

Il se couvrit le visage des mains et poursuivit presque en larmes :

— Qui l'aurait dit ? Moi qui aurais mis la main au feu pour toi, mon petit Clément, mon pauvre petit Clément... Impur. Sacrilège. Esclave du démon. Ah, Jésus a été bien bon pour toi, bien miséricordieux! As-tu pensé qu'il aurait pu, en presque sept mois, t'appeler devant son Tribunal ? Regarde, trois de tes camarades sont morts cet hiver. Ravetta, Beano, Norsi. De même qu'il les a pris, le Seigneur pouvait te prendre. As-tu pensé que maintenant déjà tu pourrais te trouver en enfer, et pour l'éternité ! Rappelle-toi ce qui est arrivé, il y a quelques années seulement, dans une famille française, une belle famille de gens de bien, religieuse et haut placée. Il y avait un garçon dans cette famille, un garçon comme toi, à peu près de ton âge. Les parents, et surtout la mère qui était une sainte femme, soupçonnaient que ce garçon avait péché... avait péché comme toi, en commettant des actes impurs. Eh bien, un jour, la mort l'a enlevé tout à coup. Un malheur ! Il est mort sans pouvoir se confesser. La douleur des parents et de la bonne maman s'est trouvée redoublée : comme je t'ai dit, ils soupçonnaient la terrible situation dans laquelle cet infortuné était mort. La nuit, toute la famille était rassemblée autour de la dépouille du garçon pour la veillée funèbre. Dans sa petite chambre, dans son petit lit où, comme toi, il avait peut-être continué en pensée à offenser Notre Seigneur, son cadavre gisait entre quatre cierges qui brûlaient. Il avait un chapelet entre les mains, des fleurs étaient répandues sur le lit. Et voilà qu'à un certain moment, la pauvre mère qui, en priant avec les autres, torturée par le doute affreux, ne pouvait retenir ses sanglots, la pauvre mère se lève et, s'étant approchée de la dépouille de son enfant, d'un mouvement instinctif la saisit par les épaules et la secoue, criant au milieu de ses larmes : « Dis-moi ! Dis-moi au moins ceci ! Es-tu sauvé,

mon fils ? Es-tu sauvé ? » Et alors, tu sais, tu sais très bien, ce qui est arrivé, puisque j'ai déjà raconté cette histoire dans un de mes sermons... Une histoire authentique, historiquement prouvée... toute la documentation existe, avec le témoignage des parents, des domestiques, des religieuses qui participaient à la veillée funèbre, et même d'un médecin, ami de la famille. Tu te rappelles certainement ce qui est arrivé. Le cadavre a un frémissement, se dresse assis sur le lit, et, sans ouvrir les yeux, vomissant sang et flammes de la bouche, hurle d'une voix horrible ces mots que tous ont entendus : « Je suis en enfer ! Je suis en enfer ! Je suis damné pour l'Eternité ! » Clément, mon petit Clément, n'as-tu jamais pensé le soir, avant de t'endormir, que toi aussi tu pouvais mourir dans la nuit, être damné, sans t'en apercevoir, sans avoir une seconde pour te repentir ? Oh, remercie le Seigneur, remercie-le ici tout de suite du plus profond de ton cœur, remercie-le de t'avoir épargné ! Dis-le, oui, dis-le fort, que j'entende : Oh Jésus, j'ai mérité l'enfer et Tu m'as sauvé, oh merci, oh pardon Jésus !

Clément se courba le plus possible jusqu'à toucher du front l'accoudoir étroit du prie-Dieu : il pensait répéter mécaniquement les paroles du père, car il ne percevait en lui aucun espoir de contrition. Mais à peine eut-il prononcé « oh Jésus » que, dans l'acte de former les syllabes, le nœud hystérique qui lui serrait la gorge se dénoua en pleurs violents, en sursauts profonds et libérateurs.

— Oh Jésus, oh Jésus, j'ai mérité l'enfer et tu m'as sauvé, oh mer... merci... pour... » Il éclata en sanglots désespérés, ininterrompus, abdominaux, dont le rythme spasmodique et heureux abolissait toute crainte d'aridité, effaçait l'ennui de longs après-midi, confirmait un orgueil, qu'il avait trop souvent tenu pour injustifiable, et lui faisait retrouver, comme dans une ascension ou un assaut d'escrime, les forces physiques dont il s'estimait dépourvu et qu'il croyait ne pouvoir contempler que dans les jeux de ses camarades, la vie des bêtes ou le déchaînement des orages.

— Allons, allons, du courage, dit le père, après l'avoir laissé pleurer un peu. Courage, notre Seigneur voit que tu souffres, que tu es réellement contrit, et, de même qu'il a usé de sa miséricorde quand tu étais en état de péché mortel, en t'épargnant la mort, de même maintenant il te pardonnera tout. Tu vas promettre d'être fort, de chasser immédiatement toutes tes pensées impures, jusqu'à la plus anodine. Pour pénitence, en plus des trois rosaires que tu diras avant dimanche soir, tu profiteras de la moindre occasion pour faire de petits sacrifices. Tu renonceras à un bonbon, à une glace, à une promenade, à un spectacle. Ceci te servira, non seulement à te purger des innombrables et horribles sacrilèges de ces sept derniers mois, mais à obtenir de Dieu la force de volonté pour vaincre les tentations et peu à peu, s'il Lui plaît, tu en subiras toujours moins. Mais *vita hominis militia est*. Tu auras toujours à combattre, mon petit Clément. Commence dès aujourd'hui. *Militia*. Tous les chrétiens sont des soldats du Christ. Mais spécialement nous, car notre Saint Père Ignace nous a voulus ainsi. Toi aussi, petit soldat du Christ, car tu as eu la

chance énorme, la grâce immense de faire ton éducation dans ce collège. Qui sait si toi aussi, tu ne seras pas appelé un jour à faire partie de cette milice spéciale, de cette Compagnie de Jésus ?

— Oh oui, oui mon père ! s'exclama Clément avec enthousiasme et levant enfin le front : à travers les larmes, ses yeux brillaient de joie et de vanité, comme lorsque le professeur, en pleine classe, louait un de ses devoirs et laissait entendre que Perrier n'était pas un garçon comme les autres, qu'il ferait son chemin.

— Tu ne te rappelles pas, continua le père, ce que j'ai raconté dimanche dernier à la chapelle devant tout le monde ? Sais-tu qui est le garçon dont j'ai parlé ? Un enfant d'à peine six ans, que j'avais préparé à la Première Communion ; à la veille du jour solennel, il s'est jeté tout de son long sur les marches de l'autel et a crié à haute voix : « Oh Jésus, accorde-moi la grâce, fais que je reste toujours comme le jour de ma première communion. » Ce garçon a grandi, il a été élevé dans cette institution, et maintenant il est ici, parmi vous dans cette chapelle, il entend ma prédication et ne se souvient sûrement pas de ce jour lointain. Mais Jésus s'en est souvenu et l'a toujours protégé. Eh bien Clément, sais-tu qui était cet enfant ?

Clément naturellement aurait beaucoup aimé que ce fût lui. Mais comme il ne se souvenait absolument de rien, cela lui paraissait impossible.

— Je ne sais pas, dit-il.

— Eh bien, c'était toi, c'était toi, mon Clément ici présent, mon pauvre petit, fit le père, et d'une main il le prit par l'épaule et sur sa propre épaule, doucement, maternellement, il attira sa tête.

— Oui, c'était toi et ceci est un signe, tu vois, que Jésus te veut tout à lui. C'est pourquoi je t'ai donné en exemple à tes camarades. Mais justement pour cela, réfléchis, quelle responsabilité, quelle obligation d'être bon ! Rendez-moi saint, Jésus, rendez-moi saint. Toi aussi, comme saint Jean Berchmans, n'oublie jamais cette oraison. Rendez-moi saint, Jésus, rendez-moi saint.

Clément avait le front appuyé contre l'épaule noire du père spirituel. L'œil gauche était écrasé et fermé. Mais l'œil droit, il l'ouvrait de temps en temps et voyait l'étoffe noire dont était faite l'habit du père, tissée en damier très fin. Ce n'était pas comme l'habit du père Rua, sale, luisant, souillé de tabac, à reflets rougeâtres. Non, le père Genovesi était très propre et portait toujours de beaux vêtements d'un noir opaque. Serré contre cette poitrine, Clément, tournant lentement son regard, voyait l'ouverture transversale et, plus bas, à la taille, l'écharpe noire, spécialité, du moins en Italie, de l'habit des Jésuites, cette écharpe qu'il désirait tant ceindre un jour. Et il ne sentait pas comme auprès du père Bianchetti une aigre odeur de sueur, ou, comme dans la chambre du vieux père Fontana, une odeur d'encre putréfiée, de papier jauni et de cigare toscan, mais un bon parfum de lessive et de lingerie fraîche.

Bien qu'il fît ces constatations, Clément n'était pas devenu indifférent à la Confession. Au contraire, il sentait couler vers lui la grande paix de l'Absolution... Il obéissait docilement au ralentissement de ses sanglots qui s'apaisaient peu à peu.

Pourtant, au bout de quelques minutes, comme il ne pouvait embrasser à son tour le père (ainsi qu'il eût été naturel dans cette position), il éprouva une certaine gêne à rester penché sur cette épaule, les bras raides le long du corps et sans pouvoir lever ses genoux du prie-Dieu.

Le père comprit enfin :

— De la gaieté maintenant, mon petit Clément, dit-il avec un ton et un visage accordés aux paroles, et il écarta le garçon de ses bras. S'attrister trop serait de l'orgueil. Saint Anselme l'a dit : « Dieu sera inexorable pour condamner un seul péché : le remords excessif de ses propres péchés.» Va à la chapelle et prie ; mais avec humilité. Retourne à tes études avec une ardeur renouvelée. Et dans l'accomplissement de tes devoirs, jusque dans les sacrifices que je t'ai conseillés, sois toujours joyeux, comme saint Louis de Gonzague et comme saint Stanislas Kostka.

Le père se recueillit un instant, mit une main sur ses yeux, murmura *in secreto* la formule d'absolution et, comme d'habitude aux dernières paroles (qui, selon la règle, sont l'essentiel du Sacrement et sont appelées pour cette raison *sacramentelles*), il éleva un peu la voix afin que Clément pût aussi les entendre. Mais cette fois-ci, il les dit avec une lenteur, une gravité et une suavité dignes de cette confession exceptionnelle, avec une voix étrangement blanche, une expression du visage étrangement extatique, les paupières baissées, les joues figées, comme pour montrer à Clément que c'était vraiment Dieu qui, par son entremise, lui pardonnait ; ou peut-être aussi en songeant (confusément d'ailleurs, car ce n'est pas la magie, mais la simple autorité conférée par l'Ordre Sacré aux prêtres qui, selon le dogme, rend l'absolution valide) qu'il était d'une manière ou d'une autre envahi par la miséricorde divine :

— *Ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis in nomine Patris* (en même temps il le bénissait) *et Filii et Spiritus Sancti.*

Ici il s'arrêta, attendant l'*Amen* du garçon.

Mais la formule d'absolution était parvenue à Clément comme un chant dont il ne se souciait pas de saisir les paroles. Déjà loin par la pensée, il commençait à sentir qu'en lui coulait comme un Léthé tranquille et uniforme, la paix totale de l'après-confession ; et se rappelant que deux heures et demie le séparaient encore du dîner, il se demandait si cette sensation de bien-être allait l'emplir pendant tout ce temps, lui être conservée jusqu'à dix-neuf heures quarante-cinq.

Le père profita du silence de Clément et de la pause qui avait suivi l'absolution pour prononcer lui-même, comme une ultime et rassurante confirmation :

— *Amen.*

(*A suivre.*)

(TRADUCTION DE GEORGES PIROUÉ.) MARIO SOLDATI

L'U.R.S.S. AU SEUIL DE L'AUTOMATION

par Henri Jannès

L'auteur a effectué récemment deux voyages d'études, l'un en U.R.S.S., l'autre en Allemagne de l'Est, consacrés au problème de l'automation ; il expose ci-dessous les informations qu'il a recueillies sur ce sujet. (N.D.L.R.)

On admet généralement que les deux grands progrès scientifiques et techniques qui sont appelés à transformer profondément la condition humaine au cours des prochaines décades sont l'énergie atomique et l'automation.

Or, il est curieux de constater que si, concernant l'énergie atomique, réserve faite des conditions locales et des tâtonnements qu'impose la nouveauté du sujet, les grandes puissances s'orientent vers des politiques comparables, par contre en matière d'automation, c'est-à-dire sur un sujet nettement plus avancé que l'énergie atomique, attendu que les principes en sont mieux connus et que les réalisations industrielles sont plus étendues, les programmes des grands pays sont en opposition profonde.

C'est ainsi que sur un problème dont les données sont sensiblement les mêmes pour tout le monde, les solutions envisagées, tant par le camp socialiste que par le camp occidental, sont presque à l'opposé les unes des autres. S'agissant d'une question non pas politique, mais essentiellement technique, industrielle et économique, ces divergences dans les conceptions méritent — non pas d'être jugées, ce n'est pas le rôle d'un modeste observateur — mais au moins analysées et exposées.

⁂

On sait que l'économie soviétique est régie par des plans septennaux, le plan en cours couvrant les années 1959-1965. Dans une économie où tout est dirigé par l'Etat, le « Plan » décrit minutieusement les programmes des divers secteurs et de ce fait il est nécessairement l'expression d'une certaine doctrine industrielle. Or si l'on se reporte au rapport de présentation du plan septennal, plus exactement à la traduction française, une brochure de soixante-dix-sept pages, on y trouve des phrases ou expressions telles que : « la mécanisation et l'*automatisation* sont les moyens principaux, décisifs assurant le progrès technique »... « Il est indispensable

de faire un grand effort de mécanisation et d'*automatisation* »... « Il convient de passer de l'*automatisation* de machines à la création d'entreprises entièrement *automatisées* »... « L'exécution du programme *d'automatisation* de toutes les branches de l'industrie », etc.

Tels sont les termes dans lesquels s'exprime le rapport Khrouchtchev de présentation du plan septennal ; *dans une seule page,* la page 28 de la traduction française, *les mots « automatiser », « automatique », « automatisation » ne reviennent pas moins de douze fois.* C'est de cette seule page que nous venons de citer quelques extraits ; mais ces termes sont répétés à maintes et maintes reprises dans d'autres passages du rapport.

Nous avons cherché, à titre de comparaison statistique, à dénombrer le nombre de fois où l'automatisation a été évoquée dans les déclarations officielles des autorités françaises ou occidentales à un niveau comparable. Bien que nos recherches aient été consciencieuses et aient porté sur des textes abondants, elles n'ont pas été couronnées de succès.

Ainsi d'un côté, les plus hautes autorités soviétiques répètent : automatiser, automatiser, automatiser ; tel est en quelque sorte le leitmotiv qui revient sans cesse dans le document de base qui constitue la charte du développement de l'industrie soviétique. Tout au contraire, chez nous, le problème ne paraît pas abordé à l'échelon politique. Il y a donc devant un même sujet très important deux attitudes diamétralement opposées.

***

C'est parce que j'avais pris connaissance de ces tendances soviétiques que j'exprimai le désir d'être reçu par un spécialiste de l'automatisme de l'administration centrale du Plan (administration appelée : Gosplan). Je lui posai une foule de questions auxquelles il répondit avec bon vouloir et précision. J'en rapporterai seulement deux : la première et la dernière.

Première question : Que comptez-vous automatiser ? Attendu qu'il est bien connu que les fabrications en grandes séries constituent le domaine d'élection de l'automatisme et que la manipulation des fluides — tel le pétrole — se prête également à l'automatisation, je m'attendais à ce que mon interlocuteur trace à travers les activités industrielles une sorte de ligne de démarcation séparant ce qui relève de l'automatisation et ce qui n'en relève pas.

« Ce que nous comptons automatiser ? me fut-il répondu. C'est bien simple : tout. » Et l'expert me confirma que les Soviétiques entendaient automatiser non pas une fraction de l'industrie, mais véritablement *toute* l'industrie selon un programme échelonné. Il m'expliqua les modalités prévues selon les divers cas : les grandes séries par des ensembles automatiques rigides analogues aux « machines-transfert » développées chez nous par la Régie Renault, les moyennes séries par des machines d'un emploi plus souple analogues aux « têtes électromécaniques » mises au point également par la Régie Renault, et même les petites séries par des

machines dont un échantillon me fut ultérieurement montré et dans lesquelles le programme de travail est inscrit sur un ruban magnétique.

Ainsi sur les trois familles de machines automatiques que les Soviétiques comptent employer pour automatiser toute leur industrie mécanique, deux d'entre elles sont connues en France depuis plusieurs années ; on peut même dire que nos ingénieurs y sont passés maîtres, attendu que la Régie Renault exporte ces types d'équipements dans de nombreux pays ; quant à la troisième, quoique nouvelle, nos spécialistes assurent qu'elle ne présente pas de difficulté profonde.

On peut donc dire que si du point de vue technique le programme soviétique d'automatisation ne comporte guère de nouveauté, par contre ce qui est entièrement nouveau, c'est l'ampleur avec laquelle il est envisagé de mettre en œuvre des principes connus.

A la fin de cette conversation, je me permis une dernière question un peu personnelle : « Dans cet immense domaine que constitue l'automatisation, quelle est votre tâche propre ? » La réponse fut textuellement celle-ci : « Je suis chargé d'étudier des machines automatiques destinées à construire automatiquement des machines automatiques. »

Cette réponse signifie que les Soviétiques se préparent à aborder ce que l'on pourrait appeler « l'automatisme au deuxième degré ». Dans une première forme de pensée, en effet, l'homme a envisagé de construire des « robots » qui travailleraient à sa place ; maintenant les Soviétiques vont plus loin ; ces « robots », disent-ils, au lieu de les construire nous-mêmes, pourquoi ne pas les faire construire par d'autres robots ?

En termes plus techniques, les Soviétiques se préparent à la fabrication automatique des machines-outils — des machines-outils automatiques bien entendu. Ce progrès qui apparaît comme très important, ne soulève — de l'avis des spécialistes français. — lui non plus aucune difficulté technique de base, mais il est évident que les machines automatiques étant surtout aptes à la répétition des mêmes gestes, cette transformation fondamentale n'est rendue possible que par une limitation draconienne du nombre des modèles d'objets à fabriquer, autrement dit par une standardisation extrêmement poussée.

« La standardisation, le chemin qui conduit a la mécanisation et a l'automatisation. »

Telle est l'inscription qui accueille le visiteur à « l'exposition de la standardisation » qui s'est tenue en décembre à Leipzig dans les bâtiments de la célèbre foire.

Il n'est pas paradoxal d'aller rechercher en Allemagne orientale un enseignement quant à la méthodologie soviétique, car, comme nous le verrons dans un instant, l'uniformisation des mécanismes économiques dans les divers pays du camp socialiste est encore plus poussée qu'on ne pourrait être tenté de le supposer au premier abord.

Cent trente-cinq trains spéciaux ont amené de toutes les villes de l'Alle-

magne de l'Est les visiteurs à cette exposition : essentiellement des ingénieurs, des contremaîtres, des syndicalistes, des agriculteurs, des architectes, des étudiants, en un mot une sélection de tous ceux qui concourent ou concourront à la production.

Manifestation de masse ? Pas du tout ; car les cent trente-cinq trains se sont étalés sur quatre semaines ; le but était d'enseigner à tout un pays — à grands frais — par des exemples, ce qu'est la standardisation et ce qu'il faut en attendre. Il s'agit donc uniquement d'une exposition didactique.

Dans une première étape, diminution massive du nombre des modèles ; dans une deuxième, spécialisation des usines, chacune sur un nombre restreint de types de fabrications, puis dans une troisième, automatisation : tel est le programme industriel en trois phases affiché par l'Allemagne de l'Est et qui est également celui de l'U.R.S.S.

« C'est radicalement que nous voulons standardiser, concentrer et spécialiser la production », proclame une autre inscription et une foule d'exemples concrets, chiffrés, montrent au public que ce qu'on entend réaliser, c'est une sorte de révolution, non pas politique, ni sociale, mais industrielle.

Une comparaison vient à l'esprit. Chacun connaît chez nous le cas de telle entreprise possédant plusieurs usines, qui travaillent parfois en ordre dispersé ; un beau jour des dirigeants avisés ont recours à des organisateurs-conseils qui rationalisent et spécialisent ; il en résulte — c'est bien connu — une amélioration du rendement ; celle-ci est toujours sensible et souvent spectaculaire. Or ces opérations de rationalisation que nous, occidentaux, nous réalisons couramment dans le cadre d'une entreprise, les démocraties populaires sont en train de les aborder, mais cette fois à l'échelle d'une Nation.

***

Cependant pour l'observateur attentif, il n'échappe pas que les pays du camp socialiste vont même encore plus loin dans cette voie. En effet, à cette exposition de Leipzig, il est aimablement remis au visiteur des « normes » de l'Allemagne de l'Est ; or si ces « normes », qui sont les documents descriptifs des types retenus, sont rédigées en allemand, les inscriptions des figures sont souvent en russe, ce qui démontre que les normes allemandes ne sont, au moins en règle générale, que la traduction des normes soviétiques, et nul n'a d'ailleurs songé à me le cacher. Il m'a même été précisé que cela résultait d'un principe.

Ainsi, en Europe orientale, il est prévu que les fabrications industrielles des divers pays vont se composer des mêmes éléments interchangeables, quel que soit le pays d'origine, ce qui doit faciliter et préparer les échanges internationaux. C'est ce que les Allemands appellent le « Baukasten-System », le système de la boîte de construction, en somme une sorte de « Meccano » international.

Il apparaît donc que l'U.R.S.S. et les démocraties populaires ont entrepris de créer un autre marché commun dont les principes — je ne dis pas politiques ou économiques, mais techniques et industriels — sont très différents du nôtre, car ils vont beaucoup plus loin et ont pour but principal de préparer et de généraliser, avec la spécialisation des tâches, la mise en œuvre de l'automatisation.

⁂

Outre l'augmentation de la production, l'emploi généralisé des machines automatiques doit entraîner — dans tous les pays — comme conséquence une diminution sensible de la durée du travail.

On doit savoir qu'à cet égard les projets soviétiques, largement publiés, sont très ambitieux car, comme fruit d'une mécanisation poussée et d'une automatisation systématique, ils annoncent une diminution de la durée hebdomadaire du travail qui serait ramenée de 46 heures à 35 heures, « l'application de ces mesures devant se terminer de 1966 à 1968 ».

Certes *il ne s'agit que d'un programme* et par conséquent nul ne saurait assurer qu'il sera tenu ; mais force est bien de reconnaître que sa première étape est d'ores et déjà en cours de réalisation et nous avons été témoin de sa mise en route ; en effet un décret du gouvernement soviétique, du 19 septembre dernier, a institué la semaine de 41 heures, transformation qui pour l'ensemble de l'Union a commencé le 1er octobre 1959 et doit être achevée le 31 décembre 1960. Dans une usine que nous avons visitée, la réduction d'horaire devait, suivant les ateliers, s'échelonner seulement sur deux mois : octobre et novembre 1959 ; elle y est donc vraisemblablement terminée à l'heure qu'il est.

Partout où nous avons posé la question, il nous a été précisé que *ces réductions d'horaire se font sans diminution du salaire global.*

Ceci s'explique par la cause même de cette réduction dans le cadre du mécanisme de l'économie soviétique. Les usines ont un plan, le plan septennal, lui-même découpé en tranches annuelles ; chaque tranche annuelle fait l'objet d'un contrat entre le vendeur qui est l'usine, et l'acheteur, qui est en pratique l'Etat ; dès lors, si l'usine observe son programme de production, même avec l'horaire réduit, ses recettes n'étant pas diminuées, elle peut maintenir ses salaires.

Il est permis cependant de se demander incidemment si, en raison du niveau de vie de la population soviétique qui est nettement plus bas que celui des pays occidentaux, l'U.R.S.S. n'aurait pas eu intérêt à utiliser cette amélioration de la productivité à accroître d'abord la production plutôt qu'à diminuer la durée du travail. Quoi qu'il en soit, il y avait là une option à exercer et elle a été exercée dans le sens que nous venons d'exposer.

Cette évolution ne doit pas être ignorée, car elle ne saurait rester sans conséquence sur celle des sociétés occidentales.

En résumé, une vaste expérience industrielle est, non pas en projet, mais déjà en cours de réalisation ; or, d'une part, son démarrage semble s'effectuer normalement et, d'autre part, les méthodes annoncées pour la réalisation de l'ensemble du programme, à savoir : standardisation, spécialisation, grandes séries, automatisation apparaissent comme rationnelles ; nous les avons vues, d'ailleurs, faire leurs preuves dans maintes et maintes entreprises du monde occidental [1].

⁂

Si ces faits sont encore peu connus du grand public, déjà maints experts occidentaux les ont exposés. « Tout permet de penser que M. Khrouchtchev gagnera le défi qu'il a lancé à l'Occident selon lequel il se propose de rattraper en quinze ans la production par habitant des pays les plus évolués du monde occidental [2] », écrit en substance la revue officielle de l'Institut national de la Statistique. « La production industrielle du bloc oriental croît deux fois plus vite que celle du reste du monde », écrit le bulletin de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier. « Vers 1965, les Soviétiques devraient approcher du niveau de vie de consommation français actuel pour les biens durables (à l'exception des automobiles), estime la *Revue militaire d'information*. Mais le moins paradoxal de nos constatations n'est pas que, s'exprimant au nom de la Commission des Finances du Sénat, son rapporteur général préconise, dans le domaine de l'industrie, la trilogie : standardisation, grandes séries, automatisation, dont nous venons d'observer précisément la mise en route dans l'Europe de l'Est, ce qui laisse à penser que chez nous, des hommes politiques avertis ne la considèrent nullement comme incompatible avec nos institutions.

Les « spoutniks » ont été une surprise pour l'opinion occidentale ; l'observation de la transformation radicale amorcée par l'économie soviétique que nous venons d'exposer, et qui est généralement ignorée dans notre pays, conduit à se demander si l'U.R.S.S. n'est pas en train de préparer au monde une autre surprise dont les conséquences économiques — et par conséquent politiques — pourraient fort bien s'avérer infiniment plus profondes : cette autre surprise, ce serait l'ère des « robots ».

HENRI JANNÈS

1. Cet exposé n'infirme en rien certaines constatations défavorables — parfois même sévères — qui ont été faites sur place par des observateurs occidentaux qualifiés et qui ont d'ailleurs été maintes fois confirmées par la presse soviétique elle-même, concernant tel ou tel secteur.

Ce que nous avons entendu analyser, *c'est l'esprit, la philosophie* en quelque sorte, non pas du plan septennal tout entier, mais des *projets* relatifs à l'industrie, sans prétendre porter un jugement d'ensemble sur l'économie soviétique.

2. Ce qui n'est pas du tout la même chose que le niveau de vie, car celui-ci dépend de la fraction de la production affectée à la consommation et aussi du capital accumulé antérieurement notamment sous forme de logements.

VICTORIEN SARDOU
ET
L'AFFAIRE DES POISONS

par Georges Mongrédien

Le 20 novembre 1907, le théâtre de la Porte Saint-Martin, sous la direction de Henri Hertz, célébrait la neuf centième représentation — moins de dix ans après la première — de *Cyrano de Bergerac,* avec Coquelin aîné, créateur du rôle. Trois semaines plus tard, le 17 décembre, le même Coquelin aîné créait à ce théâtre le rôle de l'abbé Griffard, qui vient d'être repris avec succès par Philippe Clay, au théâtre Sarah-Bernhardt, dans *L'Affaire des Poisons,* allégée, pour la circonstance, d'un prologue inutile. L'auteur, Victorien Sardou, avait soixante dix-sept ans et derrière lui une longue carrière de cinquante années de théâtre, commencée à l'Odéon en 1854 par un échec retentissant. Emule de Scribe pour la facilité, Sardou avait remporté, parmi ses quelque soixante pièces, d'éclatants succès, *La Famille Benoîton* (1865), *Patrie* (1869), *La Tosca* (1887), *Thermidor* (1891), *Madame Sans-Gêne* (1893), si souvent reprise depuis lors. *L'Affaire des Poisons* devait clore une brillante carrière, puisque l'auteur mourut peu de mois après. Coquelin aîné et Gilda Darthy, dans le rôle de Mme de Montespan, assurèrent un triomphe à la pièce, qui tint l'affiche plus de cent cinquante représentations consécutives.

Le Président de la République, Armand Fallières, devait honorer la première représentation de sa présence ; un rhume inopportun l'en empêcha. Mais toute la presse souligna le succès de la pièce, la qualité des acteurs, la splendeur de la mise en scène. « Un gros succès », disait Félix Duquesnel ; « un très grand succès, tout à fait légitime », renchérissait Catulle Mendès. Raoul Aubry soulignait que « M. Antoine, emballé, applaudissait sans relâche ». Quant à Adolphe Brisson, il concluait : « Pour tout résumer d'un mot, c'est très amusant. » Emmanuel Arène précisait : « Oui, *L'Affaire des Poisons* c'est du Sardou ». Cela veut dire que c'est (contrairement à nos habitudes actuelles) une pièce où il y a une pièce, une œuvre constamment intéressante, où l'attention du spectateur est toujours tenue en haleine, où le comique se joint au pathétique, l'observation humaine à l'érudition historique, une pièce

Ci-dessus Madame de Montespan, par Mignard (Bulloz).

où les personnages nettement dessinés agissent toujours selon leurs caractères ; où l'action, engagée avec une adresse infinie, se développe et se dénoue avec logique, où les « ficelles » elles-mêmes — puisque ficelles il y a — soutiennent quelque chose de solide et, en tout cas, d'amusant ».

Seul, ou presque, au milieu de ce concert de louanges, Paul Souday se renfrognait dans son coin : « Sur un sujet digne d'inspirer un Shakespeare ou un Racine, il a fait du Scribe, ou du Dumas père, avec un peu plus d'élégance et de race... Il y a là toute une collection de ficelles, de quoi amarrer un ballon dirigeable. C'est, du reste, très divertissant. » Et Souday lançait contre Sardou un mot cruel et drôle en parlant de « sa scribouillerie ordinaire ». De son côté, dans *Le Censeur,* Emile Maulde opposait au théâtre facile de Sardou « l'effort des dramaturges qui, à l'exemple de Curel ou de Porto-Riche, s'épuisent à faire tenir le plus possible de pensée de substance, dans les formules qu'exige la scène ».

L'Affaire des Poisons connut quelques bonnes reprises, à l'Odéon, en 1917-1920, avec Paule Andral dans le rôle de Mme de Montespan et Vilbert dans celui de l'abbé Griffard, en 1921 au Trianon-Lyrique, en 1923 au *Gymnase* de Marseille, en 1932 enfin à l'Odéon, direction Paul Abram, avec Jeanne Briey et Félix Oudart.

Dans une interview accordée en avant-première à un journaliste, Sardou avait confié à son interlocuteur : « Pièce uniquement historique, dites-le bien. Il n'y a pas un fait, pas un détail qui ne soit contrôlé, établi par des documents ». Voire...

Des débats ne tardèrent pas à naître sur l'historicité de la pièce. En fait, Sardou avait travaillé sur deux publications, les *Archives de la Bastille,* de F. Ravaisson (1866) et *Le Drame des Poisons,* de F. Funck-Brentano (1899). Il avait lu, incontestablement, toute la procédure publiée, fort abondante. Et, pour les érudits, il s'était offert la coquetterie d'insérer dans son texte quelques phrases empruntées aux interrogatoires originaux. En dépit de ses excellents rapports avec Funck-Brentano — le dramaturge avait préfacé les *Légendes et Archives de la Bastille* de l'historien — ce dernier lui chercha noise dans *l'Opinion,* sur des points mineurs, par exemple, à savoir si Louis XIV gardait son chapeau dans les cérémonies officielles ; V. Sardou répliqua assez vivement et Funck-Brentano eut l'esprit de clore le débat par une réponse aimable et conciliante où il rendait hommage à son vieil ami.

Ce n'étaient encore là que querelles de détails ; la question importante, historiquement, était de savoir si le rôle prêté à Mme de Montespan dans la sinistre affaire était conforme à la réalité. Dans la pièce de Sardou les « poudres d'amour » passées sous le calice au cours de la messe noire, étaient, non pas inoffensives comme celles que Mme de Montespan avait coutume d'aller chercher chez la Voisin chaque fois qu'une nouvelle aventure détournait le roi de la favorite, mais avaient été empoisonnées *à l'insu de Mme de Montespan,* par les partisans de Foucquet (en prison depuis vingt ans) bien décidés à se débarrasser du roi, seul moyen pour eux d'obtenir la grâce du malheureux surintendant.

Là, Victorien Sardou avait franchement inventé. Il n'était nullement question dans la procédure de l'intervention des amis de Foucquet, du moins sous la forme de tentative d'empoisonnement du roi. Si l'on s'en tient aux accusations de la fille Voisin, de Guibourg et de Lesage, c'est Mme de Montespan elle-même qui était coupable de tentative d'empoisonnement sur la rivale détestée, Mlle de Fontanges, et sur le roi, amant une fois de plus infidèle. C'était la thèse reprise par Funck-Brentano. Reste à savoir ce que valent ces accusations. Nous en reparlerons. Mais, visiblement, Sardou avait jugé impossible — nous sommes en 1907 — de présenter la favorite du Roi-Soleil comme une criminelle. Il s'était arrêté à la messe noire, rejetant la tentative d'empoisonnement sur les partisans de Foucquet. Première entorse à la vérité historique.

Dès le temps du procès, les avis étaient déjà partagés sur la culpabilité de Mme de Montespan. Louvois et Colbert, ce n'est un secret pour personne, étaient opposés par une rivalité féroce et n'étaient d'accord sur rien. Pas plus sur l'Affaire des Poisons que sur le reste. Louvois, qui devait beaucoup cependant à Mme de Montespan, et qui l'avait fidèlement servie aux débuts de sa faveur, la croyait et la proclamait coupable ; en réalité, en habile politique, il jouait déjà la carte Maintenon. Colbert, au contraire, avait avec Mme de Montespan des liens qui allaient au-delà des sentiments de reconnaissance. Car la fille de Colbert avait épousé le neveu de la marquise, précisément en cette année 1680. Colbert ne cessa de la défendre contre les accusations — calomnieuses selon lui — dont elle était l'objet. Il fit rédiger par un de ses amis, avocat criminaliste, un long mémoire destiné au roi et établissant l'innocence de la favorite.

Cela nous amène tout droit au quatrième acte de la pièce, le meilleur, incontestablement, du point de vue dramatique, le plus contestable, du point de vue historique. On y voit, dans le cabinet de La Reynie, Colbert et Louvois, contre l'abbé Griffard, invoquer la raison d'Etat pour perdre une innocente, Mlle d'Ormoize, afin d'innocenter et de sauver Mme de Montespan. Je note en passant que toute la presse, à l'époque de la création, souligna le rapprochement qui s'imposait avec l'Affaire Dreyfus, alors récente, et qui donnait un sens plus actuel aux courageuses déclaration de l'abbé Griffard sur la nécessité de soustraire la Justice à la raison d'Etat.

Mais restons-en au XVIIe siècle. Je passe sur certains anachronismes sans importance, Sardou ayant regroupé en l'espace de deux jours des événements qui s'échelonnent sur plus de six mois. Je signale tout d'abord que, parmi les protagonistes du quatrième acte, deux sont des personnages imaginaires, créés par le dramaturge. L'abbé Griffard d'abord, galérien évadé au grand cœur, chevalier de l'innocence. C'est le meneur de jeu, le *deus ex machina* qui tire toutes les ficelles de la pièce. Il joue un rôle analogue à celui de Fouché dans *Madame Sans-Gêne*. Sans lui, il ne resterait qu'un procès, mais plus de pièce ; l'invention de ce personnage était une nécessité et, par conséquent, un droit incontestable de l'auteur dramatique. L'innocente Mlle d'Ormoize, injustement soupçonnée,

est aussi une création de Sardou, mais non son amant, M. de Tralage, neveu de La Reynie qui, lui, a bel et bien existé et nous a laissé des notes fort intéressantes sur les théâtres et les comédiens de son temps.

Mais la scène centrale de ce quatrième acte est, en tout, fort éloignée de la vérité historique : on nous y montre Louvois et Colbert d'accord, alors qu'en réalité, ils avaient, nous l'avons vu, sur la culpabilité de Mme de Montespan, des positions diamétralement opposées. Mais surtout, c'est noircir leur mémoire que de les montrer systématiquement acharnés à perdre une innocente pour épargner la favorite. Jamais une telle pensée ne leur serait venue ; même en tenant compte de la raison d'Etat, ni l'un, ni l'autre n'étaient des criminels. Louvois, hostile à Mme de Montespan, a cependant cherché passionnément la vérité, dans les enquêtes de La Reynie. Les papiers personnels du lieutenant général de police que j'ai dépouillés attestent, presque dramatiquement, les angoisses et les scrupules du consciencieux La Reynie, mêlé, malgré lui, à une affaire bien dangereuse pour un magistrat. Ses rapports à Louvois sont évidemment d'une grande prudence, mais il n'a rien caché à son ministre des faits et des accusations portées contre la favorite.

En revanche, que, devant ces accusations et l'impossibilité de faire comparaître devant la Chambre Ardente de l'Arsenal la mère des enfants légitimés du roi, Louvois et Colbert aient été d'accord pour étouffer l'affaire, c'est infiniment probable. C'est exactement ce qui se passa, avec l'accord de Louis XIV, lorsque le nom de Mme de Montespan fut prononcé.

La pièce de Sardou donna une nouvelle actualité à ce problème de la culpabilité de Mme de Montespan et nous lui devons peut-être, par contrecoup, la découverte de documents nouveaux. En effet, un excellent érudit, Jean Lemoine, se fit à son tour le champion de l'innocence de la marquise. Il avait publié en 1902, sous le titre *De La Vallière à Montespan,* une étude remarquable sur la jeunesse de la marquise et sur son mariage. Il était convaincu de son innocence totale. Il publia d'abord une *Réponse à MM. Sardou et Funck-Brentano* (1908) qu'il étoffa dans son étude, publiée la même année, sur *Madame de Montespan et la Légende des Poisons.* Il devait continuer ses recherches avec obstination et publier toute une série de documents inédits fort précieux. Trente ans après, il poursuivait encore sa fervente plaidoirie pour la marquise en étudiant à fond le cas de sa demoiselle d'honneur, Mlle des Œillets, fille d'une comédienne de l'Hôtel de Bourgogne. Ravaisson et Funck-Brentano avaient cru que la demoiselle, incarcérée à l'hôpital général de Tours, y avait fini ses jours. Si elle avait été arrêtée comme complice, c'est que sa maîtresse elle-même était coupable. Or, Jean Lemoine, grâce à des actes notariés, prouva au contraire que la des Œillets, loin d'avoir jamais été arrêtée ni même inquiétée, finit ses jours paisiblement à Montmartre, dans une honnête aisance, entourée de l'estime de tous ses voisins. C'est tout un pan de mur de l'accusation qui s'écroulait.

Pour Jean Lemoine, trop systématique, l'Affaire des Poisons se résu-

mait en une vaste machination de Louvois, destinée à perdre Mme de Montespan au profit exclusif de Mme de Maintenon. Il éplucha toute la procédure, releva, après La Reynie, des contradictions, des erreurs, des invraisemblances dans les réponses de la fille de la Voisin, de Guibourg et de Lesage, dénonça des visites suspectes de Louvois lui-même aux prisonniers de la Bastille.

Enfin, l'historien passionné, reprenant un argument très fort, déjà exploité dans le mémoire de Colbert, posa cette question à laquelle personne n'a jamais fourni de réponse satisfaisante. Si l'on peut à la rigueur admettre que Mme de Montespan ait songé à empoisonner la Fontanges, pour se débarrasser d'une rivale triomphante, quel intérêt avait-elle à empoisonner le roi ? Qui ne voit, au contraire que, Louis XIV disparu, elle perdait tout, son amant, sa situation, sa fortune, et qu'il ne lui restait d'autre issue que de disparaître au fond d'un couvent ? Mme de Montespan était trop habile pour se lancer dans une aventure aussi stupide ; dans sa lutte contre La Vallière et les autres maîtresses du roi, elle avait fait preuve de trop de volonté, d'intelligence et d'obstination pour qu'on la crût capable d'une tentative contre le roi qui était plus qu'un crime, une faute.

Enfin, Jean Lemoine empruntait encore à Colbert un argument de poids. La Voisin, elle, n'avait rien dit, espérant sans doute que Mme de Montespan la tirerait de ce mauvais pas. Elle nia toujours avoir eu quelque relation que ce soit avec elle. Ce n'est qu'après son supplice que les autres accusés, sa fille, l'abbé Guibourg, l'abbé Mariette, Lesage, mirent la favorite en cause, l'accusèrent d'avoir participé à des messes noires et d'avoir voulu empoisonner Mlle de Fontanges et le roi. Quel crédit pouvait-on accorder à ces accusations peut-être concertées et portées par des sorcières, des faiseuses d'anges et des prêtres sacrilèges ? Qui ne voit surtout le profit personnel qu'ils pouvaient tirer de telles accusations ?

Ils étaient, eux, convaincus et certainement coupables des crimes les plus affreux, messes noires avec égorgements d'enfants, avortements, empoisonnements nombreux, magie noire, etc. Le seul moyen qu'ils avaient d'échapper au bûcher et à la potence, c'était de compromettre de hauts personnages, de transformer un procès criminel en une affaire d'Etat, d'obliger le roi et les ministres à interrompre les procédures, d'étouffer l'affaire. Ainsi espéraient-ils échapper au juste châtiment de leurs crimes.

Or, c'est précisément ce qui arriva. Lorsque le nom de Mme de Montespan apparut dans les interrogatoires, le roi, bien entendu, fut averti. Il se fit remettre les pièces de procédure, qui furent ainsi soustraites à la Chambre Ardente ; Louis XIV chargea La Reynie de poursuivre son enquête ; mais la Chambre fut suspendue pendant six mois ; elle ne reprit son activité que pour condamner quelques comparses, afin de justifier sa propre existence. Le procès fut donc en réalité étouffé. Les principaux coupables, la fille Voisin, Guibourg, Lesage, Mariette, ne furent pas jugés, mais enfermés dans des cachots de province, les fers aux pieds. Certains

d'entre eux y attendirent la mort pendant trente ans. Par ce procédé commode, ils étaient arrivés à leurs fins, qui étaient avant tout de sauver leur triste peau.

Quant à tous ces interrogatoires accablants pour Mme de Montespan — mais on voit combien, de par leur origine, ils sont suspects — Louis XIV les brûla, non pas, comme nous le dit Sardou, le lendemain de l'arrestation de la Voisin, mais trente ans plus tard, en 1709. Nous conservons le procès-verbal d'incinération. A cette date, La Reynie et la marquise étaient morts ; en brûlant ces pièces, en présence du chancelier, le roi, vieilli, croyait faire disparaître à jamais la trace des terribles accusations portées contre la favorite. Les pièces originales manquent donc aujourd'hui aux archives de la Bastille. Mais, heureusement pour nous, La Reynie, dans ses propres dossiers, en avait conservé des doubles ou des résumés, qui nous permettent aujourd'hui de les connaître.

***

Une question que l'on peut légitimement se poser est celle de savoir si Louis XIV a cru ou non à la culpabilité de sa maîtresse. Il ne l'a jamais écrit, ni même peut-être dit à personne. Jean Lemoine — et c'est encore un de ses arguments en faveur de l'innocence de Mme de Montespan — souligne qu'après l'Affaire des Poisons elle demeura surintendante de la Maison de la Reine, jusqu'à la mort de Marie-Thérèse, survenue en 1683, et resta encore onze ans à la Cour, logée à Versailles, honorée et respectée de tous, quotidiennement visitée, sinon courtisée par le roi. Ce n'est pas une réprouvée, mais une maîtresse abandonnée, comme tant d'autres avant elle. Louis XIV aurait-il gardé si longtemps auprès de lui une femme qu'il aurait su criminelle ? A cela, d'ailleurs, on peut répondre que, quelles que fussent ses convictions intimes, le roi était obligé de ménager la mère de ses enfants légitimés.

On voit que l'argumentation serrée de Jean Lemoine, appuyée sur des documents irréfutables, remettait en cause la culpabilité de Mme de Montespan, affirmée par Funck-Brentano et, après lui, par Victorien Sardou. Pour Lemoine, les accusations portées contre elle n'étaient que viles calomnies, intéressées.

***

J'ai repris moi-même récemment l'étude complète du dossier et j'ai fait connaître par le détail et en les justifiant, mes conclusions dans un ouvrage consacré à *Madame de Montespan et l'Affaire des Poisons* [1]. Je vais les résumer brièvement ici.

Sans doute, le plaidoyer de Jean Lemoine est solidement charpenté et étayé de preuves. Je reconnais avec lui que l'Affaire des Poisons, devenue rapidement affaire d'Etat, comporte bien des incertitudes, des dessous

1. Hachette.

politiques, des irrégularités de procédure. On peut dire que l'évocation du nom de Mme de Montespan a tout vicié, et a empêché un développpement normal de l'affaire. Comme tout procès politique, celui-ci est suspect.

Mais il y a d'autres faits dont Jean Lemoine ne parle pas et qui éclairent, me semble-t-il, l'Affaire des Poisons. Celle-ci date de 1679-1680. Or, douze ans plus tôt avait eu lieu un autre procès, banal, donc régulier, et jugé par les tribunaux ordinaires. Celui-ci n'est pas entaché de suspicion comme l'autre. Personne (sauf l'indiscret Guy Patin) n'en a parlé à l'époque et Louis XIV l'a sûrement ignoré lui-même ; seul le consciencieux La Reynie s'y est reporté douze ans plus tard.

De quoi s'agissait-il ?

De Lesage et de Mariette, prêtre de Saint-Sauveur, déjà nommés. Ils avaient été une première fois arrêtés et embastillés en mars 1668. Ils travaillaient déjà avec la Voisin. Nous avons leurs interrogatoires au Châtelet et au Parlement. Il n'était pas encore question de messes noires ni des horreurs répugnantes évoquées par Guibourg en 1680, mais de magie, de sorcellerie ; Mariette, étant prêtre, disait des messes particulières pour ses clientes, vêtu de son surplis et porteur de son étole, lisait des conjurations à l'élévation et faisait passer des « poudres pour l'amour » sous le calice. Il disait aussi des évangiles sur la tête de certaines clientes, et, dans son interrogatoire, au milieu d'autres personnes, il nomme précisément, Mme de Montespan.

Ce document prouve irréfutablement que, dès 1667 au moins et peut-être plus tôt, c'est-à-dire précisément à l'époque où elle cherchait à gagner le cœur du roi et à évincer La Vallière, Mme de Montespan était déjà en relations avec la Voisin, Mariette et Lesage et qu'elle cherchait dans des sortilèges illusoires un secours pour parvenir à ses fins. La Voisin a donc menti douze ans plus tard, en affirmant qu'elle n'avait jamais vu Mme de Montespan. D'ailleurs, au cours du procès de 1680, Lesage et Mariette confirmèrent leurs précédentes déclarations de 1668.

Mariette, en 1668, fut condamné à neuf ans de bannissement et Lesage aux galères. On revenait rarement des galères royales ; Lesage en sortit pourtant dès 1672, mais lorsque, plus tard, on lui demanda qui avait sollicité sa grâce, discret et prudent, il déclara « n'avoir jamais su sur l'intervention de qui » il avait été libéré de la chiourme. Un fait reste certain : lorsque, avec la fille de la Voisin et Mariette, il avait remis en cause Mme de Montespan en lui imputant, peut-être faussement, des crimes horribles, il n'avait fait que nommer une de leurs plus anciennes clientes.

Voilà ce qui, selon moi, interdit de suivre jusqu'au bout le plaidoyer de Jean Lemoine en faveur de l'innocence *totale* de Mme de Montespan. Comme tant d'autres dames de la bourgeoisie et de l'aristocratie, elle allait demander à la Voisin et à ses acolytes des sortilèges pour conserver l'amour du roi. Il est bien vraisemblable qu'elle y retourna à chacune des alertes, nombreuses, qui mirent sa faveur en péril.

La Reynie reconnaissait dans ses rapports que les faits établis en 1668

constituaient « une des plus fortes conjectures et des plus grandes présomptions de la vérité à l'égard de Mme de Montespan des autres faits particuliers qui ont précédé et qui ont suivi ».

Notons enfin que Mariette, prêtre sacrilège, qui en savait trop long sans doute sur les agissements de Mme de Montespan, est mort à la Bastille pendant l'instruction du procès des Poisons, sans qu'on puisse préciser si sa mort, ainsi que l'a écrit Armand Praviel, « n'a pas été arrachée de force aux décrets insondables de la Providence ».

Il est donc établi que Mme de Montespan, dès 1667, appela au secours de son ambition les puissances occultes et tomba en fait sous la coupe de charlatans, de faux magiciens et d'escrocs qui s'entendirent certainement pour lui soutirer beaucoup d'argent. Il est fort vraisemblable que de 1667 à 1680 elle a eu recours aux mêmes conjurations, aux mêmes herbes et « poudres d'amour » passées sous le calice pour défendre son amour sans cesse menacé. On peut penser que la Voisin et ses comparses firent tout ce qu'il fallait pour qu'une si belle proie ne leur échappât pas.

Restent donc les crimes dont ces tristes personnages l'accusèrent : les messes noires de l'horrible Guibourg, le projet d'empoisonnement de Mlle de Fontanges et du roi. Ceci est une autre affaire. L'absence totale de moralité des accusateurs, témoins eux-mêmes accusés et coupables, l'intérêt évident qu'ils avaient à mentir pour échapper eux-mêmes au bûcher, les contradictions et réticences relevées dans leurs interrogatoires, l'absurdité d'une tentative d'empoisonnement sur le roi, l'impossibilité matérielle où fut mise l'accusée de se défendre, tout cela interdit d'affirmer que la preuve juridique ait été apportée de ces accusations terribles. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le doute persiste, et le doute doit toujours bénéficier à l'accusé.

Si le dernier mot n'est pas dit sur *l'Affaire des Poisons,* et ne le sera sans doute jamais, on voit que nous avons tout de même fait quelques progrès dans la connaissance de ce procès, depuis que Victorien Sardou l'a porté, avec adresse et éclat, à la scène.

GEORGES MONGRÉDIEN

UN HOMME DE PAROLE

par Damon Runyon

Ça fait comme qui dirait une pièce de huit ou dix piges que je connais Panards-Samuels pour le rencontrer par-ci par-là d'un bout à l'autre de Broadway ; mais je n'ai jamais beaucoup frayé avec lui, car c'est un type que je considère comme un fauché. Pour tout dire, un propre à rien.

Primo, Panards-Samuels est généralement sans un, or on n'a aucun avantage à perdre son temps avec ce genre de gars-là. La manière que je vois la chose c'est qu'il y a rien à attendre d'un mec qui est toujours raide comme un passe-lacet. C'est pas que j'en veuille aux fauchés, et j'espère de tout mon cœur qu'ils finiront, un beau jour, par se tirer de la mouise, mais je ne tiens pas à les fréquenter. Il y a beau temps qu'un vieux type qui en savait long m'a dit :

— Mon petit gars, débrouille-toi toujours pour te frotter au fric ; à force de t'y frotter, il te restera peut-être quelque chose dans la main.

Depuis que je suis dans ce patelin, et c'est pas d'hier, je me suis toujours arrangé pour être bien avec les gros pontes et les types solidement matelassés, mais les petits joueurs de quatre sous, je m'en gare comme de la peste. Or Panards-Samuels est bien l'un des pires ratissés du patelin, et, depuis que je le connais, il l'a toujours été.

C'est un grand et gros type avec je ne sais combien de mentons et des panards tout ce qu'il y a d'époustouflant : c'est d'ailleurs pour ça qu'on l'appelle Panards. Ces panards-là sont des panards extra, même pour un grand mec, et Dave le Dandy prétend que Panards porte des boîtes à violon en guise de croquenots.

Un soir, au *Hot Box,* c'est une boîte de nuit, j'aperçois Panards en train de danser avec une poupée, une nommée Hortense Hathaway, qui fait partie de la troupe du *Scandals* de George White. Et savez-vous ce qu'elle avait trouvé ? Elle se calait sur les péniches de Panards comme sur des échasses, et Panards n'avait pas l'air de s'en douter. Et pourtant Hortense n'est pas une mauviette. C'est même un confortable poids moyen.

Elle a des cheveux blonds et tout ce qu'il faut. En fait d'Hortense

Hathaway elle s'appelle Annie O'Brien. Elle vient de Newark, dans le New Jersey, son papa est un chauffeur de taxi, il se nomme Skush O'Brien, et, si vous voulez le savoir c'est un dur des durs. Mais, comme de juste, au *Scandals* de George White, la fille d'un chauffeur de taxi fait tout aussi bien l'affaire que n'importe quelle autre poule tant que ses formes sont O.K., et, sous ce rapport-là, on n'a jamais entendu les clients se plaindre d'Hortense.

Elle est là, autant dire, dans la figuration ; tout son rôle consiste à se balader de long en large sur la scène de George White, avec pour toutes fringues quelques petits bouts de chiffons, et tout le monde la trouve extra, surtout à partir du bas de la nuque, mais moi, personnellement Hortense ne me fait ni chaud ni froid, car je la trouve plutôt demeurée. Je l'aperçois souvent dans les boîtes de nuit, et dans les bars, elle porte je ne sais combien de bracelets de diams, de manteaux de fourrure et le reste. Il faut croire, que, pour une poule de Newark, New Jersey, elle ne se débrouille pas mal.

Naturellement, Panards-Samuels n'a jamais compris pourquoi, en plus d'Hortense, tant d'autres poupées ne demandent pas mieux que de danser avec lui, il doit se trouver du sex-appeal et il ne pige plus rien quand Henri, le maître d'hôtel du *Hot Box,* le prie de bien vouloir rester hors de la piste, parce que décidément on ne peut pas gîter deux avec un mec qui a des pieds comme ça.

Ce qu'il fait pour gagner sa croûte ? Eh mais, ce qu'il peut, c'est-à-dire la même chose que des tas d'autres types. Il s'en va fouiner autour des champs de course, des tripots clandestins et des rings de boxe et ramasse par-ci par-là quelques dollars en servant de rabatteur aux bookmakers, en vendant des paris hors cote ou en refilant des tuyaux à des jobards, mais jamais au grand jamais dans toute son existence, il n'a pu arriver à joindre les deux bouts. Il nage toujours dans la purée.

Il faut dire à l'avantage de Panards-Samuels, que, sous le rapport des dettes, c'est vraiment un homme de parole, et ce qu'il doit, il fait tout ce qu'il peut pour le payer. Tout le monde vous dira ça. Naturellement, c'est la seule chose que puisse faire, s'il veut tenir le coup, un type qui, comme Panards-Samuels cavale toujours après son déjeuner. Mais il y en a d'autres qui n'essaient même pas.

Et c'est parce qu'on peut toujours compter sur la parole de Panards qu'il arrive à emprunter un peu de fric à un vrai dur comme Le Cerveau qui pourtant ne se laisse pas taper facilement.

Réussit-on à lui tirer un peu de pognon, il veut savoir exactement à quel moment on a l'intention de le lui rendre avec les intérêts, et, si on dit à cinq heures trente mardi matin, mieux vaut que ce soit pas mardi matin à cinq heures trente et une, ou alors Le Cerveau ne vous prêtera plus jamais un rotin. Et quand un type a perdu son crédit auprès du Cerveau, il est au fond de la mélasse dans ce patelin, car Le Cerveau est le seul homme qui ait toujours du pognon.

Il faut dire aussi qu'il arrive des choses pas ordinaires aux types qui

empruntent du fric au Cerveau et qui manquent de le lui rendre exactement au jour et à l'heure qu'ils ont dit ; ces choses c'est des nez cassés, des chevilles foulées et des tas d'autres bobos, car Le Cerveau a autour de lui des gars qui ont l'air de prendre sérieusement ses affaires à cœur.

De son véritable nom, Le Cerveau s'appelle Armand Rosenthal, et si on l'appelle Le Cerveau c'est qu'on a ses raisons. Le Cerveau est fourré dans un tas d'affaires, jeux de hasard et autres bricoles, et personne ne sait ce qu'il a comme fric, mais le fait est qu'il en a beaucoup. Il faut dire que, quelle que soit la quantité de fric qui se trouve dans les environs, tôt ou tard c'est Le Cerveau qui finit par l'empocher. Je pourrais en raconter là-dessus, mais, pour l'instant, c'est de Panards-Samuels que je veux parler.

A New York l'hiver est raide, aussi les gros pontes s'en vont à Miami, à La Havane et à La Nouvelle-Orléans, ne laissant derrière eux que la roustissure. Quand ils ont fichu le camp, il n'y a pas beaucoup de mouvement dans ce patelin, et, un beau soir, chez Mindy, je me tape dans Panards Samuels, et il a ma foi l'air bien embêté. Il me demande si je n'aurais pas par hasard sur moi un faf de cinq dollars, mais, comme de juste, ce n'est pas à des types dans le genre de Panards que j'irais prêter cinq dollars. Il finit par transiger avec moi pour deux dollars, si bien que, je peux m'en rendre compte, faut que ses affaires soient bougrement bas pour qu'il descende comme ça de cinq dollars à deux.

— Je dois le loyer de ma tôle depuis je ne sais combien de temps, me dit Panards, et j'ai une probloque au cœur de fer qui ne veut rien comprendre à rien. Le fait est qu'elle va me foutre à la porte. Je ne me suis jamais trouvé dans une mouise pareille, et je me demande si je ne vais pas me livrer à un acte de désespoir.

Je ne vois pas très bien à quel acte de désespoir pourrait se livrer Panards, sinon, peut-être, de se mettre à travailler, et je sais que, quoi qu'il arrive, il ne se résoudra pas à le faire. D'ailleurs depuis que je bourlingue dans Broadway, je n'ai jamais connu un tapeur qui soit assez désespéré pour se mettre à travailler.

J'apprends un jour que Dave le Dandy offre à Panards-Samuels un boulot de transport de rhum entre ici et Philly, pour un bon salaire, mais Panards laisse tomber la chose sous prétexte qu'il ne peut pas supporter le grand air, et il ajoute qu'il a entendu dire que le transport du rhum était contraire à la loi et que ça vous mène tout droit en prison. Ça, on peut être tranquille que, quelle que soit la chose que Panards ait l'intention de faire, ce ne sera rien de difficile.

— Le Cerveau est encore dans ce patelin, que je dis à Panards. Pourquoi que tu vas pas le taper ? T'es toujours dans ses petits papiers.

— C'est justement ce qui m'embête le plus, que répond Panards. Je dois déjà cent dollars au Cerveau et je dois les lui rendre autour de quatre heures lundi matin, mais je ne vois pas du tout où je dégoterais cent dollars, pas plus que les dix autres pour l'intérêt.

— Qu'est-ce que t'as décidé de faire ? que je lui demande.

Car on est maintenant jeudi et je peux me rendre compte qu'il reste à Panards bien peu de temps pour réunir une pareille somme.

— J'ai décidé de me pendre, fait Panards tout triste. En quoi suis-je utile à qui que ce soit ? J'ai pas de famille, pas d'amis, et le monde pèse assez sans moi.

— Ici, que je dis, c'est pas conforme à la loi de commettre un suicide. Bien que, comme de juste, j'aie jamais été capable d'imaginer ce que la loi peut bien faire contre un type qui s'est suicidé.

— Je m'en fous, dit Panards. J'en ai marre et plus que marre de tout ça. J'en ai surtout marre et plus que marre d'être fauché. J'ai jamais plus de deux ou trois bucks en poche. Tout ce que j'essaie rate. La seule chose qui me retient de me pendre à l'instant c'est ces sacrés cent dollars que je dois au Cerveau ; je ne tiens pas à ce qu'il s'en aille dire à qui voudra l'entendre, quand je serai mort et disparu, que je ne suis pas un type de parole. Et le pire de tout, que dit Panards, c'est que j'ai le béguin. J'en pince pour Hortense.

— Pour Hortense ? que je fais, tombant presque sur le cul. Mais Hortense n'est qu'une grande...

— Stop ! que dit Panards. Je ne veux pas l'entendre appeler comme t'as l'intention de l'appeler. Je l'aime d'amour. Autant te le dire, sans elle, la vie ne m'est plus rien.

— Ouais, que je fais. Et Hortense, qu'est-ce qu'elle dit de ton amour ?

— Elle ne le connaît pas, dit Panards. J'ose pas lui dire, parce que, naturellement, si je dis à Hortense que je l'aime, elle s'attendra à ce que je lui paie des bracelets de diams, et, naturellement, je ne peux pas le faire. Mais je crois que je pourrais être son type, car elle a une drôle de façon de me regarder. Mais, que dit Panards, y a un autre mec à qui elle a tapé dans l'œil également et qui lui paie des bracelets de diams et ce qui va avec. Ça ne facilite pas les choses. Je ne sais pas qui est le type et je ne crois pas qu'Hortense en pince pour lui, mais, comme de juste, faut bien qu'une poupée ait de la considération pour le genre de mecs qui peuvent payer des bracelets de diams. C'est pourquoi j'ai idée que tout ce qui me reste à faire c'est de me pendre.

Ça va sans dire que je prends pas Panards au sérieux, et je ne tarde pas à ne plus penser à ses embêtements, car je me dis qu'il réussira bien à se dépatouiller d'une manière ou d'une autre, mais, la nuit d'après, le voilà qui entre chez Mindy tout guilleret et j'imagine qu'il a dû dégoter du pognon je ne sais où, car il marche comme un homme qui a soixante-cinq dollars dans sa poche.

— Cet après-midi, que me dit Panards, j'étais étendu sur mon plume en train de réfléchir, et j'en suis arrivé à trouver comment je pourrais bien ramasser assez de fric pour payer Le Cerveau, d'autres types encore peut-être et ma probloque et laisser encore quelques dollars pour mon enterrement. Je vais vendre mon corps.

Comme de juste, je suis estomaqué par cette déclaration, et je

demande à Panards de s'expliquer, et voici quelle est son idée : il va aller trouver un toubib qui a besoin d'un macchabée et vendre son corps à ce toubib pour le plus qu'il pourra obtenir, le corps devant être livré après que Panards se sera pendu, ce qui devra être fait dans un délai à fixer.

— J'ai entendu dire, déclare Panards, que ces charognards-là sont toujours à la recherche de macchabs pour se faire la main et que, par le temps qui court, ça n'est pas facile de s'en procurer de bons.

— Combien imagines-tu que vaut ta bidoche ? que je lui demande.

— Hé bé, que répond Panards, un corps aussi gros que le mien ça doit bien valoir dans les mille dollars.

— Panards, que je dis, tout ça me paraît dégoûtant. Personnellement, je ne connais pas grand-chose à ces trucs-là, mais je ne crois pas, si les toubibs achètent des corps, qu'ils les achètent au poids. Et puis, t'es encore en vie, comment le toubib sera-t-il sûr de la livraison ?

— Mais, tout le monde sait bien que je paie ce que je dois. Je peux donner Le Cerveau comme référence, et il garantira à n'importe qui que je fais honneur à ma parole.

Je me dis que tout ça n'a pas le sens commun, et, ma foi, je n'y pense plus, mais voilà que le lundi matin, juste avant quatre heures, je suis chez Mindy et voilà Panards qui entre dans la boîte, l'air tout gaillard, avec du fric plein la main.

Le Cerveau, lui aussi, est là, à la table où il a coutume de s'asseoir, en face de la porte, afin que personne ne puisse le canarder sans qu'il soit prévenu. Panards s'avance vers la table, dépose devant Le Cerveau un billet de cent dollars et un de dix, et Le Cerveau lève les yeux vers la pendule, sourit et dit : — C'est bien, Panards, tu es à l'heure.

Ce n'est pas dans les habitudes du Cerveau de sourire au sujet de quoi que ce soit, mais, par la suite, j'apprends qu'il vient de gagner deux cents dollars à Manny Mandelbaum, qui lui a parié que Panards ne le paierait pas à l'heure dite. Donc, Le Cerveau a le sourire.

— A propos, que dit Le Cerveau, y a un certain toubib qui m'a téléphoné aujourd'hui pour me demander si tu étais de parole, et tu seras sans doute satisfait que je lui aie répondu que tu l'étais cent pour cent. Est-ce que t'es malade, ou quoi ?

— Non, que répond Panards. Je ne suis pas malade, j'ai simplement une petite affaire à régler avec le type. Merci pour la garantie.

Puis il vient à la table où je suis assis, et je peux voir qu'il a encore du fric de reste. Naturellement, je suis curieux de savoir où c'est qu'il a ramassé ce fric-là, et, de fil en aiguille, il me le raconte.

— J'ai fait ce que je t'ai dit. J'ai vendu mon corps à un toubib de Park Avenue, un nommé Bodeeker. Mais je n'ai pas obtenu le gros sac. Le macchab vaut pas grand-chose par le temps qui court tellement

y en a sur le marché, aussi le doc il m'a donné que quatre cents dollars pour livraison à trente jours.

» J'aurais jamais cru jusqu'à présent que de vendre son corps pouvait causer tant d'emmerdements, dit Panards. Trois docteurs, quand je leur ai fait la proposition, m'ont pris pour un dingo et ont lancé les flics à mes trousses, mais le doc Bodeeker est un brave vieux birbe et il a été heureux de faire affaire avec moi, particulièrement quand je lui ai indiqué Le Cerveau comme référence. Le doc m'a dit que ça faisait des années qu'il recherchait une caboche faite exactement comme la mienne. Il a l'air d'être grand amateur de caboches. Mais, dit Panards, faut que je trouve un moyen de me suicider autre que de me foutre par la fenêtre comme j'en avais fait le projet, parce que le doc Bodeeker veut pas que ma cafetière soit amochée.

— Ouais, que je dis, tout ça n'est pas régulier. Est-ce que Le Cerveau sait que tu as vendu ta bidoche ?

— Non, dit Panards. Le doc lui a seulement demandé par téléphone si j'étais de parole. Maintenant, je vais payer ma probloque, prendre quelques paris par-ci par-là et me taper la cloche jusqu'à ce qu'il soit temps de laisser derrière moi cette vallée de larmes.

Mais il ne semble pas que Panards aille de ce pas payer sa probloque. L'endroit où il s'en va tout droit c'est le tripot clandestin de Johnny Carckow dans le bas de la ville, qui est un *crap game* limité à cinq cents dollars où les gros pontes vont rarement, mais où il y a toujours quelque chose à faire pour les petits. Et quand Panards entre dans la boîte, il y a le Grand Nig qui est comme qui dirait en train d'essayer d'amener un quatre sur un coup de dés.

Donc, pendant un bout de temps, Panards-Samuels continue de regarder Grand Nig en train d'essayer d'amener son quatre, et voilà qu'un nommé La Bleime offre de parier cent dollars à deux contre un que Grand Nig va amener ce quatre, ce qui est assurément faire preuve de plus de confiance que je n'en aurai jamais pour Grand Nig. Et, comme de juste, Panards sort illico une couple de billets de cent dollars, ainsi que doit le faire quiconque possède une couple de billets de cent dollars, et parie à La Bleime deux cents contre cent que Grand Nig n'amènera pas le quatre. Or, sur le champ, Grand Nig amène sept, ce qui fait que Panards gagne son pari.

Panards reste pendant un certain temps à parier avec des mecs que d'autres mecs n'amèneront pas quatre ou quelque autre point qu'ils essaient d'amener aux dés, et voilà Panards qui gagne six cents dollars et met à sec tout le tripot. La nuit suivante, je l'aperçois au *Hot Box* et cette grosse dondon d'Hortense est avec lui, glissant par-ci par-là sur les fumerons de Panards, et un aveugle lui-même pourrait se rendre compte qu'elle a au moins trois bracelets de diam de plus que d'habitude.

Une nuit ou deux après, j'apprends que Panards a refait George Mac Cormack La Perche, un gros ponte de Los Angeles, de dix-huit

cents dollars. Quand il arrive à un type d'avoir de la veine au jeu, rien ne peut plus l'arrêter pendant un bout de temps, et il en est ainsi en ce qui concerne Panards. Toutes les nuits on apprend qu'il gagne des tas d'oseille à Pierre ou à Paul.

Un matin, il entre chez Mindy, et, comme de juste, je me dirige illico vers sa table, parce que, maintenant, Panards est plein aux as et que c'est un type qu'on peut fréquenter. Je suis juste sur le point de lui demander comment vont ses affaires, quoique je sache que, pour le moment, elles marchent comme sur des roulettes, lorsque, tout à coup, arrive en coup de vent un vieux birbe à l'air furibond, le museau tout couvert de favoris grisonnants qui s'en vont chacun de son côté. Quand Panards aperçoit le type, il devient tout pâle, mais il lui fait un salut de la tête : le type le lui rend et sort.

— Qui que c'est ce mec à favoris ? que je demande à Panards. Il était là l'autre matin à zyeuter de tous les côtés, et il commençait à agacer les gens parce que personne n'est capable d'imaginer qui il est et ce qu'il peut bien être en train de mijoter.

— C'est le vieux doc Bodeeker, que répond Panards. Et s'il s'en va fouiner par-ici par-là c'est pour me repérer et s'assurer que je suis toujours dans le patelin. Autant dire que, quoi que je fasse, je suis dans de drôles de draps.

— Pourquoi que tu t'en fais ? que je dis. T'as des tas de fric et à peu près deux semaines de reste pour te donner du bon temps avant que ce doc Bodeeker puisse rien te réclamer.

— Je sais bien, fait Panards tout triste. Mais, maintenant que j'ai du fric, les choses ne me paraissent pas tout à fait comme avant, et je suis bien embêté d'avoir conclu cette affaire avec le docteur. Principalement, que dit Panards, rapport à Hortense.

— Hortense ? que je demande. Et alors ?

— J'ai idée, dit Panards, que, depuis que je suis capable de lui payer plus de bracelets de diam que l'autre type, elle commence à m'aimer. S'il n'y avait pas cette sacrée histoire qui me pend au nez, je lui demanderais de m'épouser, et peut-être, après tout, qu'elle voudrait bien.

— Ouais, que je dis. Alors pourquoi que tu vas pas trouver le vieux aux favoris pour lui rendre son pognon et lui dire que t'as changé d'avis ?

— J'y suis allé, dit Panards — il avait de grosses larmes dans les yeux — mais il a dit qu'il ne voulait pas accepter que je lui rende le fric, ce qu'il veut, c'est ma viande, parce que j'ai une cafetière d'une forme pas ordinaire. Je lui ai offert quatre fois le prix qu'il me l'a payée, mais il n'a rien voulu savoir.

— Est-ce que Hortense est au courant de ce marché ? que je demande.

— Oh non, non ! dit Panards. Et je ne le lui dirai jamais, parce qu'elle me prendrait pour un cinglé, et Hortense n'a pas les cinglés

à la bonne. Elle passe son temps à se plaindre de l'autre type qui lui donne des diams en disant qu'il est dingo.

Pour une situation, c'est une situation, mais je ne vois pas trop ce qu'on peut y faire. Le lendemain, je soumets le cas à un avocat de mes amis, et il me dit qu'il ne croit pas que, devant le tribunal, le marché serait tenu pour valable, mais, comme de bien entendu, je sais que Panards-Samuels ne tient pas à aller devant le tribunal, parce que, la dernière fois qu'il y est allé, il a passé dix jours en taule.

L'avocat dit que Panards peut mettre les voiles, mais, personnellement, je trouve que c'est une idée malhonnête, puisque Le Cerveau s'est porté garant de la parole de Panards auprès du vieux doc. Et puis je ne vois pas Panards prêt à faire une chose pareille tant qu'Hortense est là.

Une semaine se passe, pendant laquelle je ne vois pas beaucoup Panards, mais j'entends dire qu'il fait un vrai massacre de joueurs de dés et qu'il gagne des montagnes de fric, et aussi qu'il fait le tour des boîtes de nuit avec Hortense qui finit par avoir tant de bracelets de diams qu'elle n'a plus de place pour des nouveaux et qu'elle en met quelques-uns à ses chevilles, qui ne sont pas des chevilles bléchardes à zyeuter, avec ou sans bracelets.

Puis vient une autre semaine, et il arrive justement, un matin vers les quatre plombes et demie, que je suis là devant chez Mindy, pensant que l'échéance de Panards doit être arrivée, et me demandant comment il va s'en tirer avec le vieux doc Bodeeker, lorsque, tout à coup, j'entends un bruit de galopade dans Broadway, et qu'est-ce que j'aperçois ? Panards en train de courir si vite qu'il passe à côté de taxis roulant à trente-cinq à l'heure comme s'ils étaient à l'arrêt.

A cette heure-là, il n'y a pas de feux de circulation et pas beaucoup de circulation, et Panards passe devant moi à une vitesse formidable. Or, à une vingtaine de mètres derrière lui arrive un vieux birbe à favoris gris qui est le doc Bodeeker. Et, qui plus est, il a dans la main un long couteau avec lequel, à chaque bond, il tente de frapper Panards.

Ça me paraît un spectacle pas ordinaire, je leur emboîte le pas. Mais je ne suis pas un fameux coureur, et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ils disparaissent de ma vue.

Ils quittent Broadway, tournent par la Cinquante-Quatrième Rue Ouest, et quand, finalement, j'arrive au coin, j'aperçois une foule à mi-chemin du bloc devant le *Hot Box*. Panards est entré dans la boîte, et le doc Bodeeker est en train de parlementer avec le portier, Sweeney le Soldat, car, au moment où Panards est passé devant le soldat, il lui a dit de ne pas laisser entrer le type qui l'a pris en chasse. Et, comme le Soldat est un bon copain de Panards, il a bloqué le doc.

Hortense est au *Hot Box* à attendre Panards, et, naturellement, elle n'est pas un peu surprise de le voir arriver hors d'haleine, et tout le monde dans la boîte ne l'est pas moins, y compris Henri, le maître d'hôtel,

celui qui, par la suite, me raconte ce qui s'est passé, car, moi je suis resté dehors devant la boîte.

— C'est un cinglé qui me poursuit avec un couteau de boucher, dit Panards à Hortense. S'il entre, je suis foutu. Il est en bas à la porte en train d'essayer d'entrer.

Maintenant, il y a autre chose que je tiens à dire au sujet d'Hortense, c'est qu'elle ne manque pas de cran. Donc, à ce que me raconte Henri, le maître d'hôtel, Hortense ne s'en fait pas une miette, elle déclare qu'elle va d'abord voir qui peut bien être ce type qui donne la chasse à Panards.

Le *Hot Box* est au-dessus d'un garage, et les fenêtres de la cuisine donnent sur la Cinquante-Quatrième Rue. Pendant que le doc Bodeeker est en train de parlementer avec Sweeney le Soldat, j'entends une fenêtre s'ouvrir ; Hortense paraît un instant et rentre vivement la tête, en poussant un cri perçant.

— Mon Dieu ! Panards ! C'est le vieux dingo qui m'envoie tous ces bracelets et qui veut m'épouser !

— Et c'est lui le type à qui j'ai vendu mon corps, que dit Panards.

Et alors il raconte à Hortense l'histoire de son marché avec le doc Bodeeker.

— Tout ça pour toi, Horty, que dit Panards — bien que, comme de juste, ce soit un gros mensonge, parce que, au début, ce qu'il a fait c'était pour rembourser Le Cerveau. Oui, pour toi, car je t'aime et je voulais un peu de pognon pour te donner du bon temps avant de mourir. S'il n'y avait pas ce sacré marché, je te demanderais d'être mon épouse bien-aimée.

Alors mon Hortense se précipite dans les bras de Panards et lui donne un gros bécot sur sa vilaine gueule en criant comme ça :

— Moi aussi je t'aime, Panards. Vendre son corps, non, jamais personne n'a fait ça pour moi. Tant pis pour le marché. Je t'épouse tout de suite, mais il faut d'abord se débarrasser du vieux dingo qui est en bas.

Là-dessus, Hortense se penche de nouveau par la fenêtre et crie au vieux doc Bodeeker qui est en bas : « Fichez le camp, qu'elle crie. Fichez le camp, vieil imbécile, ou je vous flanque des mites dans vos favoris. »

Mais d'apercevoir Hortense ne fait, semble-t-il, que rendre le vieux doc Bodeeker encore plus furieux, et le voilà qui se met à lutter avec Sweeney le Soldat, si bien que le Soldat lui prend le couteau et l'envoie dinguer.

Pour le moment, on dirait qu'Hortense cherche dans la cuisine quelque chose à envoyer par la fenêtre sur le vieux doc Bodeeker, et ce qu'elle trouve c'est un magnifique jambon tout frais que le chef vient à l'instant d'apporter sur la table pour le couper en tranches à sandwiches. Ce jambon est un énorme jambon, un jambon qui, au *Hot Box,* devrait bien durer un bon mois, car, au *Hot Box,* les tranches de jambon qui sont dans les sandwiches sont très très minces. Hortense empoigne le jambon, court à la fenêtre et, sans même s'arrêter pour viser, vlan ! le lance dehors.

Et voilà le jambon qui atteint le pauvre vieux doc Bodeeker en plein sur la cafetière, Le doc ne tombe pas par terre, mais il se met à tournoyer en chancelant, avec ses guiboles qui se plient sous lui, comme s'il était soûl.

Alors je prends en charge le vieux doc et je le ramène dans Broadway et chez Mindy, où je lui fais servir pour le ravigoter une tasse de café et un hareng à la Bismarck, pendant que nombre de citoyens se rassemblent autour de lui avec beaucoup de sympathie.

— Mes amis, finit par dire le vieux doc en regardant à la ronde, vous voyez en moi un homme au cœur brisé. Je ne suis pas un toqué, bien que, naturellement, ce soit un point de vue que vous soutiendront les gens de ma famille. Je suis amoureux fou d'Hortense depuis le soir où je l'ai vue pour la première fois jouant le rôle d'un tournesol au *Scandals*. Je veux l'épouser, car je suis veuf depuis longtemps, mais, l'idée que je puisse me remarier n'a jamais plu à mes fils et à mes filles.

» En fait, dit le vieux doc en baissant la voix d'un ton confidentiel, à plusieurs reprises, quand j'ai voulu me remarier ils ont parlé de me faire enfermer. Aussi, naturellement, je ne leur ai jamais parlé d'Hortense, parce que j'avais peur qu'ils n'essaient de me décourager. Mais je l'aime et je lui ai envoyé beaucoup de magnifiques cadeaux, alors que pourtant, à cause de ma famille, il ne m'est pas possible de la voir souvent. Et puis voilà qu'un jour je découvre qu'Hortense fréquente ce Panards-Samuels.

» J'étais désespérément jaloux, continue le doc, mais je ne savais que faire. Finalement, le destin m'envoie ce Panards qui m'offre d'acheter son corps. Bien entendu, je n'exerce plus depuis des années, mais j'ai encore un cabinet dans Park Avenue, simplement en souvenir de jadis, et c'est à ce cabinet-là qu'il vient. Tout d'abord, je le prends pour un fou, mais il se recommande de M. Armand Rosenthal, le grand amateur de sports, qui m'assure que ce Panards est parfaitement honorable.

» L'idée me vient que, si je fais un marché avec Panards-Samuels et lui achète son corps ainsi qu'il me le propose, il attendra jusqu'à ce que vienne le moment de remplir ses obligations et déguerpira. Alors, je n'aurai plus jamais rien à craindre de lui en ce qui concerne l'affection d'Hortense. Mais il ne déguerpit pas du tout. Voilà : je n'avais pas compté avec le lien tout-puissant qu'est l'amour.

» Finalement, je le poursuis avec un couteau, espérant lui faire assez peur pour le chasser de cette ville. Mais il est trop tard. Je peux me rendre compte à présent qu'Hortense lui rend son amour, sans quoi elle ne m'aurait pas envoyé un jambon sur la tête comme elle vient de le faire pour le défendre.

» Oui, messieurs, dit le vieux doc, j'ai le cœur brisé. J'ai également l'impression d'avoir une grosse bosse sur la tête. De plus, Hortense a tous mes cadeaux et Panards-Samuels a mon argent, c'est donc moi qui suis roulé sur toute la ligne. J'espère seulement que ma fille Eloïse, qui est Mistress Sidney Simmons Bragdon, n'entendra pas parler de tout cela, sans quoi elle risquerait d'être aussi furieuse qu'elle l'a été quand

j'ai voulu épouser la jolie vendeuse de cigarettes de chez Jimmy Kelley. »

A ce moment, Doc Bodeeker paraît tellement blessé dans ses affections qu'il se met à verser des larmes, et tout le monde, à la vérité, se sent plein de compassion pour lui, lorsque s'avance Le Cerveau qui remet tout au point.

— Vous en faites pas pour vos cadeaux et votre pognon, que dit Le Cerveau. Je vais tout arranger, car c'est moi le type qui vous a recommandé Panards-Samuels. C'est la première fois de ma vie que je me gourre sur le compte d'un mec, et il est juste que ce soit moi qui paye, mais Panards ne rigolera pas quand je le retrouverai. Je ne savais pas qu'il y avait une poupée dans le circuit, ça va sans dire. Mais je me suis fourré le doigt dans l'œil jusqu'au coude sur le compte du type.

» Oui, dit Le Cerveau d'une voix assez forte pour que tout le monde l'entende, Panards-Samuels n'est qu'un abject filou de ne pas vous avoir livré sa bidoche comme il était convenu, et, tant qu'il vivra il n'aura ni un dollar ni une garantie de qui que ce soit que je connaisse. Son crédit est ruiné pour toujours dans Broadway. »

⁂

— Seulement voilà, j'ai comme une idée que Panards et Hortense s'en fichent éperdument. La dernière fois que j'ai eu de leurs nouvelles, ils étaient là-bas dans le New Jersey, où, rapport à Skush O'Brien, même les types du Cerveau n'auraient pas l'idée d'aller leur faire des misères, et j'ai cru comprendre qu'ils élevaient des poulets et des gosses tant que ça pouvait et que, maintenant, tous les bracelets d'Hortense sont convertis en obligations municipales de Newark, qui, à ce qu'on m'a dit, ne sont pas du tout de mauvaises obligations.

DAMON RUNYON

TRADUCTION DE R.-N. RAIMBAULT.

LE CŒUR FIDÈLE DE HENRI MASSIS

par Pierre de Boisdeffre

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de Paris depuis ce jour de 1911 où deux garçons de la « Nouvelle Vague » — Alfred de Tarde et Henri Massis — s'en prirent, sous le mystérieux pseudonyme d'*Agathon* [1], à l'esprit laïc, scientiste et démystifié de la Sorbonne. Mais Henri Massis, lui, n'a pas changé. Son œuvre comporte aujourd'hui plus de trente volumes, mais il s'agit toujours du même livre et du même combat, de la défense d'une certaine idée de l'homme et de la société qui l'incarne. Une route toute droite l'a mené « de l'homme à Dieu [2] », selon la belle formule qu'il emprunte au Cardinal Pie pour raconter son histoire et celle de sa génération. On peut ne point partager ses idées politiques — c'est notre cas — et n'en rendre pas moins hommage à l'exemplaire fidélité de l'homme aux principes qui ont engagé toute sa vie.

⁂

« Les hommes de mon âge, ceux qui eurent vingt ans aux environs de 1905, n'ont rien à transmettre qu'ils n'aient d'abord reçu. Nous sommes des héritiers. Et quelle époque fut plus riche en maîtres de la grande espèce que celle d'un Bergson, d'un Barrès, d'un Péguy, d'un Maurras, d'un Claudel ! Sans eux, qu'eussions-nous donné ? Oui, nous sommes vraiment *nés parmi les docteurs.* » Ce sont ces « docteurs » qu'évoque Massis, à côté des compagnons de sa jeunesse : Maurice Dusolier, Charles Demange, Psichari, Maritain, Bernanos... Ses premiers intercesseurs n'étaient pas « du côté de la chapelle ». Zola lui apprit comment composer un roman ; Alain, « le plus dogmatique des hommes », fut son professeur et, sous son influence, Massis rêva de devenir un métaphysicien « dans le sens où l'entendent Aristote et Lagneau ». (Que d'élèves différents aura formés Alain ! Des « sceptiques » comme André Maurois et Maurice Toesca ; un combattant comme Jean Prévost, un témoin de l'Absolu comme Simone Weil...)

Jusque vers 1906, Massis fréquenta Villa Saïd, dont il sortait, nous dit-il, « l'esprit distrait, le cœur serré, les mains vides ». Mais il goûta longtemps l'érudition, l'humour et le goût d'Anatole France, avant de rompre avec ses beautés périssables et ses négations désolées. Comme Maurras, Massis devait garder de la tendresse pour l'auteur de *Thaïs* — pour l'homme et pour l'artiste, qu'il distingue du « mauvais maître ».

Quant à Barrès, son influence devait être autrement profonde et durable. Il avait salué dans l'enquête d'Agathon le « beau miroir » d'une génération qu'il avait aussitôt baptisée : *la Promotion de l'Espérance* et dont il fut (la *Correspondance* de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, les premiers livres de Mauriac et de Psichari le montrent assez) l'un des modèles. Il était à ce tournant de sa vie [3] où le souci de l'action, la hantise du salut public allaient définitivement incliner son œuvre à des fins moins littéraires que nationales. Le jeune Maurras lui avait dû, quinze ans plus tôt, sinon sa conversion au nationalisme, du moins le dégoût de l'anarchie et « l'idée vraie d'un équilibre entre la culture et la vie [4] ». Mais Barrès ne l'avait pas suivi jusqu'à la monarchie, il avait continué à vivre dans les idées, à « filer dans la musique ». Massis lui sait gré d'avoir fourni à sa génération la « planche de fortune » qui lui permit de franchir l' « abîme » du nihilisme et de se rassembler sur des « certitudes ».

⁂

Mais ce n'est plus un intercesseur, c'est un maître qui va s'emparer pour toujours du jeune Massis. A Charles Maurras, le disciple mettra son honneur à rester obstinément fidèle, à travers la victoire et la défaite, la prison et la mort. En 1910, Massis n'est pas encore rallié au chef du nationalisme intégral qui subodore en lui un inquiétant « doctrinaire du sentiment » plutôt que de la raison. Le « jeune Massis » lui ayant écrit qu'il fallait « former des hommes », l'auteur d'*Anthinéa* répondit avec agacement « qu'on ne fabriquait pas des hommes, mais qu'on embrassait sa femme », qu'aucune réforme morale n'était possible sans *médiation* politique. « Qui vous a dit que le fond de l'homme fût beau ?... Il faut que la faiblesse humaine soit secourue par de fermes institutions... Il n'est au pouvoir d'aucun homme de faire des saints. » Massis s'était insurgé contre ce réalisme. Pour vivre, serait-ce tout que s'unir à un parti ?... « C'est l'homme qui fait l'histoire et non pas l'histoire qui fait l'homme. » Mais c'était là un baroud d'honneur : ces objections idéalistes ne devaient pas résister longtemps aux paraboles entraînantes du chef de *l'Action française*. Maurras coupa les derniers liens qui retenaient Massis sur le chemin de « l'art pour l'art », exorcisa ses tentations romantiques et pascaliennes, et le délivra du *Culte du Moi* barrésien. C'est aussi lui qui le pressa de choisir une doctrine et de s'y tenir : « Vous n'êtes plus sceptique, c'est parfait. Mais que croyez-vous ? Où s'est fixée votre foi ? Si vous êtes catholique, tout va bien. On se retrouvera sur tous les terrains pratiques, esthétique comprise. Si vous ne l'êtes pas, je voudrais bien

savoir de quelle « philosophie nouvelle » vous me parlez ! Toutes celles que je connais se distinguent par une extraordinaire frivolité ! »

Ces « philosophies nouvelles », suspectes au disciple d'Auguste Comte, c'étaient celles de Bergson et de Blondel, qui faisaient l'un et l'autre le procès de l'intelligence, le premier au nom de l'instinct, le second au nom de l'action. Du moins avaient-elles amené Massis à reconnaître la primauté du *fait* religieux. « C'est dans la vie, disait Blondel, que la certitude de l'unique nécessaire a son fondement. C'est de l'action et d'elle seule que ressortent l'indiscutable présence et la preuve contraignante de l'Etre. » Massis cherchait une « affirmation totale », celle du Vrai ; il la trouva chez Claudel dont l'œuvre, aux yeux de la jeune génération, commençait à prendre valeur d'exemple. Dès 1914, il avait fait son choix. Il n'était pas seulement redevenu chrétien, il avait décidé d'être, comme son nouvel ami Claudel — avec lequel il venait de suivre une retraite enivrante, chez les Dominicains du Saulchoir — « un convertisseur, un missionnaire, un apôtre ».

On sait avec quelle fougue il s'élança dans cette voie, au côté de Psichari, son aîné de deux ans, de Maritain, de Massignon (qui venait de renoncer à suivre le Père de Foucauld au Hoggar pour accepter la condition, plus ordinaire, du mariage). Sûr de posséder désormais « un système de choses supérieures à quoi tout rapporter », Massis se métamorphosa en « une espèce d'insecte combattant » (le mot est de Claudel), et se rua à l'assaut du néo-paganisme, en commençant par André Gide (à propos des *Caves du Vatican*). L'abbé Bremond soupirait ironiquement : « Une nouvelle école catholique vient de naître. Notre maison est à eux, c'est à nous d'en sortir ! » La guerre éclata sur ces entrefaites. Elle devait confirmer les certitudes de Massis, l'engager un peu plus avant dans la « défense de l'Occident ».

⁂

« Nous vivrons toute notre vie avec ce que nous aurons fait pendant cette guerre », lui dit au front, avant d'y être tué, son ami Paul Drouot. Le sous-lieutenant Massis répétait le *Psaume LXXIII* :

O Dieu, jusques à quand l'ennemi vous insultera-t-il ?
Pourquoi tenez-vous toujours votre main cachée et que ne la tirez-vous de votre sein, où elle reste immobile ?
L'insolence de vos ennemis monte sans cesse...

La guerre, Massis continua donc de la faire quand les canons se furent tus, car « la plus décisive des guerres est peut-être celle qu'on fait quand on ne se bat plus ». Comme Montherlant et Drieu, il avait aimé cette « maison de sa jeunesse ». Loin de se résigner à la démobilisation des esprits, d'entrer dans le jeu brillant et facile des *Golden Twenties* — celles qui vont du *Diable au Corps* au Procès de Dada et des nouvelles de Morand aux pièces de Giraudoux — il fourbit ses armes contre d'innombrables ennemis : France, Renan, Romain Rolland, Gide, tous coupables d'avoir démoralisé, démystifié, dévirilisé la France. Il épousait,

par ailleurs, le combat de *l'Action française* contre le Système politique et parlementaire qui rendait toute Restauration, tout retour à « l'Ordre » impossible. Hélas, « la France semblait ignorer la victoire (dont) il s'agissait de faire passer la substance dans la vie de la nation. En littérature, c'était la même cécité : la victoire y semblait non avenue. » Au scandale de l'honnête Massis, les mots-clés n'étaient plus « engagement », « union sacrée », mais *disponibilité, gratuité,* « alors que tout venait d'être payé si cher ». Une nouvelle génération — celle de Radiguet, qui n'avait pas connu les ivresses et les dangers du front mais seulement la tristesse de l'arrière — trouvait chez Gide, chez Cocteau, chez les surréalistes, des professeurs de scepticisme et de révolte. Massis en eut la révélation en entendant le jeune Marcel Arland faire l'apologie de Lafcadio. « Je m'attendais à tout, sauf à voir un garçon, de vingt ans à peine, défendre des idées qui, pour nous, étaient, dès avant la guerre de 1914, démontées, ruinées, percées à jour. »

A toutes ces « doctrines de dissolution et de mort qui se frayaient un chemin dans ce désarroi des esprits et des cœurs », Massis devait imperturbablement opposer, vingt années durant, une philosophie politique dominée par ce que j'appellerai *l'obsession du rempart.* Pour Massis, la société — qu'il ne sépare pas de la Cité de Dieu, n'ayant jamais voulu faire la distinction entre la thèse et l'hypothèse — est un bien fragile, constamment menacé, de l'intérieur par les forces de dissolution qui la minent, de l'extérieur par les Barbares qui la convoitent. Pour la défendre, il faut faire d'elle un bloc sans fissures, et l'entourer d'un rempart infranchissable. L'expérience a montré le caractère illusoire de ces lignes Maginot de l'esprit. Massis s'y est pourtant retranché, dût-il dire adieu à ses amitiés les plus chères. Il est resté fidèle à l'Idée, jusqu'au soir de sa vie, où le voilà seul, « immobile à la même place du champ de bataille maintenant presque désert [5] ».

Pendant vingt ans, Massis mena donc ce combat d'arrière-garde, à *la Revue Universelle* qu'il dirigeait avec Bainville. Désormais, il appartient corps et âme, sinon à *l'Action française* (il ne collaborait pas au journal), du moins à son influence, si forte pendant tout l'entre-deux-guerres, qu'elle fit régner dans la moitié droite de nos Lettres une sorte de terreur, le mot n'est pas trop fort. Sa fidélité à Maurras l'emporta sur toute autre ; elle le sépara, au lendemain du schisme avec Rome, de deux de ses amis les plus chers : Maritain d'abord, Bernanos ensuite. Massis en souffrit d'autant plus que Maritain et le Père Clérissac l'avaient, dès 1912, encouragé à se tourner du côté de *l'Action française* ; ce n'est qu'en 1926 que le restaurateur du thomisme avait, à la lumière de la condamnation romaine, réexaminé l'œuvre de Maurras pour y découvrir sur le tard « un système positiviste, une hérésie nationaliste, des erreurs irrémédiables, des sophismes ayant à leur base le mépris de l'Evangile ». Bernanos attendit plus longtemps, prédisant la venue d'une « nouvelle invasion moderniste », stigmatisant les « ruffians violets » du Saint-Siège, et leur « affreuse capucinade... véritable conspiration contre nos âmes », avant

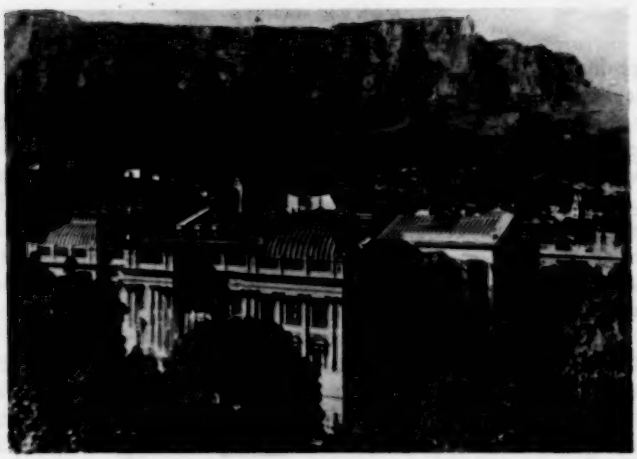
de jeter, au début de 1932, dans le *Figaro* de François Coty son fameux « Adieu à Maurras ».

Des années ont passé. Depuis, le XXe siècle a pris figure ; une nouvelle école philosophique, groupée autour d'*Esprit* et de *l'Ordre Nouveau*, a développé, aux antipodes de *l'Action française*, une critique radicale des valeurs qui devait s'épanouir dans l'existentialisme. Cette nouvelle ère de la pensée française, celle qui va du premier Sartre et du jeune Mounier au dernier Maritain et au Bernanos de l'exil, dire que Massis l'ignore, c'est peu dire. Entraîné dans le désastre de *l'Action française*, il ne voudra plus se souvenir que de son ardente jeunesse.

Témoin d'une génération sacrifiée — celle de 1914 — née à la vie de l'esprit sous les rayons éclatants de Bergson et de Péguy, de Barrès, de Claudel et du premier Maurras, il s'en fera l'historien. La passion, quasi charnelle, des idées, le sens de la grandeur spirituelle de l'homme, un amour profond des âmes soulèvent ses souvenirs qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute chaque fois qu'ils touchent à l'essentiel, c'est-à-dire lorsque la passion politique ne les égare pas. Il est frappant de constater à quel point un livre comme *Défense de l'Occident* (1927), qui eut son heure de célébrité, est mort, desséché dans ses vaines certitudes, alors que *De l'Homme à Dieu* présente un intérêt puissant et une qualité d'émotion rare. Nous ne sommes pas juges de nos propres œuvres : Massis croit à son œuvre de doctrinaire politique comme Benjamin Constant et Renan croyaient à leur œuvre d'historien. Mais pour nous, il n'y a pas de doute qu'il vivra par ses souvenirs, par ces « évocations » poignantes et quasi musicales où il oublie d'être le régent morose et rigide dont trop de « jugements » nous avaient écarté...

PIERRE DE BOISDEFFRE

1. Agathon : *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, 1911 ; *Les Jeunes gens d'Aujourd'hui*, 1913. — 2. Nouvelles Editions Latines. — 3. Cf. Pierre de Boisdeffre, *Barrès parmi nous* (Le Livre Contemporain). — 4. Cité dans *Maurras et notre temps* (la Palatine). — 5. François Mauriac.



RETOUR AU CAP

par Franck L. Schoell

Lorsque l'on parle du « Cap », il faut s'entendre : s'agit-il du Cap des Tempêtes dont — pour se le concilier — les navigateurs superstitieux ont fait le cap de Bonne-Espérance, et qui sépare l'Atlantique de l'océan Indien ? S'agit-il de la ville du Cap, située à une quarantaine de kilomètres de ce cap ? Ou s'agit-il de l'immense province du Cap, plus grande à elle seule, et de beaucoup, que les trois autres provinces de l'Union : le Transvaal, le Natal et la République libre d'Orange (car c'est toujours ainsi qu'est officiellement désignée cette ancienne république boer) ? Pour moi, de retour dans l'Union Sud-Africaine pour la cinquième fois par voie de mer, le Cap, c'est bel et bien, ce jour, la ville de ce nom. Dans son site incomparable, aperçue à l'aube du pont du *Randfontein*, elle symbolise pour moi l'envoûtante beauté du *Beloved Country*, le célèbre roman d'Alan Paton. Mollement étendue le long de la baie semi-circulaire de la Table, au pied de sa formidable falaise, elle paraît de loin telle que je l'ai quittée il y a trois ans, telle que j'en ai emporté l'image.

De plus près, cependant, et au grand jour, on constate que le ciment et le béton ont envahi le *foreshore* autrefois gagné sur la mer et qui, entre le Duncan Dock et la ville, est pendant tant d'années demeuré vierge de tout bâtiment. De même, du côté de Sea Point, les derniers bungalows à demi masqués par les palmiers et les pins de leurs jardins ont cédé la place à des immeubles de dix étages. Mais le cœur de la ville, je ne tarde pas à le constater, n'a guère changé. Derrière les monumentaux étalages de fruits de la Parade — ainsi s'appelle la grand-place

— Ci-dessus palais du Parlement, au Cap (France-Presse).

de la ville — je reconnais même des visages familiers. Celui notamment, si expressif et si intelligent, du vieux marchand indien P., qui nous a jadis vendu de si belles poires d'avocat. Lui aussi il me reconnaît, et j'échange d'emblée avec lui — geste que l'on m'a précédemment déconseillé, comme trop familier et, dans ce pays, déplacé — une cordiale poignée de main.

Mais déjà, par le De Waal Drive, grandiose réalisation d'urbanistes qui entrevoient un Cape Town d'un million d'habitants, nous filons en auto vers l'intérieur. La route rectiligne, égale aux meilleures, est bordée de chaque côté par d'épais taillis de mimosas en fleurs primitivement destinés à fixer les dunes. A ce moment de l'année, cette vertigineuse débauche d'un jaune éclatant donne aux *Cape Flats*, pour qui débarque d'Europe, un étonnant cachet d'exotisme.

Mais voici, peu sensible encore, une première pente. Quittant les terres basses, qui s'étendent entre mer et monts, laissant à notre droite la grand-rue commerçante de la petite ville de Somerset West, longeant de boqueteaux de gommiers, nous franchissons bientôt une grille, celle de ce vaste Lourensford Estate qui sera mon point d'arrivée, de ralliement et de départ durant mon séjour en Afrique du Sud.

Qu'on imagine, au pied du puissant massif du Helderberg, séparés les uns des autres par d'épais brise-vent de pins ou de gommiers, d'immenses vergers industriels de pêchers et de poiriers (quelque cent mille arbres : on se croirait en Californie !). Par-delà une zone de vignobles, et plus haut, dans le creux du cirque où la Lourens prend sa source, ce sont de vastes forêts de pins. Enfin, plus haut encore, au pied de la falaise rocheuse presque verticale, on accède à une pente buissonneuse d'où le regard plonge jusqu'à l'océan Indien.

Parmi ces buissons, les plus beaux, les plus typiques sont ces protéacées que, jusqu'à une date récente, l'on croyait ne pouvoir guère pousser que dans la partie méridionale de la province du Cap, mais que l'on s'efforce, non sans succès, d'acclimater jusque dans le Transvaal. Leur nom même indique la prodigieuse variété de leurs formes, de leur structure (épis ou grappes), de leurs couleurs. Les botanistes en comptent un bon millier d'espèces.

Pour se bien griser de cette beauté, il n'est que de se rendre, un radieux samedi matin, à Protea Heights. Situé sur l'une des pentes de Devon Valley, près de Stellenbosch, ce vaste parc privé a été conçu et créé de toutes pièces par ce grand enthousiaste, F.C.B. Il nous conduit dans son *station waggon* à travers son domaine floral. On se croirait dans une « réserve » entièrement naturelle dont le sol rocailleux, la pluie et le soleil seraient les seuls jardiniers et où la main, ou plutôt la mécanique de l'homme se serait bornée à tracer quelques chemins. Il n'en est rien. A part quelques témoins initiaux, chacun de ces dizaines de milliers d'arbustes a été planté, en un savant désordre, par les soins de F.C.B. et de ses aides africains ou métis. C'est maintenant, paraît-il, le meilleur

moment de l'année bien que, tout autre mois, on puisse admirer, en fleurs, l'une ou l'autre des espèces de protéacées.

La tentation serait forte d'évoquer longuement ce merveilleux hiver sud-africain, égayé du chant des tourterelles, tout tapissé de violettes et de pervenches, de capucines et de pâquerettes, nonchalamment paré d'arums sauvages qui foisonnent au bord des routes. Mais il n'y a pas seulement, en Afrique du Sud, une perpétuelle et somptueuse floralie, et les horrifiques bêtes sauvages qui attirent au Parc Kruger des caravanes d'Américains ; il y a avant tout l'homme, dont les espèces, les types physiques, les émotions, les passions et même les préjugés nous fascinent non moins, et qui plus encore requiert et retient notre attention.

L'Apartheid.

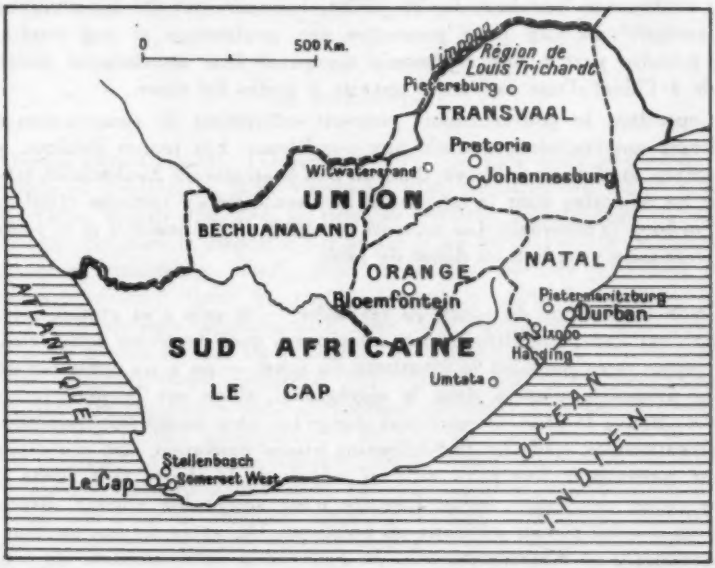
Aucun doute, l'*apartheid* légale et réglementaire a, depuis trois ans, réalisé encore de notables progrès dans cette province occidentale du Cap où, jusqu'à une date récente, forts d'une vieille tradition, Blancs, Métis et Noirs (ces derniers peu nombreux), voisinaient et se côtoyaient sans heurts sensibles. Si, par exemple, les chauffeurs de taxi du Cap étaient le plus souvent des Métis, la majorité de leurs clients étaient tout naturellement des Blancs, car pour la moyenne des non-Européens une course en taxi représente une dépense qu'ils ne peuvent que rarement se permettre. Chauffeur et passagers faisaient bon ménage et s'il y avait contestation, la différence dans les couleurs de peau n'y était pour rien. Or, dorénavant, le propriétaire de taxi et ses clients doivent appartenir à la même race. D'où récriminations assez compréhensibles de la part des propriétaires métis de taxis, qui redoutent de voir leur gagne-pain compromis.

De même, sur ordre de la *National Transportation Commission*, dont la compétence s'étend aux quatre provinces, l'*apartheid* a fait son apparition dans les autobus et les trolleybus de Cape Town. Certes, sur bon nombre de lignes — celles qui desservent des quartiers non européens — les autobus étaient déjà en fait réservés aux non-Blancs. Mais désormais, sur plusieurs parcours communs à toutes les races, trois sortes de sièges sont prévus : les uns sont réservés aux Blancs, les autres aux non-Blancs, tandis que certains sont indistinctement accessibles aux passagers de toutes races. C'est là, bien que faite à contrecœur, une concession au bon sens, car, selon les heures de la journée ou les circonstances, la majorité des passagers peuvent être de l'une ou de l'autre race.

Le lundi 24 août, toujours sur instructions de la *National Transportation Commission*, la ségrégation a été introduite, sans préavis, semble-t-il, par la *City Tramway Co* sur le parcours Mowbray-Université du Cap, qui intéresse presque exclusivement les étudiants. La riposte de ces derniers a été immédiate : ils ont boycotté les autobus de cette ligne. D'où perte sensible pour la compagnie, qui est une entreprise privée. Elle a

cru devoir se défendre au moyen d'un ultimatum : elle a en effet avisé l'autorité universitaire que si « l'atteinte portée à la marche du service » sur le parcours Gare de Mowbray-Université n'avait pas pris fin à telle date, le service serait supprimé. Il l'a en effet été, car les étudiants ont tenu bon.

Mais toutes ces mesures discriminatoires peuvent paraître assez insignifiantes — bien que beaucoup de Métis et de Noirs les ressentent comme humiliantes — en comparaison du grave événement qui vient de se produire : le vote par la majorité nationaliste du Parlement de l'*Extension of University Education Act.*



Ce nom est quelque peu trompeur. En effet, s'il signifie assurément qu'un plus grand nombre de jeunes gens bantous, indiens ou métis que par le passé pourront s'inscrire dans des universités ou des « collèges universitaires », il ne laisse pas apparaître le fait de beaucoup le plus important, à savoir que désormais les Bantous, les Métis et les Indiens devront étudier dans des institutions réservées respectivement à leur seule race. Taillées à leur mesure, elles vont être créées et devront fonctionner avec les crédits budgétaires inévitablement fort modestes que l'on peut imaginer. Jusqu'à présent, il y avait en Afrique du Sud deux catégories d'universités : celles, héritières des traditions boers, qui n'admettaient pas d'étudiants de couleur, telle l'Université de Pretoria ou celle de Stellenbosch, que l'on disait « fermées », et les universités que l'on disait « ouvertes » (Witwatersrand et Cape Town) ; celles-ci admettaient les étudiants de toutes races, à seule condition qu'ils eussent atteint le niveau

de connaissances requis pour tous. C'est ainsi que chacune d'elles accueillait, dans les diverses disciplines, plus d'une centaine d'étudiants bantous.

Depuis plus de sept ans, devant la menace qui planait sur elles, elles ont toutes deux opposé la résistance la plus digne et la plus tenace au gouvernement, invoquant les arguments les plus convaincants pour tâcher de maintenir leur statut, conforme à celui de toutes les universités du monde, à l'exception de quelques-unes encore dans le sud des Etats-Unis. Rien n'a pu ébranler les ségrégateurs dans leur volonté d'imposer aux universités « libérales » leur propre conception raciste de l'enseignement universitaire. Elles ne peuvent finalement qu'obéir à la loi. Mais elles ont sauvegardé leur âme. Le 29 juillet, les cours ont été interrompus à l'Université du Cap pour permettre aux professeurs et aux étudiants de prendre part à une cérémonie marquant leur attachement indéfectible à l'idéal d'une université ouverte à toutes les races.

Cependant le gouvernement poursuit activement la construction des collèges universitaires destinés aux non-Blancs. Les jeunes Zoulous, par exemple, étudieront à Ngoya, dans un très beau site du Zoulouland, tandis que les Africains dont la langue est le sesouto ou s'y rattache étudieront à Turfloop (Transvaal). Les recteurs viennent d'être nommés et la rentrée universitaire a eu lieu au début de 1960.

Dans le domaine du sport, en revanche — et cela a sa grande importance, car l'on peut difficilement imaginer à quel degré les Sud-Africains de toutes races poussent le fanatisme du sport — on a pu constater quelques premières fissures dans la ségrégation, sinon sur le plan interne, du moins sur le plan international. Jusqu'ici, dans toutes les compétitions internationales, seuls les Sud-Africains blancs pouvaient être sélectionnés pour représenter leur pays, cela au mépris de la charte tant écrite que non écrite des sports, selon laquelle n'est acceptable aucune discrimination d'ordre racial, religieux ou politique. Or, après six ans ou plus de négociations et d'atermoiements, la Fédération internationale de tennis de table a finalement exclu la *Table Tennis Union* sud-africaine, strictement « blanche », et par contre admis comme membre le *Tennis Table Board* sud-africain qui, lui, est ouvert à toutes les races. Et c'est ce dernier qui, on devine avec quelle joie, a pris part aux récents championnats mondiaux de Stockholm.

Mais que dire de l'enthousiasme délirant des Indiens du Natal lorsque, le 29 juillet dernier, l'un des leurs, Sewsunker Sewgolum, affectueusement surnommé « Papwa », ancien « caddie » du golf de Beechwood, qui venait de remporter le championnat de golf « ouvert » des Pays-Bas 1959, est descendu d'avion à l'aéroport Louis Botha (Durban). Plus de deux mille Indiens frénétiques le ceignirent des guirlandes de fleurs qui, pour eux, constituent la marque suprême d'admiration, de respect et d'amour. Il fut d'abord porté en triomphe sur une houle d'épaules, puis, quand il eut pu se dégager et monter dans une voiture amie, une cavalcade d'autos

et d'autobus le suivit, tandis qu'un raz-de-marée humain lui barrait la route et que des grappes de gosses s'accrochaient à ses pare-chocs. Il lui fallut presque deux heures pour rejoindre chez lui sa vieille mère aveugle.

Ajoutons que sous la pression de la permanente « Campagne contre la discrimination raciale dans le sport » (qui publie des rapports annuels), la *South African Olympic Association* s'est engagée à offrir des facilités aux sportifs non blancs de l'Union et à les admettre dans ses futures équipes olympiques. D'autre part, le gouvernement sud-africain a déclaré qu'il accorderait un passeport à tout athlète ainsi sélectionné. C'est dire que le principe d'une sélection basée sur le mérite et non sur la couleur a été enfin reconnu, et que, sur ce terrain, l'*apartheid* est en recul.

Les Bantoustans.

Quand j'avais quitté l'Union en 1956, le plus actif promoteur de l'*apartheid* territoriale, H.F. Verwoerd, alors ministre des Affaires indigènes, mais depuis plus d'un an premier ministre, commençait seulement de mettre en place le dispositif prévu par la loi de 1951 sur les « autorités bantous » (complétée depuis lors par le *Development of Bantu Self-Government Act*). Cette loi visait à remplacer dans les réserves indigènes [1] le système administratif dont les commissaires aux affaires indigènes blancs étaient les piliers et les garants par un régime d'autonomie tribale d'abord contrôlée, puis élargie. Les chefferies indigènes devaient être revigorées par l'attribution aux chefs de tribu de pouvoirs locaux réels. L'unité administrative de base est donc désormais la tribu, dont l'Union Sud-Africaine compte quelque quatre cents. Au-dessus, dans la pyramide administrative, doit s'élever l'autorité dite régionale, qui s'exerce sur deux ou plusieurs autorités tribales, tandis qu'au sommet se situe l'autorité territoriale, laquelle « coiffe » deux ou plusieurs autorités régionales.

Or voici qu'après de longs travaux d'approche et des années d'hésitations, d'explications et de discussions, les quatre cinquièmes environ des tribus ont été réorganisées en autorités tribales au sens de la loi. Qui plus est, l'une des autorités territoriales vient d'être inaugurée, et aujourd'hui, partout en Afrique du Sud, on entend dans les conversations retentir, et l'on voit s'étaler dans les journaux, le mot nouveau de *Bantoustan*. Tel est en effet le vocable qu'à l'imitation de Pakistan ou d'Hindoustan on applique désormais à ces territoires. Ce sont, ou seront, irrégulièrement disposés en fer à cheval le long de la côte et des frontières terrestres de l'Union, un Bantoustan xhosa (Transkeï et Ciskeï), un Bantoustan zoulou et souazi, un Bantoustan souto septentrional (de

1. Celles-ci ont une superficie qui représente le 13 p. 100 environ de celle de l'Union.

Pietersburg au Transvaal oriental), un Bantoustan venda et tsonga (région de Louis-Trichardt), un Bantoustan tchouna et souto méridional (nord de la province du Cap, Transvaal occidental et une partie de l'Etat libre d'Orange).

La forme de gouvernement adoptée est naturellement du type autoritaire. *Grosso modo*, les agents du pouvoir sont nommés par les chefs de tribu. Et le gouvernement peut déposer tout chef récalcitrant. Mais on ne saurait douter que cette adaptation de la structure tribale, cet effort d'émancipation des sociétés indigènes appelées à gérer désormais leurs propres fonds, n'ait recueilli une très large adhésion parmi les Africains traditionalistes — ils sont encore la majorité — et parmi les Africains riches ou bien situés. Le gouvernement a certainement agi avec beaucoup d'adresse. Il a encouragé les chefs les plus capables soit en flattant leur amour-propre par des marques de respect, soit en les aidant de ses deniers à s'établir dans des résidences dignes de leur rang. C'est ainsi qu'il a récemment donné une ferme de 2 000 morgens [1], près de Lusikisiki [2], au chef de l'autorité territoriale du Transkeï, Botha Sigcau. Soit dit incidemment, ce nom lui a été donné par son père après une visite que lui avait faite le général Louis Botha. Il avait voulu marquer ainsi son désir de voir son fils devenir un aussi grand personnage que le valeureux général. Ce vœu n'a-t-il pas été en effet exaucé ? Botha Sigcau n'est-il pas le premier « premier ministre » du Transkeï ?

Rien n'est donc négligé par le ministre de l'administration et du développement bantou — non plus que par le ministre de l'éducation bantou — pour rehausser le prestige des chefs, capter l'enthousiasme des foules et leur donner l'impression qu'un grand progrès est imminent, qu'il ne tient qu'à elles de faire un « bond en avant ». L'installation solennelle d'une nouvelle « autorité » fournit l'occasion voulue de manifestations et de réjouissances tribales. Qui a eu le privilège d'assister, dans les derniers jours d'août, à l'intronisation du chef suprême de la tribu Tembou, Sabata Dalinyebo, n'a pu manquer d'admirer l'excellence de la technique ministérielle. Elle est fondée sur une connaissance approfondie des coutumes et de la mentalité tribales. Cette fête s'est déroulée à Bumbane, à quelque 45 kilomètres d'Umtata, dans le Transkeï. Pendant les jours précédents on avait pu assister à de grands préparatifs. 20 bœufs, 38 moutons et 30 grandes cuves de bière « cafre » avaient été acheminés vers le site choisi. Tôt dans la matinée du 26 août on vit affluer vers le « haut lieu » des centaines de Tembous à pied et à cheval. Le demi-millier de cavaliers se formèrent même en une véritable cavalcade qui se joignit au cortège officiel, applaudi par un déploiement multicolore de quelque cinq mille Africains en liesse. Les femmes s'étaient pour la plupart plâtré le visage de la traditionnelle pâte minérale ocrée.

1. Le morgen sud-africain est un peu plus petit que l'hectare.
2. En xhosa : murmure du vent.

Les inévitables discours furent prononcés et traduits sur l'estrade. De l'allocution de M. de Wet Nel, ministre de l'administration et du développement bantou, retenons ce passage caractéristique : « Si vous pouvez fournir la preuve que vous êtes à même d'accomplir les tâches qui vous sont dévolues, le gouvernement vous aidera non seulement à vous gouverner vous-mêmes, mais à obtenir toutes les grandes et belles choses qui sont le droit imprescriptible de tous les peuples. »

Ce fut alors l'échange rituel des cadeaux. Pendant les jours suivants, les deux ministres ont, avec le même cérémonial, fait des visites d'apparat à d'autres chefs xhosas.

Que, se sentant pressé par le temps, le gouvernement nationaliste se hâte d'orner sa vitrine de quelques réalisations propres à frapper les esprits et à détourner l'attention des aspects moins favorables de l'*apartheid*, c'est assez vraisemblable. Mais on ne saurait nier que ce faisant il stimule puissamment l'amour-propre et l'énergie des Africains, jusqu'ici trop souvent adonnés à l'indolence et peu enclins à « s'aider eux-mêmes ». Les journalistes sud-africains qui viennent de faire la tournée des réserves sont tous d'accord, y compris ceux qui représentaient la presse de langue anglaise la plus hostile aux nationalistes : l'activité gouvernementale a souvent pour effet soit de déclencher un violent besoin d'instruction, soit, là où ce besoin existait déjà, de l'intensifier. On a çà et là l'impression que c'est le peuple entier — hommes, femmes, enfants, vieillards — qui, assoiffé de « lumières », est prêt à tous les sacrifices pour pousser la roue de son propre progrès. Ce zèle étonnant ne laisse pas de ressembler à l'enthousiasme qui enfiévra les Noirs illettrés des Etats-Unis au lendemain de la proclamation de Lincoln.

Il est peu de spectacles plus encourageants que celui des innombrables *school committees* (comités d'école), entièrement africains, qui sont désormais à l'œuvre dans les réserves. Créés en vertu du *Bantu Education Act* — certes critiquable à d'autres égards — ils semblent canaliser, toujours dans le cadre tribal, vers des fins modernes, de tous points louables, un esprit civique tout nouveau. Ces comités s'assemblent dans des locaux de fortune : une hutte exiguë, le hangar d'une coopérative bien modeste d'instruments aratoires, parfois le plein air, à l'ombre d'un maroela. Tel inspecteur d'école blanc vous dira que ce Noir qui cherche sa pipe dans la poche de son veston en franges et qui fouit dans la poussière du bout de son gros orteil est complètement illettré, mais qu'il est un des membres les plus avisés et les plus capables du comité. Tous ces pères et mères de famille sont fermement décidés à assurer à tout prix à leurs enfants ne fût-ce que les rudiments d'instruction — lecture, écriture, calcul — qui leur ont fait défaut à eux-mêmes. Au surplus, certains chiffres ont leur éloquence : grâce au dédoublement des classes : « fournée » écolière du matin et « fournée » de l'après-midi, le nombre des petits Africains scolarisés s'est, de 1957 à 1958, accru de 250 000.

Avenir de la politique des Bantoustans.

Est-ce à dire que cette politique de Bantoustans noirs disposant d'un septième seulement de la superficie de l'Union puisse être à la longue couronnée du genre de succès qu'en attend apparemment le premier ministre ? Bien des Sud-Africains se le demandent, non sans inquiétude. Les impératifs économiques sont tout d'abord un bien redoutable obstacle. Les deux plus graves peuvent se définir comme suit :

1° Pour que les Bantoustans en gestation puissent atteindre une indépendance économique approximative, il faudrait, estiment tous les experts, limiter la population agricole à quelque 2 millions de personnes. Or, les réserves ont actuellement une population de plus de 4 millions. Que faire des deux autres millions ? Le seul remède serait une politique d'industrialisation. Mais à cette fin d'énormes investissements seraient nécessaires. Où trouver ces capitaux ? Le gouvernement a catégoriquement rejeté les conclusions de l'excellent rapport Tomlison (1956), qui proposait une dépense minimum de 10 millions de livres par an pendant dix ans, et ces dernières années il a à peine accru sa modeste contribution à l'assainissement agricole des réserves. D'autre part, à aucun prix il n'entend rechercher auprès des Nations Unies, pour l'aider à sortir de l'impasse, l'assistance que préconisait dans son rapport de 1955 la commission Santa-Cruz chargée d'étudier la situation raciale dans l'Union Sud-Africaine.

2° A l'heure actuelle, une proportion minimum de 70 p. 100 des hommes de dix-huit à quarante-cinq ans aptes au travail sont absents de leur tribu. Ils louent périodiquement leurs bras aux fermiers blancs des quatre provinces ou aux grandes entreprises, minières ou autres, des principaux centres urbains. Restent, pour cultiver la terre, ou plutôt la gratter, les femmes, les enfants et les vieux. Car les 30 p. 100 d'hommes dans la force de l'âge qui séjournent dans les réserves se composent surtout de travailleurs qui viennent se reposer dans leur kraal et qui, fidèles à la coutume millénaire, entendent laisser les femmes vaquer aux travaux des champs.

A vues humaines, donc, les réserves rebaptisées Bantoustans continueront longtemps encore de dépendre du travail et du gain des adultes absents dans les zones blanches. Or, dans les *locations* des grandes villes, ceux-ci sont en constant contact avec leurs compatriotes détribalisés et ils ne peuvent guère manquer d'y être plus ou moins réceptifs aux idées du jour, aux slogans démocratiques qui sont l'antithèse de l'idéal tribal revivifié. C'est dire que malgré tous les soins du gouvernement leur allégeance tribale risque de pâtir. Or, l'expérience montre l'impossibilité de retribaliser un Africain ébloui par la vie urbaine. Celui-ci prend rapidement conscience de tout ce qui est anachronisme et décrépitude. Com-

ment, de retour de Johannesburg, pourra-t-il de bon gré, et sans en sentir le léger ridicule, entendre le chanteur de louanges de la tribu glorifier en termes extravagants le chef de la tribu, peut-être lui-même un peu sénile, ou aller saluer celui-ci en rampant dans la poussière ?

Au surplus, appointés par ce même gouvernement qu'incarne dans les villes la police détestée, et qui applique rigoureusement le système des passeports intérieurs pour Africains, certains chefs sont, semble-t-il, déjà considérés par tels de leurs sujets comme des renégats. Un Sud-Africain comprenant le xhosa qui se trouvait récemment dans le Pondoland dit avoir entendu le cri *Asimfuni umasizipathe*, qui signifierait : « Nous ne voulons pas de Bantoustans », et assure avoir entendu des enfants chanter des chansons contre Verwoerd et les chefs qui ont « vendu la nation ».

L'autorité tribale devient surtout suspecte si, comme il arrive de plus en plus souvent, le chef héréditaire est moins instruit que certains de ses sujets. On cite le cas de maîtres d'école fort intelligents qui se sont permis de critiquer le chef et qui ont dû s'enfuir. Fort du dicton indigène : il ne saurait y avoir deux taureaux dans un kraal, le chef est prompt à considérer quiconque le critique comme un rival qui s'arroge le droit de partager le pouvoir et que l'on ne saurait tolérer. Bref, l'éternel conflit que l'on constate dans toute l'Afrique noire est déjà latent ; le conflit entre le leadership traditionnel de chefs âgés et parfois incultes ou bornés dans les tribus, et le leadership des éléments plus jeunes venus des villes.

Quoi qu'il en soit, certains Sud-Africains qui semblent bien informés et qui ne cherchent nullement querelle au gouvernement, se demandent déjà si la bonne volonté avec laquelle de nombreux Bantous se rallient à la politique gouvernementale d'*apartheid* territoriale n'est pas due à leur intime conviction que le jour viendra où, par un processus entièrement naturel, les Bantoustans secoueront la tutelle des Européens et accéderont à la pleine souveraineté.

LES TROUBLES DU NATAL.

The Durban beer-hall riots (les émeutes des brasseries municipales de Durban), tel est le nom que l'on donne ici couramment aux émeutes des 18 et 19 juin derniers, qui ont mis aux prises la police et des émeutiers des deux sexes, mais surtout du sexe féminin, dans le bidonville de Cato Manor[1]. Débordée, la police a dû, pour se dégager, faire feu sur les manifestants. Il y a eu des tués, plus de cent blessés. La foule a détruit par le feu, ou endommagé, plusieurs bâtiments publics

1. Cette banlieue misérable est habitée par une centaine de milliers de personnes, dont environ deux tiers sont des Africains, et un tiers des Indiens.

et maisons d'habitation, pillé des magasins, lapidé ou incendié des autobus ; et même par la suite le feu a été mis à des champs de canne à sucre. Tous les *beer-halls* du lieu et de ses alentours ont dû être fermés.

Cette première émeute a eu, au cours des mois suivants, d'assez graves remous tant à Cato Manor même que dans de nombreuses localités voisines, ou même assez distantes, telles que Pietermaritzburg (la capitale de la Province du Natal), Ixopo, Harding, Saint-Faith's, Port Shepstone, etc.

Quels sont les griefs des milliers de femmes qui ont ainsi quitté leurs pots et leurs enfants, lapidé police et autobus, fendu ou percé les cuves où il est obligatoire d'immerger périodiquement le bétail pour le débarrasser de ses dangereux parasites, et dont beaucoup ont purgé des peines de prison d'un à quatre mois ?

Le grief principal paraît avoir été la saisie et la destruction de récipients de toutes sortes contenant de grandes quantités de bière cafre ou de boissons fortes, telles que le *shimiyane*, fabriquées illicitement à domicile par les femmes. Celles-ci détestent en effet les brasseries gouvernementales où leurs hommes vont dépenser un argent dont elles ne voient pas la couleur. De là les véritables assauts qu'elles ont livrés contre ces brasseries.

Elles détestent les *reference books* ou livrets individuels dont on prétend leur imposer le port afin qu'elles puissent justifier leur présence dans les *locations* des villes. Si elles ne le peuvent, on les arrête et les renvoie dans les réserves. Jusqu'ici, sous le régime des *passes* (laissez-passer), elles étaient exemptes de ces formalités.

Elles détestent la corvée de cuves d'immersion du bétail. Jusqu'à une date récente le gouvernement avait payé des travailleurs chargés de l'entretien et du remplissage de ces cuves antiparasitiques. Mais il vient de confier aux tribus la responsabilité de cet entretien, et, sur ses instructions, la besogne a été confiée aux femmes. Or, c'est un dur travail pour lequel elles se plaignent de ne pas être rémunérées. De là ces destructions de cuves dans tout le Natal. Les trois quarts d'entre celles-ci auraient été endommagées ou rendues inutilisables.

Dans la longue liste des autres doléances, citons seulement les suivantes : les femmes se plaignent amèrement des salaires insuffisants de leurs hommes, de l'élévation récente de l'impôt de capitation (*Poll-tax*) qui, porté à 45 shillings, a été presque doublé du jour au lendemain, du coût accru des frais de transport au fur et à mesure que les familles sont réinstallées plus loin des lieux de travail, des raids de la police qui vient, la nuit, perquisitionner dans les maisons, de l'inexorable refoulement dans les réserves de toutes celles qui sont venues illégalement dans les villes pour rejoindre leur mari ou chercher du travail.

Il semble bien, toutefois, qu'à ces motifs viennent s'en ajouter d'au-

tres, plus inattendus et qui compliquent encore une situation fort difficile. D'où vient que l'ire de ces robustes femmes en fichus de tête et cottes courtes se soit, ces derniers mois, souvent dirigée contre leurs hommes ? Je ne serais pas surpris que, témoins de l'égalité des sexes chez les Blancs, elles nourrissent quelques aspirations féministes et entendent revendiquer leurs droits de mères de famille. C'est ainsi qu'elles n'ont, dans certains cas, pas hésité à interdire par la force à leurs hommes l'entrée dans les *beer-halls* (par exemple à Estcourt le 19 août). Ne se sentant pas suffisamment soutenues par eux, elles ont pris le parti de se substituer à eux, dans l'intérêt même de la famille. Elles estiment notamment que leurs maris ou leurs frères sont trop mous dans leurs revendications de salaires. C'est ainsi que le 18 août, dans le district d'Umzumbe, un certain nombre de femmes, reprochant à leurs hommes d'accepter un travail par trop mal rémunéré, ont — opération sans précédent — envahi bruyamment le champ où les hommes coupaient la canne à sucre et prétendu leur confisquer leurs serpes.

Le gouvernement n'a pas nommé de commission judiciaire d'enquête sur cette série d'émeutes, comme le réclamaient tant la presse de langue anglaise que le secrétariat du Mouvement du Congrès à Durban. Aussi est-il malaisé pour un étranger ne sachant que trop qu'il connaît très insuffisamment le terrain, de dire qui est le plus près de la vérité : la police, qui attribue ces désordres graves à des « agitateurs » de l'*African National Congress* et croit y discerner la main d'agents implantés pour la subversion, ou les milieux enclins à partager les idées libérales exprimées dans d'honnêtes périodiques tels que *Contact* ou *Black Sash*, qui croient devoir disculper l'A.N.C. et qui rappellent les principes de non-violence qu'il a toujours proclamés et auxquels il est demeuré fidèle depuis sa fondation en 1912.

En réalité il semble bien que ces interprétations différentes frôlent chacune de très près la vérité. Il n'y a aucune raison de mettre en doute la parole du chef de la police lorsqu'il affirme que certaines émeutes ont été « orchestrées[1] », que bon nombre d'indigènes ont été intimidés par des meneurs et menacés des pires châtiments s'ils ne se joignaient pas aux émeutiers. D'autre part il est certain que l'influence de Gandhi, qui a passé tant d'années dans le pays, est encore très forte et que les Indiens choisissent pour eux-mêmes, et ne cessent de recommander aux Africains la voie de ce qu'on peut appeler l'activisme dans la non-violence (désobéissance civile, boycottages, etc.).

Nous voilà en tout cas loin des sanglantes bagarres de janvier 1949 qui, à Durban, dressaient, la sagaie ou la torche à la main, les Zoulous contre les Indiens. Il semble bien que dix ans d'*apartheid* indistinctement et implacablement appliquée à ces deux ethnies non blanches

1. On sait que, chaque année, par les soins et pour les fins de l'U.R.S.S., Prague et Budapest forment un certain nombre d'excitateurs originaires de tous les territoires de l'Afrique Noire.

aient effectué un certain rapprochement entre elles. Ai-je tort de penser qu'il y a quelques années seulement il n'eût guère été possible qu'au Centre social bantou de Durban, devant un auditoire de plus de mille Indigènes, dont beaucoup en costume zoulou, le président du *South African Indian Congress* se soit fait le champion de la cause des Bantous ? C'est pourtant ce que, salué par le grand cri rituel de « Afrika », il a fait, et fort bien fait, à la Conférence du Peuple convoquée le 6 septembre dernier. Il n'est que juste d'ajouter qu'il a réitéré sa foi dans l'efficacité du principe de non-violence disciplinée.

Que conclure de ce fait nouveau : dix mille femmes zoulou au moins sont sorties de leurs huttes et de leurs kraals, et, rythmant leur marche de chants sonores, munies de bâtons et même de *kieries*[1], elles sont allées clamer leurs griefs auprès des Blancs. Le fait est grave en lui-même. Il l'est non moins si l'on pense qu'elles se sont adressées aux commissaires blancs, bien que ceux-ci aient toujours pour instructions de les renvoyer à leurs autorités tribales. Ne faut-il pas en conclure, comme le font certains Sud-Africains éloignés de toute politique, que les femmes zoulou, qui ne sont pas plus sottes que la moyenne des femmes, considérant leurs chefs traditionnels comme des créatures du gouvernement, n'ont plus confiance en eux ?

Vers l'apaisement ?

Après ne s'être que trop frotté aux problèmes de l'Union Sud-Africaine, plus épineux que jamais, il est bon de secouer toute obsession politique et raciale, de se laisser vivre au fil des heures ensoleillées, d'aller lire les gazettes à la bibliothèque municipale de Somerset West, d'observer tout bonnement le rythme paisible de la vie quotidienne dans cette charmante petite ville... Fondée en 1820 et nommée d'après le gouverneur de la Colonie du Cap d'alors, lord Charles Somerset, elle a conservé le souvenir des premiers colons hollandais et huguenots qui se sont établis sur son site. Mais depuis lors un certain cachet britannique lui a été imprimé par l'afflux d'anciens officiers et fonctionnaires du Royaume-Uni, sans compter les inévitables immigrants écossais que l'on trouve dans tous les pays du Commonwealth.

Entrez chez l'épicier du coin pour acheter une belle papaye, vous constaterez que c'est à des Afrikaners que vous avez affaire. Ici, loin de toute politique, les rapports sont des meilleurs entre les deux « factions » blanches, dont l'une a l'anglais pour langue maternelle, et l'autre l'afrikaans.

De même les rapports entre non-Européens et Blancs ont l'air em-

1. Massue de bois indigène.

preints d'un certain naturel, pour ne pas dire d'une certaine bienveillance. Le petit métis qui, pieds nus, est venu acheter pour ses parents une miche de pain à la Patte d'Ours, le tea-room tenu par des blancs, reçoit gentiment une petite sucrerie qui allume dans ses yeux un éclair de plaisir. Le long des jardins qui bordent ma route, je croise, à trois heures de l'après-midi, des collégiennes métisses qui rentrent de leur école. Elles sont proprement vêtues, dans un uniforme semblable à celui des écolières blanches. Elles ont l'air éveillé. Quelques-unes portent des lunettes.

Plus loin, un jeune Africain en chaussettes jaune safran marche en jouant de la flûte. Quel plaisir de le sentir insouciant !

Un vieux Nègre, au pantalon rapiécé et effrangé, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré, me salue amicalement et je lui réponds de même.

Je m'arrête devant un jardin particulièrement soigné. A vrai dire ils le sont tous, grâce aux femmes sud-africaines, jardinières passionnées et expertes. Glaïeuls et phlox y voisinent avec une haie de géraniums roses en fleurs. Mon attitude est visiblement d'admiration. Surgit derrière moi l'aide-jardinier, de type franchement hottentot, qui, glorieusement, me fait comprendre que c'est son œuvre, que c'est lui qui l'arrose, que d'aucuns l'ont même photographié.

Je sonne à la porte de la maison voisine. Les maîtres de céans, des Afrikaners, ne sont pas là. Mais je suis reçu par une petite métisse d'à peine douze ans, suivie de la fillette blanche de quatre ou cinq ans dont elle a la charge. Est-ce là l'apartheid ?

De retour, j'ouvre mon journal. En première page j'y vois la photographie d'un certain Phendu Mlongo, Africain employé au Service de l'Electricité de Durban, qui, avec deux camarades, a sauvé la vie de trois Européens. Il vient de recevoir, au cours d'une cérémonie, un brevet de sauvetage et une montre-bracelet gravée.

De nouveau je me demande : est-ce là l'apartheid ?

Plus je poursuis mes observations plus je constate qu'il y a en Afrique du Sud un échange, ou, mieux, un enchevêtrement de services et de bonnes volontés, un fonds de bienveillance humaine, des virtualités d'harmonie dans la coexistence, qui échappent à la presse internationale, mais qui ne demandent qu'à être cultivés et dirigés.

Et je me prends à penser, par-delà mes appréhensions et mes craintes, que sans doute le recteur de l'université du Cap, M. J.-P. Duminy, avait raison, lors de la récente allocution qu'il a prononcée devant les étudiants sur l'avenir du pays, de conclure sur ces mots :

« Il se peut que nous ayons perdu notre chance de guider l'Afrique, mais nous pouvons encore servir d'exemple au restant du monde en accomplissant la tâche la plus hardie que la Providence nous ait confiée ; à partir du mélange d'humanité que nous sommes, bâtir un Etat qui puisse être un hommage digne du Fondateur de notre foi. »

Faute de succès dans la réalisation de cet Etat multiracial[1], reposant sur un consentement mutuel, je ne vois guère qu'une issue : un partage de plus, dans notre monde follement divisé, entre deux groupes humains irréconciliés.

Mais alors, à l'inverse de la situation actuelle, le « Blanchistan » pourrait bien n'être qu'une modeste enclave découpée dans la masse du ou des Bantoustans !

FRANCK L. SCHOELL

1. C'est dans cette direction que paraissent s'orienter les douze députés dits progressistes (*Progressives*) qui viennent de se séparer du parti unifié (ancien parti Smuts). Ils élaborent actuellement un programme qui vise à modifier radicalement la constitution de 1910. Celle-ci ne concevait la démocratie que pour les Blancs.

CHRONIQUE DES LIVRES

PREMIÈRE DESCENTE DU NIL DE L'ÉQUATEUR A LA MÉDITERRANÉE

par Jean LAPORTE *(Éditions Témoignage Chrétien)*

La Bibliothèque Nationale possède quinze cents ouvrages sur l'Egypte. Mais il n'en existe que trois qui traitent de l'ensemble du Nil : celui du Prince Omar Tossouri, ceux de H. F. Hurst et d'Emil Ludwig. En voici un quatrième. Au début de novembre 1950, un jeune canoéiste français, Jean Laporte, un autre Français et un Américain lançaient trois kayaks sur la branche la plus méridionale du Nil, en Ouroundi. Huit mois et demi plus tard, les trois kayaks arrivaient à Rosette. C'était la première fois qu'une même embarcation descendait le Nil (moins trois sections totalement impraticables, entre le lac Victoria et la frontière soudanaise) de l'Equateur à la Méditerranée. Les notes géographiques, historiques, etc., dont l'ouvrage est truffé ajoutent moins que l'auteur ne croit à ce qui est avant tout le récit d'un exploit sportif exceptionnel.

L'expédition avait été précédée par trois ans et demi de démarches vaines. De Paris à Paris, elle a coûté aux trois participants, en dix mois, 430 000 francs (1951). La plupart des « cataractes » sont en réalité des séries de rapides plus ou moins dangereux. Moins pourtant que ceux qui se situent au sud du Soudan ! L'année suivante, lors d'une seconde expédition, le nouveau co-équipier de Jean Laporte périt près de la chute de Ripan, au nord du lac Victoria. Laporte voulait continuer seul. Les autorités britanniques l'en empêchèrent : « Notre législation, lui dit-on, nous permettrait de vous arrêter pour tentative de suicide. »

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 120.)

MARTIN HEIDEGGER
PHILOSOPHE DE LA VÉRITÉ

par ROBERT CAMPBELL

O soleil, toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont.
E. ROSTAND.

I. — HEIDEGGER ET L'EXISTENTIALISME FRANÇAIS.

IL *est de la destinée de toute pensée philosophique, quand elle dépasse un certain degré de fermeté et de rigueur, d'être mal comprise par les contemporains qu'elle met à l'épreuve.* Ainsi s'exprime, au début d'une de ses récentes études sur Heidegger [1], un des philosophes qui le connaissent le mieux au monde : Jean Beaufret. Et sa remarque est particulièrement valable pour nous Français, qui avons entendu parler de Heidegger pour la première fois par les écrivains dits « existentialistes », lesquels n'étaient pas sans utiliser ce nom pour leurs fins propres et leurs soucis personnels. Il fut même un temps où Heidegger et Sartre nous apparaissaient comme des frères jumeaux : après la publication et le succès de *La Nausée* qui révéla le nom du second, M. Lalou ne nous confiait-il pas, en effet, dans son *Histoire de la littérature française contemporaine,* que son auteur était « tout nourri de Heidegger » ? Et quelques années plus tard, M. de Waelhens ne terminait-il pas, à son tour, son fondamental ouvrage *La philosophie de Martin Heidegger* [2] par un rapprochement, savamment amené d'ailleurs, entre la « philosophie de la contingence » telle qu'elle est exposée dans *Sein und Zeit* [3] et l'expérience existentielle qui nous est décrite dans *La Nausée* [4] ?

La publication par Sartre de son ouvrage fondamental, *L'Etre et le Néant,* en 1943, où une référence, un appel, une allusion directe à Heidegger se rencontrent presque à chaque page, puis le succès sans précédent (et extraordinaire pour un livre d'une lecture aussi difficile), de cette « Bible de l'existentialisme » achèvent de cimenter dans l'esprit

1. *Martin Heidegger et le problème de la vérité.* (*Fontaine,* nº 63, novembre 1954, p. 758.)
2. *La philosophie de Martin Heidegger.* Louvain, 1943.
3. Ouvrage fondamental de Heidegger paru en 1927. (*L'Etre et le Temps.*)
4. A. de Waelhens. Ouvrage déjà cité, p. 367.

du public français cette conviction que Sartre est un disciple de Heidegger, disciple original et brillant sans doute, mais fortement marqué par l'influence du grand philosophe de Fribourg [1].

Il n'est pas dans notre intention d'établir, ni même d'insinuer que la filiation Heidegger-Sartre est de l'ordre des mythes, et que Heidegger n'a jamais prononcé de sa vie les mots « néant », « vertige » ou « angoisse ». Quand il fut nommé professeur de philosophie à Fribourg, en 1929 (il avait alors quarante ans) Heidegger fit un cours inaugural dont le retentissement fut grand, si grand qu'il ne tarda pas à être traduit en français sous le titre : *Qu'est-ce que la métaphysique* [2] ? Il y pose la question des relations de la *négation* avec *le néant* et remarque que le sentiment du néant est révélé à l'homme dans l'angoisse. Il est certain que Sartre, qui passa quelques mois en Allemagne après 1939, fut initié à sa pensée et que, s'il n'eut pas de relations directes avec Heidegger, il revint néanmoins très marqué par elle. De retour en France, il en fit connaître ce qui l'avait le plus frappé. Son influence personnelle étant devenue notable, le nom de Heidegger gagna bientôt les cercles philosophiques et c'est ainsi que, vers les années 1937-1938, les élèves ou les admirateurs de Sartre se trouvaient curieux de cette pensée allemande dont l'importance était déjà devenue si considérable.

⁂

De Heidegger, presque rien à cette époque n'est traduit en français, mais cela ne fait qu'accentuer l'attrait du mystère, et réchauffer l'enthousiasme pour des penseurs germaniques plus anciens, comme Nietzsche, Novalis, Schlegel, ou Kleist. L'important volume intitulé *Etudes kierkegaardiennes,* de Jean Wahl, paru un peu avant la guerre, met le public en contact avec le penseur danois Sören Kierkegaard qui, comme les philosophes à la mode et Heidegger lui-même, nous entretient de « l'angoisse », du « néant », et apparaît comme l'ancêtre méconnu de la philosophie existentielle.

1. Né en 1889, Heidegger soutint sa thèse de philosophie (dissertation inaugurale) en 1916. Il fut d'abord professeur à Marbourg, puis à Fribourg-en-Brisgau (où il est encore). Nommé recteur de l'Université de Fribourg en 1933, il donna sa démission au mois d'octobre de la même année. Il vit le plus souvent dans un chalet du centre de la Forêt Noire, près de Todtnauberg. Sa grande célébrité actuelle semble tout à fait inaperçue des habitants. Ayant eu l'occasion de traverser ce village pendant l'été de 1955, je demandai à plusieurs personnes où se trouvait la maison du professeur Heidegger ; tous me répondirent qu'ils ne connaissaient pas ce nom.

2. *Was ist Metaphysik ?* Traduit en français par H. Corbin. (Collection « Les Essais », Gallimard, 1939.)

Notons que Heidegger semble se complaire à donner à ses essais des titres très généraux. La conférence qu'il fit récemment (été 1955) à Cerisy-la-Salle s'appelle : *Qu'est-ce que la philosophie ?* Un cours de 1935 qui vient d'être traduit a pour titre : *Introduction à la métaphysique* (P.U.F.).

Pendant ce temps, ceux que la manière de Sartre déconcerte ou dégoûte, sont de leur côté tout satisfaits de découvrir que ce sol boueux, où piétine la philosophie en vogue, est en réalité une importation d'outre-Rhin. Et le mépris que l' « esprit français », fidèle à sa tradition, ressent instinctivement pour cette littérature dissolue et malodorante, se sent corroboré par cette conviction qui ne demande qu'à s'instaurer : « que c'est un produit allemand ». Et de crier haro sur le nom le plus connu : celui de Martin Heidegger, « cet apôtre du pathétique, ce promoteur du nihilisme, cet adversaire de la logique et de la science ». « Avoir pu définir par ces termes, nous dit Jean Beaufret (dans son étude déjà citée), un philosophe qui a eu pour préoccupation unique et constante le problème de la vérité, c'est bien un des plus étranges travestissements dont la légèreté d'une époque ait pu se rendre coupable. »

Après de tels écarts de jugements, une cure de désintoxication n'aurait pas été malvenue, mais on ne peut vraiment dire qu'elle ait eu lieu, malgré les efforts déployés par plusieurs philosophes français, parmi lesquels il faut citer, à côté de Jean Beaufret : Jean Wahl [1], Alexandre Koyré [2], Henri Birault [3]. Cependant les textes de Heidegger, même traduits, demeurent très difficiles à comprendre ; et les études auxquelles nous renvoyons sont assez peu nombreuses, et toutes d'un niveau philosophique trop élevé pour atteindre le large public que la vogue précédente avait touché. Toutes mettent l'accent sur ce fait que, pour Heidegger, le problème de la philosophie par excellence ne réside pas dans les rapports de l'Homme avec l'angoisse, mais plutôt dans ses relations avec les choses, dans cette faculté qu'il a de les appréhender, de les saisir, de *les découvrir comme vraies*. Rechercher l'origine de la vérité, saisir sa structure, analyser son essence, tel est le souci fondamental exprimé par l'œuvre de Heidegger.

II. — Heidegger et le concept de vérité.

S'il est de nos jours un concept ébranlé, c'est bien justement celui de vérité. La valeur d'un portrait ne réside plus aujourd'hui dans la ressemblance. Les événements historiques ne sont plus envisagés qu'à travers la propagande (dont on nous dit d'ailleurs qu'elle est nécessaire à leur « compréhension »). Quant à la science, elle nous avertit qu'à la base des mathématiques, il y a des axiomes *arbitraires*, tandis que la physique se fonde sur des relations *d'incertitude*.

Voilà qui serait suffisant pour redonner aux gens qui se cultivent une ferveur nouvelle à l'endroit de cette question : « Qu'est-ce donc alors au

1. *Petite histoire de l'existentialisme.*
2. *Critique* n° 1 et 2.
3. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1951.

juste, que la vérité ? » Est-ce à dire qu'ils trouveront de quoi se satisfaire dans la lecture de Heidegger ? Ce n'est pas bien sûr. Celui-ci médite bien sur la vérité, certes, mais d'une façon, si l'on peut dire, si « originelle », en remontant si loin vers ses sources, que le résultat de ses recherches n'apporte aucun critère *utilisable* relatif à la nature et à la portée de cette vérité. Au surplus, il nous en avertit lui-même : cette vérité des choses quotidiennes ne l'intéresse pas ; elle fait partie de ce qu'il nomme « l'inauthentique »[1]. Sa propre méditation se place à un autre niveau, elle se soucie d'une autre question : « *Comment la vérité,* indépendamment de l'objet sur lequel elle porte, *est-elle possible ?* »

Ce n'est, en effet, *qu'après* s'être interrogé sur une telle possibilité qu'on aura logiquement le droit de se préoccuper des vérités particulières, que ce soient celles de la physique atomique, ou celles des journaux du soir.

Or, précisément, les conclusions de Heidegger sur l'enquête : « Comment la vérité est-elle possible à l'homme ? », révèlent que, depuis très longtemps, cette question n'intéresse plus personne. A la rigueur peut-on en trouver trace chez les enfants, les laboureurs ou les poètes, mais jamais chez les savants, ni les historiens, ni les mathématiciens, dont ce devrait être le premier souci, ni surtout chez les philosophes, même si, d'aventure, ils se mettent à prétendre qu'ils vont vous entretenir de « l'essence de la vérité ».

⁂

On pourrait conclure de là que Heidegger, pour nourrir à l'endroit des autres un mépris aussi universel, doit avoir personnellement des révélations bien sensationnelles à nous faire. Si l'on se reporte à ses propres textes, on y trouve, exprimées dans une langue extraordinairement riche, mais très difficile, des considérations qui sont, en effet, très peu en harmonie avec les préoccupations de notre siècle (et guère plus d'ailleurs avec celles des siècles précédents), puisque l'auteur nous y confie que, depuis les philosophes grecs d'avant Platon, personne n'a pensé, avec rigueur, les conditions de l'existence « de toute vérité », ou selon sa propre expression, « de la vérité de l'Etre ». Cette question a été *oubliée* depuis ces penseurs très anciens, qu'on nomme « présocratiques » ; et, avec précision même, « *l'histoire de la philosophie commence avec cet oubli* ».

Il faut reconnaître qu'il y a là de quoi se sentir *dérouté,* et on s'explique pourquoi une telle pensée n'atteint pas un public très étendu ; elle demande trop d'efforts et apporte en retour trop peu de ces satisfactions « vécues comme telles », que les hommes cultivés recherchent dans la lecture des grands écrivains.

1. *Uneigentlich.*

⁂

Aussi ceux qui ont le courage d'affronter celle de Heidegger et d'y persévérer finissent-ils par en garder des impressions très disparates, selon leur propre tempérament. Pour la plupart, naturellement, il s'agit de banalités sans intérêt et « ne menant à rien », conclusion qui, on le sait, apparaît généralement comme le signe distinctif des esprits non philosophiques. D'autres, moins avides d'efficacité, y trouvent une méditation à consonance théologique. La question : « Pourquoi y a-t-il de l'existant plutôt que rien ? » que pose Heidegger, à la fin de sa conférence : *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, ne peut pas ne pas attirer l'attention de ceux qui ont quelque ouverture pour les mystères de la Genèse. D'autres enfin, plus artistes, plus « littéraires », plus sensibles aux prestiges du style, s'émerveillent devant la langue de Heidegger, lui trouvent un sens extraordinaire de la poésie et un talent sans précédent pour faire saisir aux lecteurs ce que peut véhiculer « l'esprit des mots ».

Ainsi, à propos de cette structure de la vérité, Heidegger se demande : « Que signifie donc tout d'abord qu'une chose est vraie ? » qu'il s'agisse de cet arbre dans le jardin, de cette lampe posée sur le bureau, ou de cette ligne de texte ? Cela signifie *tout d'abord* qu'il se produit entre cette chose et nous un événement important qui, selon Heidegger, a cessé depuis longemps sans doute de nous étonner, mais qui n'en demeurera pas moins surprenant pour ceux qui voudront bien y réfléchir un instant. Et quoi de mieux à faire pour cela que d'interroger justement *les mots* mêmes qui nous servent à exprimer la réalité de cet événement ?

Or, comment la langue grecque, qui est la source de la nôtre, exprime-t-elle donc qu'une chose *est vraie ?* Elle dit qu'elle est ἀληθης, mot qui se décompose facilement en : ἀ privatif, et ληθη voile ; est donc « vrai » ce qui est privé de voile, *ce qu'on a dévoilé.* Ce mot extraordinairement expressif suffirait ainsi, par lui seul, à caractériser l'essence de la vérité ; les choses, tout d'abord *cachées,* sont mises à nu ; et leur vérité apparaît comme le résultat d'une opération presque sacrilège : on *arrache* le voile qui était d'origine. Ce ἀ privatif, fait remarquer M. Beaufret, « exprime que cesse un état de clandestinité ». On ne peut nier qu'il y a là une vision des sources de la connaissance qui n'est pas sans rapport avec celle du mythe de Prométhée dérobant le feu céleste. L'homme gagne la vérité en déshabillant les choses, en les « dérobant », et cela de sa propre initiative. Et il importe de remarquer ici que cette opération n'est à la portée de personne d'autre ; l'homme *seul* en est capable : il est *l'être au monde* qui est là pour s'acquitter de cette tâche ; il est cet être-là, cet Etre présent, « Dasein », dit Heidegged, qui, en les dévoilant, dote les choses de leur vérité.

On ne réfléchira jamais assez à ce fait qu'une chose (ou encore, comme dit Heidegger, un « existant ») ne peut être *vraie* (c'est-à-dire n'a pu livrer son mystère) que si elle s'est d'abord montrée, que si elle a *pu s'offrir* à l'homme. Aussi l'essence de la vérité réside-t-elle avant tout dans ce caractère des « choses » de pouvoir *s'ouvrir,* d'avoir « de l'ouverture » pour l'homme [1] (au sens où, par exemple, Bossuet emploie le mot dans l'expression : « ceux qui ont de l'ouverture pour moi »).

Ainsi les choses sont-elles comparables à des coffrets qui détiennent un secret, et qu'il s'agit de découvrir : ce ne sont pas des coffrets vides, et, surtout, ce sont des coffrets qu'il est *possible* d'ouvrir. L'essence de la vérité est de pouvoir être découverte comme celle du coffret de pouvoir être ouvert. Un seul être au monde a ce pouvoir, cette clé, c'est l'Homme.

Inversement, cette propriété des choses de pouvoir « se montrer », l'homme est capable d'y répondre en « sortant de lui-même pour se rendre auprès d'elles » en devenant leur *voisin* [2]. Le mot *sortir* est effectivement évoqué par le préfixe *ex* du mot *exister* (du latin *ex-sistere*). « Exister » pour l'homme, c'est *sortir* de soi, et se rendre *auprès* des choses, assumer leur vérité, ou, comme dit encore Heidegger, leur ETRE, et s'en faire le gardien. Le mot « connaître » (que d'ailleurs Heidegger n'emploie pas) ne signifie-t-il pas, au sens biblique, « avoir un commerce charnel », et l'acte de connaissance n'est-il donc pas corrélatif d'une certaine violence dans laquelle l'homme *sort* de lui-même et se rend auprès de la femme qui *s'ouvre* à lui ? Il y a là, dans la philosophie de Heidegger, un côté poétique, presque mystique, qui rend sa méditation sur la vérité tout à fait originale.

III. — L'oubli de l'Etre.

L'homme a oublié cette condition préalable de tout jugement, de toute vérité : à un certain moment, l'obscurité cesse, les choses « se montrent ». Il y a là un miracle dont l'existence ne nous apparaît plus que comme une banalité. Si l'on nous permet une comparaison, le philosophe classique ressemblerait un peu à un physicien naïf et primitif qui étudierait *tous* les objets, mais qui habiterait dans une région où le soleil ne se coucherait jamais. Il analyserait consciencieusement toutes les choses qu'il voit sans réaliser que cette lumière puisse jamais manquer. Il la passerait absolument sous silence, sans penser que c'est justement elle qui fait *être* tous les objets, bien *que n'étant* aucun d'entre eux.

« L'homme, dit Heidegger, est dispersé dans l'existant au point de s'y

1. Heidegger dit « Offenbarkeit », littéralement : « état de ce qui est ouvert » (traduction philosophique habituelle : « Apérité »).

2. Heidegger emploie effectivement les mots : « Nachbar (*voisin*) des Seienden » et « Hirt (*berger*) des Seins ».

perdre, et c'est pourquoi il ne porte plus aucune attention à l'Etre. » Cette lumière, ce soleil « sans qui les choses ne seraient que ce qu'elle sont », est ce que Heidegger appelle leur Etre.

« Ainsi la lumière éclaire les choses, nous dit M. de Waelhens, les ouvre à notre vue et, en éclairant ce qui n'est pas elles, se découvre elle-même. Mais elle se découvre en se dérobant ; car, en vérité, nous ne voyons jamais que les réalités ; « ceci ou cela », les arbres du paysage, les vagues de la mer ou les nuages du ciel ; la lumière nous est masquée et présente, dans son œuvre même d'illumination. Telle est aussi, selon la pensée du plus ancien et du plus moderne philosophe[1], la relation de l'existant et de l'Etre. Le dévoilement de l'existant — perçu comme existant — s'accomplit par l'Etre, et l'Etre *s'annonce* en lui, mais en se *faisant oublier* dans ce qu'il dévoile. Le dévoilement de l'existant, la clarté qui lui est fournie obscurcit la lumière de l'être. L'être se dissimule tandis qu'il se découvre dans l'existant[2]. »

Cet Etre, comparable à la lumière sur les choses, n'étant lui-même RIEN, se révèle donc comme néant, mais Néant sans lequel aucun être ne serit, et que Heidegger rapproche lui-même du « τὸ ἀγαθόν » de Platon qui signifie « ce qui donne l'Etre à tout ce qui est. »

Ainsi la conception courante de la vérité (adéquation du jugement aux choses) est *oublieuse* de ce qui l'a rendue elle-même possible, de son origine, de son principe, Heidegger dit aussi « de sa *Patrie*. »

⁂

Dans le mot *Dasein* (qu'on traduit d'habitude par « réalité humaine ») se trouve incluse, en effet, cette idée que nous sommes ici-bas dans une demeure, dans une Patrie que nous ne saurions quitter, mais que nous trahissons sans cesse, en la négligeant, en l'*oubliant*. C'est pourquoi les hommes de la foule, les savants, et même les métaphysiciens sont pour Heidegger des « heimatlos », des « apatrides ». Et cet état de choses remonte à Platon.

Avant lui, Anaximandre, Héraclite, Parménide entretenaient effectivement avec les choses des relations amicales, ils étaient leurs familiers, c'est par là qu'ils méritaient vraiment l'appellation de « philosophes » ; ce mot ne signifiant pas « amis de la sagesse » comme on le prétend, mais *sage* « en amitié » [c'est-à-dire qui s'y connaît en amitié (avec les choses)]. Ce talent de l'amitié ne se trouve plus guère, il faut bien en convenir, dans les époques où la science prend le pouvoir.

La science, elle, se précipite *sur tout*, sur tout ce qui est connaissable avec le besoin aveugle de *tout* absorber, et c'est le fait marquant de la phi-

1. Il s'agit de Platon, rapproché ici de Heidegger.
2. *Chemins et impasses de l'ontologie heideggerienne*, p. 42.

losophie occidentale que cette « curiosité », cette aspiration gloutonne, inauthentique, à une vérité décadente qui se substitue à cette *vérité de l'Etre* devenue hors d'atteinte.

IV. — Vérité et Poésie.

Depuis Socrate, l'homme, même philosophe, a perdu cette disposition à aller vers les choses ; maintenant elles se dressent devant lui, elles sont devenues *objets*. La correspondance avec elles est devenue impossible, on a perdu *le chemin* qui mène vers elles, on n'entend plus *l'appel de l'Etre*. Seuls les artistes et les poètes ont été capables de garder le contact ; aussi les références aux artistes et aux poètes sont-elles très nombreuses dans l'œuvre de Heidegger. Dans l'Antiquité, c'est à Sophocle que va son admiration ; chez les modernes allemands, c'est à Hölderlin ; chez les contemporains, c'est à Rilke [1]. Il est frappant que la terminologie rilkéenne elle-même aille rejoindre celle de Heidegger ; Rilke parlant de la Nature dit « l'ouvert [2] » et prêche le retour à cette Nature « dans l'espace intérieur et invisible du cœur », comme Heidegger recommande la communication avec les choses ; et tous deux considèrent l'homme et le poète en particulier, comme ce qui confère « l'Etre à l'existant [3]. »

Parmi les artistes, c'est chez les peintres essentiellement que Heidegger rencontre le *souci de la vérité* [4] (au sens où il prend le mot et non au sens où l'on dit qu'un portrait est ressemblant).

C'est dans un essai, *Hölderlin et l'essence de la poésie* [5], que Heidegger a mis en relief la pensée de l'Etre comme « CE » que justement se propose d'éprouver cette poésie. Le poète, en effet, est l'artisan du langage, et le langage constitue, par excellence, cette liaison de l'homme et de l'Etre assumant le fait que l'homme est son gardien. Témoin ce fragment

1. A ce propos, on lira avec fruit une toute récente étude de Heidegger sur le poète Georg Trakl, dans les numéros de janvier et février de la *Nouvelle Revue Française*, 1958.

2. *Das Offene*. Bien remarquer que si on approfondit les sens de ce mot chez Heidegger et chez Rilke, on constate que l'analogie n'est que verbale, Rilke entend par là en effet « ce qui délivre l'existant de toute limite et le plonge dans le Tout ».

3. L'étude sur Rilke se trouve dans un récent volume (non traduit) de Heidegger qui réunit plusieurs essais de dates assez différentes et s'intitule *Holzwege* (*Les chemins de Bois*).

4. Lorsque Heidegger est venu en France pour cette rencontre de Cerisy-la-Salle alléguée ci-dessus, il a demandé qu'on le conduise chez Braque, qui, on le sait, vit en Normandie, à Varengeville.

5. Traduit en français par H. Corbin et publié dans le recueil déjà cité dont le titre est : *Qu'est-ce que la métaphysique ?*

de Hölderlin : *Le poète nomme les Dieux et* nomme toutes les choses en ce qu'elles sont. *Cette nomination ne consiste pas à pourvoir simplement d'un nom une chose qui auparavant aurait été bien connue ; mais, le poète parlant* la parole essentielle, *c'est alors seulement que l'existant se trouve, par cette nomination, nommé à ce qu'il est, et est ainsi connu comme existant. La poésie est fondation de l'Etre par la prole* [1]. »

Et c'est aussi une des plus vieilles idées grecques, que les poètes, en effet, sont toujours les premiers appelés vers la vérité authentique. L'un des plus anciens textes de l'histoire de l'Occident nous en entretient : le poème de Prménide, intitulé *Sur la Nature* [2]. Heidegger en a donné une interprétation qui est intéressante, non seulement pour la compréhension de Parménide, mais aussi en ce qu'elle contribue largement à nous faire saisir la pensée de Heidegger lui-même.

Ce retour vers la première philosophie grecque est du reste un souci permanent des penseurs allemands. Nietzsche (et avant lui Schelling) nourrissait déjà la même affection pour Anaximandre et Héraclite. Il avait commencé sa carrière de professeur par un cours sur les origines de la philosophie grecque. Heidegger ne semble pas faillir à cet idéal du germanisme que Nietzsche avait posé en termes passionnés :

Nous en revenons enfin aujourd'hui à ces interprétations fondamentales de l'univers que l'Esprit grec a inventées par le moyen d'Anaximandre, d'Héraclite, de Parménide, d'Empédocle, de Démocrite et d'Anaxagore. Nous devenons plus grecs de jour en jour ; d'abord, bien entendu, dans nos concepts et nos jugements, comme si nous n'étions que des fantômes grécisants ; mais un jour, espérons-le, nous deviendrons physiquement *des Grecs. C'est là, ç'a toujours été là ce que j'espère du germanisme.*

V. — La Vérité inauthentique : le « ON ».

Les présocratiques s'étaient affranchis de la Science après s'y être eux-mêmes consacrés, et ce fait constituait, selon Nietzsche, la marque distinctive des esprits philosophiques. Heidegger s'est acharné tout au long de son œuvre contre la « curiosité », liée à la conception inauthentique de la vérité. Tout cela se trouve du reste dans le poème de Parménide. La déesse montre au poète deux chemins ; dans le premier s'est entassée la

1. Cette dissertation sur le « rôle » la « vocation » du poète, est peut-être exprimée ici un peu abstraitement. Un texte plus concret et d'ailleurs admirable se trouve dans le recueil *Holzwege*. Heidegger tente de nous y faire saisir ce qu'est la vérité de l'existant, par l'intermédiaire du célèbre tableau de Van Gogh : *Les chaussures d'une paysanne*. Le passage est des plus poétiques et aussi un de ceux qui, dans toute l'œuvre de Heidegger, caractérisent le mieux sa manière de sentir, de penser, et de s'exprimer..

2. Une traduction récente intégrale avec un long commentaire nous en a été donnée par Jean Beaufret, collection Epiméthée, P.U.F., 1956.

foule, l'autre est celui de la vérité. La foule du premier chemin n'est pas constituée que d'ignorants, mais surtout, de gens qui ne savent pas bien décider de la valeur de leurs connaissances. Δίκρανοι dit Parménide, en parlant des hommes, c'est-à-dire *jugeant dans les deux sens. Ils ont,* dit Heidegger, *la tête tantôt ici, tantôt là, et plutôt nulle part. Ils vont et viennent, se courent après, et se croisent, ils se poussent les uns les autres.* Ils ne suivent pas leur chemin, mais plutôt ils y sont portés ; ils s'y pressent, ils y tournent, ils sont curieux, saisis de stupéfaction. Jamais ils ne vont jusqu'à l'essentiel, jusqu'à l'étonnement fondamental, ils ne peuvent supporter cette dureté, cette rigueur, *cet air suffocant de l'éternelle question* ; ils sont sur un chemin sinueux qui oblique, qui revient sur lui-même, le chemin du çà et là, d'autant plus dangereux à suivre qu'on y trouve de quoi assouvir son appétit de connaître ; l'homme qui s'y pose des questions est susceptible d'y trouver des réponses aptes à le satisfaire ; ce chemin a quelque chose de séduisant, mais aussi de démoniaque [1]. Ces analyses, qui se trouvent dans les cours que Heidegger professa entre 1930 et 1940, avaient déjà fait l'objet de fragments devenus célèbres, dans son premier grand ouvrage : *L'Etre et le Temps* [2].

Dans *L'Etre et le Temps,* Heidegger avait opposé l'homme authentique à l'homme de la foule, le « JE » véritable à celui qui s'accomplit sur le mode du « n'importe qui », du « ON ». Le « ON », dit-il, acquiert droit et considération parce qu'il règle tacitement la façon dont on doit se comporter envers une rélité fondamentale : la mort.

La préoccupation du « on » est de se procurer un apaisement permanent au sujet de la mort, apaisement qui n'est « pas seulement valable pour les mourants, mais aussi pour ceux qui les consolent [3]. »

Le « ON » est un mode d'être qui tente continuellement l'homme en lui apportant des palliatifs, en lui dissimulant en particulier qu'il doit intégrer la mort à lui-même. Pour le « ON », l mort est un incident, un fait désagréable, occasionnel et commun, elle cesse ainsi d'appartenir *en propre* à chacun. Naturellement, ON est forcé d'admettre ce fait qu'ON meurt. « Mais toute son attitude vis-à-vis de la mort se résume en une volonté d'apaisement qui la minimise. On met ses efforts à l'exorciser. On considère comme un signe de faiblesse la pensée fréquente de la mort, comme indigne d'un homme vraiment viril... En favorisant, sur ce fait vraiment capital, la conspiration du silence, le *on* ne fait que rendre impossible l'éclosion du courage authentique qui consiste non pas à étouffer l'angoisse de la mort, mais à la supporter. Tout au plus tolère-t-on que l'angoisse sur notre condition se manifeste sous la forme dégénére d'une peur au sujet d'un fait, l'attitude virile demeurant toutefois l'indifférence touchant ce fait [4]. »

1. Pour un commentaire plus détaillé, voir notre article : « Une interprétation de Parménide par Heidegger ». *Revue Internationale de Philosophie,* 1952.
2. *Sein und Zeit* (1927).
3. Cf. *Qu'est-ce que la métaphysique ?* (Traduction Corbin.)
4. A. de Waelhens : *La philosophie de Martin Heidegger,* p. 142.

Le propre de l'homme authentique est de ne jamais oublier qu'il est mortel, en assumant sa propre existence « devant la mort ». L'expression *Sein-zum-Tode,* traduite couramment en français par « Etre-pour-la-mort », rappelle que l'homme authentique ne se démet jamais de sa personne mortelle, il n'est vraiment « libre » que devant l'idée de sa propre mort (*Freiheit-zum-Tode*).

Ces conceptions ont été l'occasion des développements les plus erronés ; on a dit que Heidegger incitait au suicide, que les jeunes Allemands montant au feu assumaient alors leur « Etre-pour-la-mort ». Ce *Sein-zum-Tode* signifie seulement que l'homme ne doit pas perdre de vue que ses projets ne peuvent atteindre leur signification définitive qu'en fonction de l'arrivée imprévisible de cette mort, et que cette mort n'est jamais elle-même un projet, au contraire, elle dérange les projets, elle vous tombe dessus. (Selon l'expression de Sartre, *on meurt par-dessus le marché.*)

Il est facile de partir de là pour comprendre comment l'existentialisme avait pu tirer parti de telles considérations, surtout au moment où la Résistance à l'occupant exaltait à la fois le caractère irremplaçable de chaque homme et la conscience aiguë de sa propre mission devant le risque de mort toujours présent.

Le caractère « irremplaçable » de chaque homme devant sa mort est un vieux thème (il est le sujet de l'*Alceste* d'Euripide), on le trouve dans les littératures nordiques, par exemple, chez le romancier danois Jacobsen, pour qui elle représente, comme pour Heidegger, la possibilité la plus haute de l'homme. Nous accéderons à « l'authenticité » si nous acceptons notre chute, notre abandon dans le monde, « notre déréliction », ce sentiment de notre parfaite impuissance qui, un peu comme le roseau de Pascal, nous donne aussi le sentiment de notre hyperpuissance.

VI. — Les chemins de bois.

Recherche de la vérité, recherche de l'authentique sont les deux aspects du même souci, de l'unique souci de Heidegger, souci qu'il nomme *recherche de l'Etre.* Notre philosophie occidentale depuis Platon l'a oublié, et notre devoir est de réparer cet oubli : *Mettre la pensée sur un chemin tel qu'elle puisse parvenir à entrer dans la relation de la vérité de l'Etre avec l'essence de l'homme, ouvrir une voie à la pensée afin qu'elle puisse expressément penser l'Etre lui-même dans sa vérité, voilà la direction vers laquelle la pensée que tente « Sein und Zeit », s'est mise en route.* C'est seulement la marche elle-même qui permettra de décider si ce chemin est le seul, et si, d'une manière générale, *il est le bon chemin.*

Est-ce donc de ce chemin que nous reparle le titre de l'une des plus récentes et des plus importantes publications de Heidegger : *Holzwege*

(*Les chemins de Bois*) où il s'agit, comme nous le précise l'épigraphe, de ces chemins tracés par les bûcherons qui mènent au cœur de la forêt ? *Les bûcherons connaissent bien ces chemins,* nous dit Heidegger, *ils savent ce qui signifie : « être sur un chemin de bois.* » Ces chemins forestiers, sans doute, ne mènent nulle part, si ce n'est à la forêt, mais ils ont tous été tracés dans le même but, celui de la *récolte* du bois. L'idée de « récolte », de « rassemblement » est essentielle dans la conception heideggerienne de la vérité de l'Etre. La vérité n'est possible que *par la parole,* et comme nous le montre encore la langue grecque, la parole « λόγος » est associée au verbe λέγειν qui signifie à la fois « dire » et « rassembler ».

Cette idée de *rassemblement* est déjà alléguée dans le mot Hirt : le berger est celui qui rassemble. Dans son plus récent ouvrage, *l'introduction à la métaphysique* Heidegger la rapproche de l'idée de *dévoilement.* Les bûcherons mettent le bois à découvert, le dévoilent en le rassemblant au bord des chemins.

Mais en même temps que le dévoilement révèle l'existant et nous mène par là au devant de la vérité, il se produit une certaine obnubilation : ces chemins sont aussi des impasses, ils nous font *errer.* Et cette errance (*Irre*) est inévitable : l'existant nous conduit à errer quand nous partons à la recherche de cette vérité même par laquelle il nous est rendu présent ; la lumière qui rend les objets visibles se met elle-même entre parenthèses en les révélant.

Il y a certainement là une méditation sur la vérité, sur le dévoilement qui apparaît comme une des plus fines, des plus profondes et aussi des plus poétiques, que la philosophie nous ait livrées. Pour Heidegger, *l'histoire humaine,* nous dit M. de Waelhens, *est une suite de décisions par lesquelles l'homme modifie pour lui, en un sens ou en un autre, les relations de l'existant et de sa Vérité (c'est-à-dire de son « Etre ») sans que jamais l'adéquation puisse être obtenue, sans que jamais l'obnubilation de l'Etre par l'existant puisse être levée* [1].

La recherche systématique de cet « Etre », qui paraît introuvable, fait penser à l'adage : « *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé.* » Heidegger pourtant précise que l'Etre n'est pas Dieu et qu'il n'y a pas d'*autre* monde que celui-ci. Introuvable ou non, de toute manière cet Etre « demeure notre *souci,* dit-il, dans sa lettre à Jean Beaufret, *plus proche de nous que toute chose, plus proche de nous que « Dieu lui-même », si nous l'oublions sans cesse, nous ne pouvons, en tout cas, jamais le perdre... ».*

ROBERT CAMPBELL

1. *Chemins et impasses de l'ontologie heideggerienne,* p. 43.

INTERIEURS HOLLANDAIS AU XVIIE SIÈCLE

par Paul Zumthor

Les documents ne manquent pas, qui permettent de se faire une idée de ces intérieurs hollandais du XVIIe siècle, dont tant de peintres ont fixé les aspects séduisants, et l'historien d'aujourd'hui peut les visiter en esprit avec presque autant de précision que s'il s'agissait de demeures bien connues et pour lui familières.

Nous ne recourrons donc à aucune imagination de romancier pour faire cette promenade dans le temps. Nous voici transportés en quelque journée de 1620 ou 1630, et nous nous arrêtons devant une maison bourgeoise, sur l'un des canaux de la ville. Il est de bon ton de ne pas frapper trop fort le marteau de métal fixé à la lourde porte de chêne, cirée ou peinte en vert. Marteau de fer, chez les gens du commun, d'argent massif, chez certains riches. Au reste, si notre voyage nous a conduits dans une petite ville de la province de Hollande, nous frapperons plutôt à la petite porte du « souterrain », ou passerons par la cour : la coutume en effet réserve l'entrée principale pour les mariages et les enterrements.

Une clef tourne dans la serrure ornée de plaques de cuivre. Une servante nous ouvre. Nous pénétrons dans une pièce qu'un Français n'appellerait pas sans hésitation vestibule : le « *voorhuis* », centre de la vie familiale, souvent large et bien éclairé par ses fenêtres en façade. Autour et au-dessous de lui, un système compliqué de courts escaliers, de marches, de portes, unit les salles du rez-de-chaussée et celles du « souterrain », ce dernier groupant les caves et les offices. Dans la maison hollandaise type,

Ci-dessus : intérieur hollandais, par Pieter de Hooch (Bulloz).

aucune pièce n'est de plain-pied. Il faut toujours monter ou descendre. Le plan de l'habitation s'est constitué à partir des deux pièces qui anciennement suffisaient à former celle-ci : la « chambre de devant » et la « chambre de derrière ». Au XVIIe siècle, seules les demeures les plus pauvres ont encore, en ville, cette simplicité. Ces deux chambres primitives subsistent, séparées par une paroi de bois, parfois vitrée, ou par un couloir. Celui-ci ouvre sur plusieurs petites pièces intermédiaires ; quelques marches, un encadrement de bois formant arc l'interrompent en son milieu : à travers une porte ouverte, on découvre une chambre claire-obscure où la robe d'une jeune femme met une tache de couleur, on entrevoit les reflets printaniers d'un jardin. De ce couloir, ou directement du vestibule, monte un escalier tournant qui mène à une pièce d'entresol, dite « chambre suspendue », puis à l'étage supérieur.

L'ameublement, sommaire chez les gens simples, devient, au cours du siècle, surabondant chez les plus riches. Trois meubles forment l'essentiel du mobilier : table, chaise, armoire. On les rencontre dans toutes les pièces. Ils sont l'orgueil de la ménagère, l'objet des principaux efforts décoratifs du menuisier. Vers 1600, on donne à la table la forme d'un épais plateau rectangulaire, posé sur des pieds à boule ; on la recouvre parfois d'un tapis de drap, de serge et de damas chez les riches. Puis se répandent divers types empruntés : table italienne dite « à joues », portée par deux volets verticaux ; table à rabattants, guéridon à trois pieds que l'on place contre le mur, modèles anglais ou français. Les chaises conservent mieux le style hollandais ancien.

Le meuble par excellence, dans la bonne société néerlandaise, c'est l'armoire. Les gens modestes, les paysans, conservaient le vieux coffre médiéval, posé horizontalement sur le sol, ouvrant par le haut, peint de vert, de rouge, orné de dessins rudimentaires. Mais l'armoire, objet de prix, luxe fondamental, consacrait une réussite, un avènement social, symbolisait une richesse et un confort. Une maison bien montée comptait au moins deux armoires. L'armoire à linge d'abord, sacro-sainte, parfumée à l'aspérule, et dont la maîtresse de maison se réservait le contrôle. Celle de la riche Mme Blyenborgh, à Dordrecht, contient des trésors : draps des Indes orientales, de Haarlem, de Flandre, d'Amsterdam, d'Alkmaar, de Frise, d'Embden, rangés par catégories d'origine ; des bonnets, des mouchoirs, des foulards datant de la jeunesse de la grand-mère ; vingt-quatre douzaines de chemises, quarante douzaines de nappes et serviettes destinées à la dot des enfants. Un libraire amsterdamois de fortune moyenne serre dans son armoire soixante draps, trente nappes et plus de trois cents serviettes de tables. Certaines élégantes substituent à l'armoire à linge un coffre indien, plaqué de cuivre ou d'argent, ou un coffre de fabrication hollandaise qu'elles recouvrent de drap bleu. Puis l'armoire à porcelaine, placée dans la pièce d'apparat, et sur les rayons de laquelle on expose assiettes, pots, plats décorés, parfois mêlés à des instruments de musique. On utilise aussi des vaisseliers en forme d'étagères pyramidales. Bien des gens, même à la campagne, possèdent une armoire à vitrine per-

mettant d'exposer des objets précieux. Souvent la maîtresse de maison y conserve les cadeaux reçus jadis à son baptême, et les souvenirs de son mariage.

Tel est le cadre général de l'intérieur hollandais citadin, souvent d'une charmante intimité, mais, au jugement des visiteurs français, assez peu confortable. Quel que soit le milieu social de son habitant, la structure de la maison reste, pour l'essentiel, identique. Dans les ruelles pauvres, les façades sont plus étroites encore, les fenêtres plus rares ; les couloirs de l'appartement s'allongent, tournent sous des plafonds bas. Le mobilier, dans une mauvaise lumière, se réduit à quelques meubles indispensables, qui perpétuent la lourdeur et la solidité du vieux style autochtone. Ouvriers pauvres, apprentis s'entassent dans les « souterrains » et les greniers.

Le « vestibule » est l'héritier de l'ancienne « chambre de devant » qui servait autrefois de boutique ou d'atelier. Chez les petits commerçants et les artisans les plus humbles, il a conservé cette destination ; on y travaille porte grande ouverte : les marchandises sont exposées au-dehors, sous la marquise. C'est dans son vestibule que, la plupart du temps, l'instituteur tient école, le tavernier sa taverne ou sa tabagie. Le bourgeois modeste en fait sa pièce principale. Il le décore de plaques de porcelaine peinte. Il y place une table, quelques chaises, son armoire à vaisselle, un miroir, sa batterie de chaudrons de cuivre ; contre un mur, dans un angle, un banc de bois sculpté. Chez les riches, le vestibule devient salon. Le banc est de marbre. Aux murs, des tableaux et des trophées de chasse. Le rôle décoratif de cette pièce, dans les familles aisées, inspire un tel respect que, de peur d'en troubler l'ordonnance, la maîtresse de maison, ses filles, sa servante évitent d'y séjourner. Elles s'installent dans une chambrette annexe (qui, chez les gens simples, se confond parfois avec l'ancienne « chambre de derrière »), où se déroule la plus grande partie de leur vie. C'est là qu'elles cousent, tricotent, servent les repas quotidiens. Cette « chambre d'habitation » ouvre en général sur la façade par une petite fenêtre qui permet d'observer la rue, mais ne laisse pénétrer que peu de lumière. On la meuble avec simplicité.

L'escalier qui mène au premier étage donne, dans les maisons riches, nouveau prétexte à décor. De bois en général, parfois de marbre, il s'orne d'une rampe à figures sculptées, lions, plantes, armes du maître. Mais c'est là l'exception. L'escalier de type courant est un casse-cou, tournant dans les vieux immeubles, droit dans les plus modernes, aussi raide qu'étroit. Il débouche sur un couloir, de part et d'autre duquel s'ouvrent les chambres, peu nombreuses, en général deux ou trois. Le plus souvent, ce sont les chambres à coucher de la famille. Dans quelques grandes maisons, celles-ci au contraire sont établies au rez-de-chaussée ou reléguées au second, le premier étant réservé aux pièces d'apparat. Au reste, c'est une nouveauté, au « siècle d'or », et non encore généralisée, qu'une chambre à

coucher proprement dite. Chez beaucoup de petites gens, les lits sont dressés dans la pièce d'habitation : moins dressés à vrai dire que construits, encastrés dans le mur comme des placards, si courts qu'on y dort assis. Dans leur partie inférieure, ces « armoires à dormir » ont un tiroir où l'on couche les petits enfants. La famille est-elle trop nombreuse pour que tout le monde ait place dans les lits disponibles, une partie des enfants va coucher au grenier.

Par l'une des portes de chêne plein, que décore une scène mythologique peinte ou sculptée, pénétrons dans la chambre à coucher d'un commerçant aisé. Là encore, des carreaux de faïence recouvrent les murs ; un miroir, où joue une lumière avare ; quelques tableaux. Des souvenirs de famille sur la hotte de la cheminée. Deux chaises basses à très haut dossier, une table, la grande armoire à linge ; un lavabo : cuvette et pot sur une tablette. Le quart de la pièce est occupé par le lit à colonnes et à baldaquin, rectangulaire, fermé par un rideau de damas vert. Sur la couverture damassée, on a rabattu le revers finement brodé du drap. C'est là un lit « moderne », dont le type refoule peu à peu vers les campagnes la vieille « armoire à dormir ».

Le sol des maisons riches, au début du siècle, est pavé, à l'italienne, d'un carrelage coloré, formé, par exemple, de dalles carrées, alternativement blanches et bleues, parfois de marbre dans les pièces d'apparat. Plus tard s'introduit la mode française du parquet. Mais, dans la plupart des intérieurs, on s'en tient au plancher traditionnel, plus ou moins grossier. Ce sol est rarement laissé nu. Dallé, on le recouvre en partie de nattes espagnoles aux bandes noires et jaunes, aux champs bariolés ; en revanche, on utilise peu les tapis : il arrive que l'on en déploie un, très petit, au centre de la pièce, pour honorer un hôte de marque ; mais on le roule aussitôt l'hôte parti. Si le sol est de bois, on y répand un sable fin, coloré, avec lequel, dans les grandes occasions, on dessine des fleurs ou d'autres motifs.

Le plafond est formé de poutres apparentes, que relient des lattes transversales. Les riches le font lambrisser et embellir de peintures idylliques, mythologiques, allégoriques... Dans certaines pièces, on y suspend des bibelots de bois ou de métal, représentant bateaux, coches, poissons, armoiries, étendards.

Le petit bourgeois besogneux se contente de chauler le mur de sa chambre. Son collègue plus à l'aise recouvre le sien de carreaux de faïence aux couleurs contrastées. Toutefois, derrière les armoires et les lits, on place de préférence un panneau de bois. Dans les maisons cossues, au début du siècle, on lambrissait les parois ; puis la hauteur du lambris diminua. La partie supérieure du mur fut parfois recouverte de cuir doré, sur lequel se détachaient les tableaux, dans leur cadre de bois sculpté. C'est sur un fond de ce genre, à la fois chaud et grave, qu'il convient d'imaginer les jaunes et les bleus de Vermeer, les lumières brûlantes de Frans Hals. Mais, après 1660, le cuir passe de mode. On lui préfère la peinture murale, étalée en larges scènes de chasse, en allégories compliquées, en évocations

bibliques, apparentées à celles des tapisseries dont certains tendent leurs pièces d'apparat.

Les bourgeois aisés suspendent un peu partout dans leur maison des miroirs. D'abord, de petits miroirs vénitiens, encadrés de cristal et d'une bordure de roses de verre : dans la seconde moitié du siècle, on leur substituera, çà et là, de grands miroirs français à pied.

Sous les combles, autour du grenier qui sert aux commerçants d'entrepôt, se groupent parfois de petites pièces mansardées : chambres de domestiques, réduits divers, soute à bois et à tourbe.

Le chauffage s'opère par des cheminées. Il n'est si pauvre maison qui n'en possède au moins une. Très large sous son manteau quadrangulaire (de façon à être aisément ramonée avec un torchon de paille), la cheminée, à l'âtre garni de plaques de fer parfois ouvragées (où, en été, l'on expose des potiches), est devenue chez les bourgeois un élément du luxe familial : on en sculpte la hotte ; on en charge le rebord de porcelaines, de bibelots de laque. On la maintient dans un état de propreté parfaite : on n'y voit jamais de cendres, car celles-ci tombent dans un trou spécial aménagé sous le foyer. On y brûle parfois des bûches de hêtre, ordinairement de la tourbe.

Le procédé d'éclairage le moins cher et le plus répandu est la lampe à huile, lumignon minuscule, en force de bec, d'où sort une flamme tremblotante et sans éclat. Les chandelles, et surtout les bougies, plus efficaces, coûtent fort cher.

Quelle que soit sa condition, le Néerlandais nourrit pour sa maison un véritable amour. Pour l'homme, économe jusqu'à l'avarice, l'aménagement de sa maison est la seule occasion licite de dépenses somptuaires. La femme, elle, voue totalement sa vie à la maison. La maison est le lieu, le temple de la famille, et celle-ci à son tour constitue le centre de l'existence sociale. Aussi aime-t-on à s'enfermer chez soi, au milieu de ces pièces bien frottées, de ces meubles cirés, de ces objets luisants de propreté.

Jardin et fleurs.

De la « chambre de derrière » ou de l'extrémité du couloir, on descend, par quelques marches, dans la cour, que clôt une palissade peinte en vert ou en rouge brun.

Certains artisans font de leur cour une dépendance de l'atelier ; certains boutiquiers, un entrepôt. La plupart des bourgeois, même modestes, aménagent la leur en jardin, en dépit de son exiguïté : souvent quelques dizaines de pieds carrés. Du moins, on y cultive une pelouse de gazon, un parterre fleuri, quelques plaques de mousses. Si les dimensions du terrain le permettent, on y laisse un sureau, un cytise, croître contre le mur, on y entretient deux ou trois arbres fruitiers. A mesure qu'on s'élève dans l'échelle sociale, ce cadre s'élargit, sans jamais atteindre pourtant des proportions bien considérables : le sol urbain est cher et rare. Aussi, bien des

gens aisés, surtout dans la seconde moitié du siècle, achètent-ils aux environs de la ville un second jardin, où ils se rendent en famille dans les jours chômés de la belle saison.

Le plan type du jardin néerlandais comporte quatre pelouses rectangulaires séparées par une allée en croix. Sur les pelouses, les massifs de fleurs ; tout autour, les arbres ; au centre, un pavillon de bois (plus tard, de pierre), au toit en coupole, ou bien une tonnelle sous laquelle on mange et, quand la mode s'en sera répandue, on prendra le thé. Tout ici est rangé, soigné, géométrique, lilliputien : un jardin de poupées.

Chacun tient à cœur d'avoir sa récolte annuelle de fruits. On cultive surtout le pommier, dont on connaît une vingtaine de variétés (la plus appréciée est la goud-pipping) ; le poirier, avec ses quinze variétés ; mais aussi le cerisier, le prunier. A terre, on fait ramper des melons, des fraisiers. Mûres, framboises, nèfles — le fruit du pauvre — mûrissent le long des palissades. Beaucoup d'amateurs ont des serres de bois où ils s'efforcent de faire croître l'abricotier, le pêcher... et même la vigne, dont le fruit se forme bien, mais ne donne pas l'alcool.

La nation entière nourrit (au scandale de quelques morigéneurs) une passion pour les fleurs. On utilise très peu celles-ci dans la décoration intérieure des maisons ; la profusion n'en est que plus grande dans les jardins. On les y range en planches isolées, bien classées : les roses ici, et là l'iris ; ailleurs, les lis ; plus loin la jacinthe ; au fond, l'églantier ; le jaune à droite, le rouge à gauche. Il règne entre ces plantes un ordre sans fantaisie, mais où un esprit méthodique aime à retrouver son image. Du moins, les parfums se mêlent. Dans les minuscules jardins du centre des grandes villes, ils se mêlent aussi aux odeurs montant du canal, qui aux jours chauds les étouffent.

Toutes les villes possèdent des boutiques de fleuristes. Le marchand y vend les produits de son jardin, ou de quelque autre qu'il loue dans la proche campagne. Si le volume de ses affaires prend de l'importance, il passe commande à un horticulteur de Haarlem. Le sol de cette ville en effet, et de ses environs, se prête si bien à la culture des fleurs que les jardins ont fini par y perdre leur fonction décorative pour donner naissance à une industrie. Narcisse, safran, lis de toutes teintes, violette, anémone, crocus, aconit, pied-d'alouette, pois de senteur, innombrables espèces dont certaines sont alors inconnues dans le reste de l'Europe : on importe, on expérimente, on crée formes et couleurs, on lance l'*apocynum canadense*.

Jusque vers 1615, la reine de ces fleurs est la rose. En quelques années, la faveur du public se détourne alors d'elle, et la tulipe la détrône. Importée de Turquie en Allemagne dès 1559, la tulipe avait été apportée aux Pays-Bas, en 1593, par le naturaliste Clusius, à titre de curiosité exotique. Peu après, elle apparut, çà et là, dans les jardins. Mais il fallut, pour attirer sur elle l'attention et l'intérêt du grand public, que gagnât la Hollande une mode répandue à Paris au début du règne de Louis XIII. Soudain, la tulipe se vit promue au rang de fleur élégante, porteuse de tout un symbolisme courtois. Or, simultanément, la diffusion fortuite d'un virus dans

les jardins hollandais vint affecter sa corolle de diverses altérations pathologiques. Les horticulteurs, spéculant sur l'engouement populaire, surent tirer profit de cette maladie pour produire plusieurs variétés curieuses.

La mode française s'était maintenant étendue à toute l'Europe occidentale, et les Pays-Bas devenaient le principal fournisseur. Dès 1625, l'oignon de *Semper Augustus,* particulièrement recherché, se vend à prix d'or : grand calice d'un blanc pur, légèrement taché de bleu à sa base, strié de raies verticales d'un rouge flamboyant. On crée des tulipes roses, des mauves, des brunes, des jaunes, d'autres combinant ces couleurs de diverses manières, comme la *Laprock,* qui porte un habit d'arlequin. On obtient trente, bientôt cent types différents. Le bailli de Kennemeerland désigne du nom d'*Amiral* l'espèce qu'il a formée. Aussitôt, cinquante

La Cour par Pieter de Hooch (Bulloz).

autres amateurs reprennent son idée. On aura dès lors tout un groupe onomastique : *Amiral van Enckuysen, Amiral Pottebacker.* Un groupe *Général* se constitue à son tour : *Général van Eyck,* et d'autres ; un jardinier de Gouda, en veine de publicité, lance la *Général des Généraux.* Plus simplement, on distingue, faute de mieux, la *Rouge et jaune de Catoleyn.* On compte cinq *Merveille,* quatre *Morillon,* sept *Tournai,* trente *Paragon...* C'est une inflation... et qui a ses profiteurs : les oignons se vendent cher, il est aisé d'en produire dans le moindre jardin. Pour beaucoup de citadins sédentaires, de boutiquiers prudents, se lève un souffle d'aventure.

Les tisserands de Haarlem, qui forment dans cette ville une importante corporation, se jettent dans la spéculation, malgré leur incompétence en horticulture. La fièvre monte. Cette « tulipomanie » atteint son paroxysme dans l'hiver en 1636, et finit par une catastrophe quelques mois plus tard.

C'est une crise de folie boursière, épidémique. La contagion a atteint la population entière : bouchers, portiers, commissionnaires, aubergistes, étudiants, barbiers, ramoneurs, collecteurs d'impôts, extracteurs de tourbe, pas une catégorie sociale qui soit épargnée ; pas une secte, ni une association : arminiens et papistes, luthériens, mennonistes, gardiens de nuit et rhétoriqueurs ! Les régions d'Amsterdam, Haarlem, Alkmaar, Hoorn, Enkhuyzen, Utrecht, Rotterdam sont les plus touchées. Les rares citoyens qui conservent leur sang-froid traitent les autres de « Chapperonnistes » (*Kappisten*), par allusion au chaperon des fous : ils lancent des pamphlets, des chansons satiriques, dont l'humour s'aigrit de plus en plus.

A Hoorn, on achète une maison pour trois oignons de tulipe. Un *Amiral Liefkens* vaut 4 400 florins ; le cours du *Semper Augustus* oscille de 4 000 à 5 500 ! Quand plusieurs acheteurs convoitent le même oignon, ils n'hésitent pas à proposer au vendeur de stupéfiants pots-de-vin : un carrosse, par exemple, et deux beaux chevaux. A Amsterdam, un bourgeois tire, à ce compte, de son jardin, 60 000 florins en quatre mois. On en perd le sommeil. Un fleuriste fixe à son lit une sonnette d'alarme dont le cordon entoure, au jardin, le précieux massif. Acheteurs et vendeurs se rencontrent, deux ou trois soirs par semaine, dans des tavernes où leurs discussions se prolongent jusque tard dans la nuit. Non seulement on n'en écarte pas les enfants, mais on les invite à y participer, car il est recommandable de leur enseigner de bonne heure à gagner de l'argent ! Des prédicants mêmes se mêlent à cette foule, d'où sortent à l'aube de nouveaux riches, qui le lendemain se retrouveront peut-être sur la paille. Le même oignon est vendu et revendu dix fois dans une journée. Des spécialistes entretiennent un service de renseignements, relèvent les pistes les plus intéressantes. Comme la plupart de ces transactions se passent en hiver, on spécule sur images. Il circule des catalogues de tulipes, parfois admirables, comme ceux que peignit Judith Leyster, l'élève de Frans Hals.

Bien des gens simples, ayant acheté à crédit, et manqué l'opération suivante, se trouvent hors d'état de s'acquitter. Les plaintes en justice s'accumulent. Des centaines de familles bourgeoises ont tout perdu. Les municipalités tout à coup prennent peur : le système commercial qui fait la prospérité du pays repose entièrement sur le crédit. L'inquiétude se répand parmi les spéculateurs eux-mêmes. Premier indice, le 3 février 1637 : un fleuriste achète pour 1 250 florins un oignon qu'il n'arrive pas à revendre. Les professionnels s'affolent. Le 24 février, une assemblée générale de fleuristes se réunit à Amsterdam et décide une mesure radicale : seront seules payables désormais les traites tirées avant le 30 novembre 1636 ; tous les contrats ultérieurs sont annulés, l'acheteur pouvant se libérer en versant une indemnité de 10 p. 100 au vendeur et en lui restituant l'oignon. Le 27 avril, les Etats de Hollande entérinent cette décision. Du jour au lendemain, le cours des oignons les plus chers tombe de 5 000 à 50 florins ! La situation est assainie au prix de nombreuses

ruines individuelles. Parmi les victimes figure le peintre Jan van Goyen, qui fut le maître de Jan Steen.

RÉVEIL HOLLANDAIS.

De demi-heure en demi-heure, depuis qu'ils ont commencé leur ronde, les gardiens de nuit ont agité leur crécelle. Ils ont successivement annoncé, par le chant d'un refrain, minuit, une heure, deux heures... Chaque fois que leur voix s'élevait ainsi, un appel de trompette retentissait sur la tour de guet. L'horloge de la grande porte égrenait ses coups. Durant quelques minutes, ces bruits ébranlaient la nuit citadine, puis tout retombait au silence.

Au moment où prend fin la ronde de nuit, plusieurs corps de métier ont déjà commencé leur journée de travail. Il a fallu des règlements municipaux pour interdire aux foulons d'ouvrir leurs ateliers avant deux heures du matin ; aux chapeliers, avant quatre heures ; au forgeron, à cause du vacarme de sa forge, avant la cloche qui sonne à l'aube et donne à toute la population le signal du lever.

Le père de famille sort du lit le premier. En bonnet de nuit et en pantoufles, emmitouflé dans sa robe de chambre, il ouvre les volets et la porte du vestibule, avance d'un pas, regarde le temps qu'il fait. On se salue entre voisins, on échange quelques mots sur le train de la vie ou le cours des affaires. Puis, on appelle la servante. Dans la maison, des pas craquent, des voix d'enfants s'élèvent. Des portes s'ouvrent, se referment. On s'embrasse. Tout le monde, aux Pays-Bas, s'embrasse. On embrasse ses amis, ses visiteurs, l'étranger de passage. Cependant, la rue s'anime. Le laitier et le boulanger ont commencé leur tournée, portant leur seilles ou traînant bruyamment leur charrette. Les femmes les attendent sur les seuils.

Tandis que la servante dresse la table, les membres de la famille procèdent, dans leur chambre, à leur « toilette » : un grand mot pour bien peu de chose. Le témoignage des étrangers est presque unanime : les Néerlandais sont sales. « Ils tiennent leurs maisons plus propres que leurs corps », écrit un visiteur anglais, qui ajoute, avec quelque exagération sans doute : « et leurs corps plus que leur âme ». Pourtant, les Européens du XVIIe siècle n'étaient guère exigeants en fait d'hygiène corporelle ! Vers 1660 encore, on se met à table, aux Pays-Bas, sans se laver les mains, à quelque tâche qu'on vienne de se livrer : les Français ne cachent pas leur dégoût. Des peintres de ce temps nous montrent des dames riches procédant, sur des aiguières de métal précieux, à de parcimonieuses ablutions de la main, du pied : le vêtement n'est pas relevé plus haut que le poignet ni la cheville. A quelque distance, sous le lit, le pot de chambre attend qu'une servante vienne l'enlever, pour le vider au canal. Après 1672, une table de toilette, d'origine française, dite « bouquet de nuit », fait son apparition dans la société élégante. C'est un joli petit coffre contenant miroir et chandelier, boîte à poudre, brosses à cheveux et à habits,

étuis à aiguilles, mouchettes. Rien qui serve au nettoyage de la peau. Les bains publics sont à peu près inconnus : en 1735 encore, Amsterdam n'en aura qu'un seul établissement. Matelots et pêcheurs, saturés de poisson, dégagent une odeur personnelle épouvantable.

Les repas.

Le père préside le repas comme un culte. Nul, dans les familles bourgeoises, ne s'absente à cette heure-là sans raisons sérieuses. La tribu entière se groupe autour de la table, la servante au bas bout ; les petits enfants, sur des sièges ou à terre, un peu à l'écart. On mange, en général, dans la « chambre de séjour », sinon dans quelque office, sur les arrières de la maison. Les « belles chambres » ne servent qu'aux banquets de fête.

Tout repas commence et finit par une prière : chacun se tient debout devant sa place (plus rarement, assis), les hommes tête nue. Le père prononce la prière du matin, que les autres accompagnent à voix basse, mains jointes, et à la fin de laquelle ils répondent : « Amen. » Les hommes remettent alors leur chapeau, et tout le monde s'assied. Après le repas, on se lève, et l'on prie de nouveau, ou l'on chante les grâces. A la fin du repas principal, on fait, dans beaucoup de familles, suivre la prière de la méditation d'un passage de la Bible ; puis le père ou l'un de ses fils lit à haute voix quelques pages d'un livre édifiant. Pendant le repas, les adultes parlent peu ; souvent même pas du tout. On impose aux enfants le silence.

Une nappe, parfois somptueusement ouvragée, recouvre la table. Certains, il est vrai, se contentent d'enlever le tapis et mangent sur le bois. Des coupes de verre ou de cristal, des assiettes et des pots d'étain ou d'argent, des plats de porcelaine y sont disposés, et aussi un « tailloir », sorte de plateau sur quoi l'on découpe le pain ou la viande. Au centre, chez les riches, une clochette permet d'appeler les domestiques. Depuis près d'un siècle, on utilise des couteaux de table. Les cuillers sont d'usage plus rare. Chez bien des petits bourgeois, on les considère comme des bijoux, objets de cadeaux solennels, que l'on conserve précieusement dans l'armoire ou le coffre. On mange avec ses doigts et le couteau. La fourchette n'apparaîtra que vers 1700 et restera longtemps un luxe. Aussi ne peut-on se passer de serviette. Celle-ci, avant la fin du repas, n'est plus qu'un chiffon gras. Certains bourgeois, par souci du décor, s'essuient les doigts à un petit morceau d'étoffe dissimulé sous une serviette immaculée.

L'aspect d'une table servie a quelque chose d'à la fois lourd et sommaire, d'abondant et de peu personnel. On distingue mal, dans cette accumulation d'instruments, le couvert individuel, la place spécialement équipée pour chaque convive. Pourtant, la richesse, la variété, la commodité, la beauté de la vaisselle, même chez les plus humbles, passent aux yeux des étrangers pour l'une des caractéristiques de la culture néerlandaise. Plats, pots, assiettes, aiguières, mais aussi les sucriers, beurriers, saucières, salières, soupières, coquetiers, les bols à eau-de-vie, les coupes et

les hautes chopes à couvercle : tout cela se fabrique le plus souvent en étain, qui, depuis le XVIe siècle, est le métal domestique par excellence (l'argent reste un luxe rare). Seuls les très pauvres, ou certains paysans, utilisent encore, selon la tradition médiévale, une vaisselle de bois. On trouve l'étain décoratif. On aime le traiter comme une matière précieuse : on y fait graver des motifs ornementaires, les armes de la famille. A défaut d'autres objets d'art, les petits bourgeois exposent dans leur vestibule des échantillons de leur vaisselle.

Le verre concurrence en partie l'étain dans la confection des vaisseaux à boire : verre rond à large pied, d'origine rhénane, ou haute flûte très étroite ; l'un et l'autre ornés souvent de peintures : dictons latins ou néerlandais, scènes bibliques ou historiques, armes, paysages.

La porcelaine demeure réservée aux usages nobles : elle décore la table, les armoires, embellit les banquets patriciens. A la cuisine, à l'office, l'étain voisine avec le cuivre, la faïence, la terre cuite. La plupart des villes possèdent des ateliers de poterie : hangars large ouverts sur la rue, d'où l'on voit, le long de rayonnages, sécher les jarres et les cruchons ; contre l'une des parois, un four de briques, massif, la gueule comme une porte de chambre, flamboie ; un apprenti tourne le treuil actionnant le tour... Quant à la chaudronnerie — de fabrication locale ou importée d'Allemagne — c'est une marchandise chère, et l'on comprend la fierté des bourgeoises à l'exhiber.

Les Néerlandais sont gros mangeurs. Leur réputation de frugalité s'entend qualitativement. Les quantités absorbées sont, chez la plupart d'entre eux, abondantes. Quatre repas se succèdent au cours de la journée. Dès le petit matin — 5 ou 6 heures, en été — aussitôt expédiée la toilette, terminé l'habillement, on prend le petit déjeuner. Celui-ci restera longtemps, même chez les riches, d'une extrême simplicité : pain, beurre et fromage en forment les éléments essentiels, souvent les seuls ; on boit du lait ou de la bière : après 1670, du thé et du chocolat ; des reliefs du dîner de la veille s'ajoutent parfois à cet ordinaire. Seule la qualité du pain diffère selon les mlilieux sociaux.

A la fin de la matinée a lieu le repas principal, communément appelé « le midi » (*de noen*), qui comporte normalement deux ou trois services (potage et viande ; ou potage, poisson et viande), et s'achève par une salade ou des fruits. Parfois un entremets complète ce menu : crêpes, gaufres, ou — surtout — purée de riz. Le potage se compose généralement de légumes et de lard, cuits au potage se compose généralement de légumes et de lard, cuits au lait.

Vers trois heures de l'après-midi, si les occupations professionnelles en laissent le temps, on goûte : pain et fromage, accompagnés d'amandes, de raisins, ou d'autres friandises ; de la bière, parfois coupée d'eau, froide ou chaude. A la fin du siècle, le thé remplace la bière.

A huit ou neuf heures du soir, on sert le dîner. Chez les bourgeois riches, celui-ci comporte, comme le « midi », plusieurs services. Mais

en général il n'est composé que des restes de la journée, complétés, s'il est nécessaire, de beurre, de fromage ou d'une bouillie de vieux pain détrempé dans du lait...

La fin du Jour.

Artisans, paysans, petits commerçants prolongent jusqu'au dîner leur journée de travail. Les bourgeois riches prendront, au cours du siècle, l'habitude de se libérer de leurs tâches dès la fin de l'après-midi. A partir de midi, on rencontre quelques oisifs : vieillards qui aiment à faire la sieste jusque vers trois heures ; femmes de la classe aisée ; jeunes gens de la haute société. Au fur et à mesure que, pour chacun, prend fin le travail quotidien, le Néerlandais se consacre aux plaisirs de la vie sociale. Jusque vers 1670, ces plaisirs se goûtent presque exclusivement en famille.

Les grands bourgeois aiment à se rendre visite vers l'heure du goûter. Celui-ci revêt alors plus d'importance : l'hôte offre du poisson, de la viande froide, des sucreries. Si le temps le permet, on goûte au jardin. Lorsque l'usage du thé se sera répandu, on invitera volontiers des amis à « prendre le thé » (avec des biscuits ou d'autres friandises), vers deux ou trois heures.

Au moment où, vers cinq, six, sept heures, l'activité de la ville s'apaise et que la circulation s'y ralentit, le bourgeois sort de son bureau, descend de l'entrepôt, revient du port. Il met son calot, passe sa robe de chambre, s'assied, s'il ne fait pas trop froid, sur le banc devant sa maison, sous la marquise. Sa femme et ses filles le rejoignent. Devant la maison d'à-côté, un groupe identique se forme. Les petits enfants courent çà et là, s'interpellent, font voguer un sabot sur le canal. La mère de famille a sorti sur le seuil le dernier-né dans son berceau. Le père lit les gazettes. De banc à banc, les hommes commentent les nouvelles, soulèvent les problèmes de la politique, déplorent la décadence du monde.

Par mauvais temps, la veillée se déroule dans la « chambre de séjour ». Autour de la table, la mère, ses grandes filles cousent ou brodent ; dans un coin, la servante tourne le rouet ; les fils bricolent, taillent une pièce de bois, tissent un filet ; le torse haut sur sa chaise, le père lit à haute voix la Bible ou un livre d'histoire. On a allumé le poêle à tourbe, les chandelles. Parfois, des amis frappent à la porte. Ils entrent, éteignent leur lanterne. Ce sont des jeunes, des deux sexes : les gens mûrs ne sortent guère. A Dordrecht, à La Haye, on remarque, dans le groupe de ces visiteurs, une jeune fille qui tient à la main un petit seau de bois contenant un recueil de chansons : des chansons d'amour surtout, écrites et illustrées pour elle par de jeunes hommes de sa connaissance ; ou bien un minuscule volume imprimé. A défaut d'un tel « livre de demoiselle », la maîtresse de maison tire de son armoire *Le super-amiral de Hollande,* ou bien *Apollon parmi les déesses du*

chant, ou encore *Le délicieux béguinage :* recueils dont aucun foyer néerlandais n'est dépourvu. Il en existe des centaines.

On chante en duo, en chœur, avec accompagnement de flûte, de violon, de luth ; chez les bourgeois riches, d'épinette ou de clavecin. Chant et musique animent ainsi les veillées hivernales des familles aisées. Le niveau de ces exécutions dépasse, en général, une honnête moyenne. Il est parfois très élevé. On soigne fort, en effet, vers le milieu du siècle, l'éducation musicale des jeunes. Une mode venue d'Angleterre a multiplié les maîtres de musique donnant à domicile des leçons privées. Enseigner le chant, la flûte, le clavecin, est devenu une profession régulière. A côté de maîtres médiocres, il en est d'excellents, et dont une œuvre originale nous reste, sous la forme de cahiers d'études composés pour leurs élèves. L'Eglise, hostile aux arts en général, admet la musique, en favorise même la pratique. Les écoles ont instauré des cours de chant ; plusieurs villes, créé des cours publics de musique.

Les soirs où l'on ne chante pas, dans les rares familles où l'on ne pratique pas la musique, on invitera les visiteurs à participer à un jeu de société. Les jeux de hasard sont en grande faveur. Le Néerlandais est passionnément joueur ; il va jusqu'à parier, en temps de guerre, sur l'issue d'une bataille en cours. Seule l'opposition de l'Eglise et de la magistrature freine cette tendance naturelle : par comparaison avec les mœurs de la haute société française, Parival trouvera que l'on joue peu, aux Pays-Bas. L'antique jeu de dés, depuis longtemps passé de mode chez les riches, reste courant dans le peuple, en dépit des interdictions officielles.

On connaît une vingtaine de jeux de cartes : le *roemsteken,* qui fut emprunté par les Français sous le nom de romestecq, se joue avec trente-six cartes, réparties entre un nombre de joueurs pouvant aller de deux à six ; l'hombre (*omberen*), avec quarante cartes, à trois joueurs ; le pharaon, le piquet, le lansquenet. D'autres jeux comportent des cartes figuratives, dont les maîtresses sont la Mort, la Vie, le Roi.

Les nobles ont conservé la tradition médiévale du jeu d'échecs. Mais celui-ci ne pénétrera que vers 1700 dans l'usage de la grande bourgeoisie. En revanche, le jeu de dames s'y pratique depuis longtemps.

Après 1650, l'influence croissante des mœurs françaises et la multiplication des cafés amènent un changement profond dans les traditions qui présidaient à la soirée familiale. Désormais, une ou deux fois par semaine, parfois davantage, le bourgeois ne rentre chez lui que le plus tard possible, pour dîner. Sa femme même, ses filles se mettent à sortir de leur côté. Les enfants plus jeunes suivront bientôt le mouvement. Les gens sérieux s'inquiètent. Ces vagabondages, ces heures de promiscuité dans les tabagies et les cafés ont pour effet d'ébranler les cloisons sociales, et par là de ruiner la religion et le respect. La vieille austérité bourgeoise, la stricte économie de temps

et d'argent, le pieux conservatisme, tout ce qui fit la force du peuple néerlandais s'en va ou dégénère. La famille n'est plus vraiment la famille ; ni la maison, la maison.

Aussi bien, à dix heures sonne la cloche, retentit le tambour de la garde. Chacun rentre chez soi. Les Néerlandais sont grands dormeurs et se couchent tôt en général. Passé dix heures, il ne reste plus par les rues que les veilleurs de nuit, les malfaiteurs dans leurs coins d'ombre, et quelques débauchés plus ou moins clandestins. Le bourgeois couvre son feu. Tout le monde s'agenouille pour la prière du soir. Le père bénit ses enfants. On s'embrasse. On souffle les chandelles. On va au lit. La ville s'endort.

PAUL ZUMTHOR

CHRONIQUE DES LIVRES

L'UNIVERS DE MARCEL JOUHANDEAU

par Jean GAUMIER (*Nizet 1959*)

Le cas de Marcel Jouhandeau n'est pas simple. Personne n'a poussé plus loin que cet écrivain à la fois précieux et classique, indiscret et secret, diabolique et dévot, la curiosité de soi, le sentiment de son irréductibilité au monde et de son antipathie aux autres, le goût de contempler dans un miroir son « singulier visage, reflet d'une âme singulière ». Cinquante volumes d'une prose méticuleuse et corrosive n'ont pas épuisé l'intérêt de cet auto-portrait, les virtualités de ce *moi* qui ne se révèle jamais mieux que par l'affrontement aux médiocrités du quotidien le plus usagé, cancans d'une petite ville ou chamailles conjugales. Tant d'égotisme éclatant dans un décor d'existence aussi mesquine peut irriter et cacher aux regards d'exceptionnels mérites d'analyste et de moraliste et la souplesse d'un esprit qui ne serait dupe de rien s'il ne l'était parfois de lui-même.

J. Gaumier a jeté de puissants faisceaux de lumière sur un des univers littéraires de ce temps qui mérite la singularité d'un adjectif : oui, il y a un monde jouhandélien comme un monde mauriacien, ou proustien, bien que moins vaste et moins profond. Sur la fusion intime de l'ironie et de la mysticité dans ce génie où il y a du prêtre (mais qui a détourné le culte de Dieu à soi) Jean Gaumier a écrit des pages excellentes et d'autres aussi pour montrer que le subjectivisme chez Jouhandeau rejoint une forme d'essentialisme : car, indifférent à l'histoire, libre de scrupules et de système, ce qu'il atteint en lui-même et dans les autres c'est le drame intérieur, l'alternative du Bien et du Mal, l'éthique de la liberté.

Ses personnages perdent généralement leur âme ; mais la possèdent avant de la perdre. Je disais tout à l'heure : antipathie aux autres ; Jean Gaumier ne me l'accorderait sans doute pas et peut-être aurait-il raison de discerner, chez Jouhandeau, cette forme secrète d'amour qu'appellent les êtres appréhendés au niveau où ils se damnent.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 136.)

LE CAS PINAY : *MONNAIE OU RÉGIME ?*

par Marcel Gabilly

M. Antoine Pinay n'est plus ministre.

Aux termes d'un décret publié au *Journal officiel* du 14 janvier 1960, il a été « remplacé » par M. Wilfrid Baumgartner. La presse de ce même jour annonçait en traduction libre : révocation, éviction, limogeage. Elle s'interrogeait sur les suites politiques.

Cela durait depuis deux semaines. Au matin du 30 décembre dernier, partant prendre quelques jours de repos sur la côte d'Azur, M. Antoine Pinay avait remis aux journalistes accrédités auprès du ministère des Finances et des Affaires économiques une courte note :

« *Si d'autres*, y disait-il, *songent à revenir à l'étatisme et au dirigisme, il est bien évident que je ne saurais cautionner une telle politique. Que les socialistes appliquent leur politique quand ils sont au pouvoir il n'y a rien de plus normal. Que l'actuel gouvernement puisse envisager de faire la politique des socialistes cela paraîtrait déjà très étonnant. Mais que l'on veuille faire appliquer par moi une telle politique, c'est tout à fait hors de question.* »

A différentes reprises depuis qu'il était revenu rue de Rivoli, M. Antoine Pinay avait sous des formes diverses menacé de donner sa démission. Jamais il ne l'avait fait de façon aussi catégorique. Que s'était-il donc passé ?

Vœux de Nouvel An.

Au lendemain de cet esclandre, les journaux publiaient le message de vœux du général de Gaulle aux Français. Une phrase pouvait avoir quelque rapport avec la position prise par le ministre des Finances, celle

qui constatait qu' « au point de vue des ressources, de la technique, de la recherche, du crédit, des échanges et de la monnaie, notre industrie, notre agriculture, notre commerce disposent d'*une bonne base pour l'expansion et le progrès qui vont marquer* 1960. » La politique de l'expansion c'était, on se le rappelle, celle qu'avait préconisée M. Albin Chalandon, secrétaire général de l'U.N.R., et qu'un an auparavant le général de Gaulle avait écartée pour s'en tenir à la politique de rigueur monétaire défendue par M. Pinay.

Cette fois-ci, ce n'était pas le nom de M. Chalandon qui allait surgir, mais ceux, tout d'abord, de MM. Jeanneney et Michelet. Le premier, ministre de l'Industrie, le second, garde des Sceaux.

Sans parler de ses multiples oppositions d'ordre budgétaire, M. Pinay s'était trouvé, au cours des semaines précédentes, par cinq fois en désaccord avec eux :

1° Le ministre des Finances, voulant stopper une hausse à peu près générale des prix, avait proposé de réduire les tarifs du gaz, de l'électricité et des transports. M. Jeanneney avait refusé, ayant lui-même pour souci de préparer la reconversion des mineurs atteints par la mévente du charbon et à cet effet il pensait à une taxe spéciale sur le fuel.

2° M. Jeanneney voulait créer un institut dont la tâche aurait été de favoriser la décentralisation industrielle en orientant les investissements. M. Pinay s'y était opposé, considérant que cela servirait seulement à venir en aide à des entreprises « boiteuses ».

3° M. Jeanneney se montrait disposé à relever sensiblement, par étapes (14 à 18 %), les salaires du secteur nationalisé. « Il ne saurait en être question, répliquait M. Pinay, c'est plus que je n'ai promis aux fonctionnaires. »

4° M. Jeanneney envisageait aussi de constituer une société de l'industrie pétrolière ayant pour objet de commercialiser le pétrole saharien. L'Etat y aurait eu une place prépondérante. M. Pinay ne voulait pas entendre parler d'une telle formule qui risquait. en nuisant aux sociétés internationales de distribution, de faire renaître la guerre du pétrole.

5° Au ministère de la Justice s'annonçait la refonte du Code de Commerce. Mais, sur les 1 220 articles remis en forme, un seul se révélait explosif, celui qui allait imposer dans les conseils d'administration des sociétés anonymes la participation du personnel des entreprises comptant au moins cinquante salariés. Rue de Rivoli, on déclarait tout ignorer d'un tel projet, puisqu'il n'avait pas encore donné lieu à étude sur le plan interministériel. En fait, il était fort bien connu : M. Pinay, c'était évident, ne pouvait en aucune manière le cautionner, d'autant moins que ce sont les organismes syndicaux les plus qualifiés — c'est-à-dire dans bien des cas la C.G.T. communiste — qui auraient eu le droit de présenter les nouveaux administrateurs.

Ces éléments de conflit allaient, en quelques jours, donner matière à d'extraordinaires développements dans la presse quotidienne et hebdo-

madaire. On y voyait exposer, outre les projets eux-mêmes — du reste mal définis dans le détail puisqu'ils n'avaient fait l'objet d'aucun texte officiel — les doctrines représentées par M. Pinay d'une part et M. Jeanneney de l'autre. C'était l'occasion de situer ce dernier, jusqu'alors peu connu du public : juriste, économiste, planiste. Bref, un « technocrate ». Du singulier, le mot passait rapidement au pluriel. M. Jeanneney devenait le chef de file des grands commis dont on sait l'activité depuis l'avènement de la Ve République.

En regard, M. Pinay était le défenseur intransigeant du libéralisme économique. Effet inattendu : son attitude trouvait une certaine compréhension jusqu'auprès d'éléments de gauche tels que *France-Observateur* et *Libération*. Etait-ce parce que ceux-ci croyaient voir dans les projets relatifs au pétrole la main de M. Guillaumat et à l'arrière-plan l'armée d'Algérie ? Encore un pas vite franchi, et tout cela s'alignait sur les problèmes internationaux. Il revenait en mémoire de chacun que M. Antoine Pinay avait élevé le ton dans maints Conseils des ministres pour protester contre les atteintes portées aux alliances occidentales — soit au sujet du départ de France des bombardiers atomiques américains, soit dans l'annonce d'une liberté de manœuvre de la flotte française en Méditerranée. Nul n'ignorait non plus que le ministre des Finances avait, fréquemment et ouvertement, déploré les conceptions trop peu européennes du gouvernement.

Du technique au politique.

Les déductions, les supputations, voire les imaginations se donnent d'autant plus libre cours que le général de Gaulle est allé passer une semaine en un lieu retiré de Provence, propre à la méditation. Il ne fait aucun doute, pense-t-on communément, qu'il en reviendra ayant pris de capitales décisions. Mais M. Pinay rentre à Paris. Aussitôt, les événements se précipitent. La presse en exprime au jour le jour la progression.

Vendredi 8 *janvier*. — Le conflit Pinay-Jeanneney devient le conflit Pinay-Debré. Le ministre des Finances va s'entretenir avec le premier ministre. Il est plus combatif que jamais, fermement résolu à s'opposer au fameux article de l'avant-projet de Code du Commerce qui aboutirait, estime-t-il, à la « soviétisation » des entreprises françaises, bien qu'entre temps un communiqué de Matignon eût fait savoir qu'il s'agissait seulement d'études préliminaires.

M. Pinay rejette tout aussi catégoriquement l'idée d'une banque d'affaires pour la reconversion industrielle dans les régions sous-développées.

Il ne veut bien sûr pas entendre parler de cette Société nationale de Distribution pétrolière qui risque de perturber un secteur où tout a été minutieusement réglé, non seulement par contrat, mais mieux encore par

la loi. Rien ne semble du reste justifier, ni techniquement ni économiquement, une telle initiative.

Le soir de l'entretien de Matignon, le communiqué annonce sommairement : « Large échange de vues sur le problème gouvernemental. » M. Pinay est plus loquace. Il réaffirme son attachement au programme de redressement monétaire et économique défini un an auparavant. Il ne signera rien qui aille contre cette politique : « Si on est décidé à changer, qu'on le dise ! »

En fait, M. Pinay a mis à profit la circonstance pour demander que l'administration de l'ensemble du secteur économique relève de sa seule responsabilité. De son côté, M. Debré lui a fait grief avec une certaine vivacité d'avoir rompu publiquement la solidarité ministérielle.

La presse s'interroge. M. Pinay partira-t-il ? On laisse entendre que des compromis techniques ne sont pas exclus quant aux projets en cause. Toutefois, sur le plan purement politique, le désaccord est flagrant. La décision est prévue pour mardi, date du retour du Président de la République. Quatre jours à attendre dans ce climat, c'est bien long. Et les commentaires repartent de plus belle : les uns peut-être un peu trop libres, les autres sûrement un peu trop dirigés. Tel, parmi les journaux parisiens les plus sérieux du soir, titre : « Les grandes manœuvres. » Cette fois, une nouvelle étape est franchie. Le conflit Pinay-Debré est devenu le conflit Pinay-de Gaulle. On y apprend les machinations de « la droite de la droite » et de « ceux qui veulent aller de l'avant et se retrouvent aujourd'hui avec ceux qui veulent revenir en arrière ». Bref, c'est bien la première grande crise de la Ve République. M. Pinay est reconnu comme étant la principale personnalité politique du Cabinet. C'est lui qui, aux yeux de l'opinion publique, symbolise le redressement financier, ce dont s'irrite, personne ne l'ignore plus, le premier ministre. Autrement dit, si le conflit technique s'atténue, le conflit d'autorité est flagrant.

Lundi 11 *janvier*. — Tandis que le général de Gaulle fait route vers Paris, deux faits nouveaux se présentent. Le premier relève plus précisément de la rumeur : l'article 16 de la Constitution est ici et là évoqué. Ballon d'essai ? Parti d'où ? Il semble bien que l'entourage du premier ministre en sache long à ce sujet. Le fameux article 16 aurait, paraît-il, retenu l'attention à l'Elysée. Il permettrait d'accentuer le caractère présidentiel du régime. Peut-être favoriserait-il la mise en sommeil du Parlement. A l'examen, pourtant, il est clair que l'article 16 serait loin de faciliter une telle opération. Il a été prévu pour permettre au Président de la République d'agir rapidement lorsque les institutions sont menacées de manière grave et immédiate et que le fonctionnement régulier des pouvoirs publics constitutionnels est interrompu, mais alors, « le Parlement se réunit de plein droit et l'Assemblée nationale ne peut être dissoute ». Les « inventeurs » de l'article 16 n'ont oublié qu'un détail, c'est que le chef de l'Etat, dans son message de nouvel an, s'est félicité

de la bonne forme des institutions : « *En France même*, y disait-il, *nos institutions assurent à l'Etat l'efficacité et l'autorité qui lui permettent d'agir.* » Au demeurant, il s'agit donc d'un dérivatif, mais qui trahit toutefois certains soucis.

Le second fait, c'est une attaque véhémente de l'hebdomadaire *France Indépendante*, organe du Centre National des Indépendants — attaque dirigée contre le Président de la République. Le général de Gaulle y est personnellement accusé de « saccager nos amitiés » et de « disloquer nos alliances ». Quelques lignes de ce texte donnent le ton : « *... de Gaulle tient déjà des propos désabusés sur le fonctionnement du régime qu'il a instauré... Ses attitudes, volontiers démagogiques, son langage parfois républicain, c'est pour la galerie. L'Etat et l'exercice du pouvoir, pour lui, c'est Louis XIV... c'est Napoléon Ier... L'Etat c'est moi... Il enrage lorsqu'on le compare à l'autre Napoléon, au « Prince-Président » avec lequel, soit dit en passant par ailleurs, il a quelques ressemblances dont il devrait se méfier...* » L'article est anonyme. Dans le même numéro de *France Indépendante*, en éditorial, M. Roger Duchet, sénateur et secrétaire général du Centre National, avait seulement envisagé l'éventualité d'une crise de majorité parlementaire. Dès le lendemain, il regrettera l'incartade de son équipe rédactionnelle, affirmant l'avoir préalablement ignorée.

Pour prendre congé.

Mardi 12 *janvier*. — M. Pinay vient à l'Elysée. Il est annoncé après son entretien avec le général de Gaulle qu'il reviendra le lendemain. Entre temps, il reverra le premier ministre. Est-ce dont qu'il y a possibilité d'accord ? La Bourse, fort nerveuse depuis la veille, l'interprète affirmativement et d'autant que la presse rappelle, avec plus d'insistance que jamais, le rôle joué par M. Pinay pour le redressement du franc. Un des plus fidèles soutiens de la Ve République, M. André Stibio, gaulliste de toujours, écrit : « De ce que le volet économique n'a pas toujours été à la hauteur du volet financier, il ne faudrait pas tirer argument, comme l'ont fait les adversaires acharnés de Pinay à l'intérieur du dédale gouvernemental, pour nier les résultats obtenus selon des méthodes classiques, ni a fortiori pour remettre ces résultats précieux en cause. Il ne faudrait pas non plus fabriquer derrière le paravent financier une assez singulière opération politique consistant, sous prétexte de générosité sociale, de grand libéralisme économique, à charger de tous les péchés l'homme qui a sauvé le franc de la déroute. Ce qui se passe est (malgré les apparences) classique. Quand un homme de style politique éprouvé a rempli les caisses de l'Etat, il se trouve des successeurs possibles qui se sentent alors la compétence voulue pour les vider. »

La seconde entrevue de Matignon est moins sèche que la première. Pourtant, dans le privé, à ses proches, M. Pinay ne cache pas son senti-

ment. Il se sait « sacrifié ». En effet, un ministère d'Etat lui a été offert. Il ne peut accepter ce qu'il appellera « des fonctions mal définies ». Il ajoute du reste, avec sa facture directe : « Ce n'est pas un changement de casquette qui pourrait me faire changer de politique. » Naturellement, M. Pinay se refuse toujours à offrir sa démission. Alors, comment s'y prendre pour le remplacer ?

« *Les circonstances font que je vais me retirer du gouvernement* », annonce M. Pinay, en sortant de l'Elysée.

Un peu plus tard, après une troisième visite à Matignon — de courtoisie, est-il souligné : « *Je ne m'en vais pas, mais j'attends, comme je l'ai toujours dit, le décret qui me retirera mes attributions. Je pense que c'est ce qui va être fait.* » Il se résume : « *En somme, on me couvre de fleurs et on me flanque à la porte.* »

Toute la journée, les allées et venues se sont multipliées à l'Elysée ainsi qu'à Matignon. Le visiteur le plus en vue est M. Baumgartner, gouverneur de la Banque de France. Trois communiqués mettent fin à cette journée. Le premier émane de l'Elysée. Il y est dit tout d'abord que M. Pinay « cesse d'exercer » ses fonctions. Décision motivée « par des raisons concernant le fonctionnement intérieur du Gouvernement ». La troisième phrase est à la fois un certificat élogieux pour celui qui s'en va et une mise au point quant à son propre rôle. La voici :

« *Le général de Gaulle a exprimé à M. Antoine Pinay sa pleine appréciation des résultats obtenus dans la politique d'équilibre financier, de libéralisation des échanges et de stabilité monétaire adoptée en* 1958 *pour assurer une base solide au développement économique et au progrès social et appliquée depuis avec succès par le Gouvernement, M. Antoine Pinay étant ministre des Finances et des Affaires économiques.* »

Qu'on veuille bien, ici, se reporter au message de nouvel an du chef de l'Etat, diffusé le 31 décembre. Les termes essentiels sont les mêmes, l'analogie éclate. La mutation de la rue de Rivoli était bel et bien décidée avant le voyage en Provence, vraisemblablement avant même que M. Pinay ait pris soin d'« accrocher le grelot » aux avant-projets techniques de MM. Jeanneney et Michelet.

Quatrième phrase, brève mais importante : « Cette politique sera poursuivie. » Il s'agit de la politique du Gouvernement.

La deuxième déclaration de ce mercredi 13 janvier est celle de M. Pinay. Son mode personnel est à souligner :

« *Je pars sans ombre d'amertume, sans l'ombre d'une rancœur, car je laisse une situation économique et financière prospère : les records d'activité sont dépassés ; le Trésor dispose, sans emprunt, de disponibilités jamais égalées :* 500 *milliards de francs ; les rentrées de devises ont atteint près de* 1 700 *millions de dollars en* 1959. *Sur ces bases, encore fragiles, mais saines, le progrès économique peut se traduire ailleurs que dans les chiffres et le progrès social ailleurs que dans les mots.* »

Enfin c'est M. Baumgartner, dont la nomination est maintenant acquise — et dont M. Pinay a pris soin de dire qu'il avait reçu de lui pendant

dix-neuf mois le concours le plus assidu et le plus efficace — qui met le point final à cette journée :

« *On m'a représenté qu'il s'agissait de sauvegarder et de poursuivre l'œuvre de restauration de notre dignité et de notre indépendance financière et monétaire qui a été entreprise avec succès par M. Antoine Pinay et à laquelle j'ai apporté tout mon concours.*

» *Des assurances précises m'ont été données à ce sujet, notamment sur les affaires actuellement en cours.*

» *Je m'emploierai donc, dans la limite de mes forces, mais de tout mon cœur, à assurer la continuité dans ce domaine de la politique française...* »

Celle qu'on n'attendait pas.

Dégagés de leurs propositions incidentes et secondaires, ces textes sont significatifs — et le choix du nouvel argentier l'était déjà à lui seul : il s'agissait moins de changer une technique financière et économique que d'écarter un homme resté ou devenu démesurément politique dans un aréopage de plus en plus réservé à cet égard.

La presse, dans sa quasi-totalité, voit plus loin. Elle ne se contente pas de noter que « le Gouvernement compte un parlementaire de moins — un de ceux qui comptaient le plus » et « qu'il reste aux spécialistes de démontrer la valeur de leur formule ». Elle pense et elle dit que cette crise ministérielle d'un style nouveau n'est probablement pas tout à fait résolue. Elle voit « s'accréditer la thèse selon laquelle le régime prendrait de plus en plus un caractère présidentiel ». Elle se demande « quelle importance conserve un Parlement qui n'a eu aucun jugement à prononcer dans toute cette affaire ». Tel parle de « révolution de palais » et tel autre « de coupure du pouvoir avec la droite classique », venant après « une coupure avec la gauche par l'affaire scolaire et avec l'extrême-droite par la politique algérienne ».

Des solutions ? Il n'en manque pas. Celui-ci se demande si la réforme du titre de la Constitution sur la Communauté ne permettra pas d'entériner une situation de fait, « à savoir que le régime est présidentiel et que le président est entouré d'un ministère de techniciens ».

Celui-là est plus prudent qui se contente d'annoncer « le début d'une nouvelle évolution politique. Si cela ne se voit pas sur-le-champ, cela se sentira à distance ».

Des conseils ? En voici : « Il manquera toujours à un gouvernement de techniciens cette fibre politique et cette âme qui créent l'autorité réelle. A l'heure actuelle, la question ne se pose pas parce qu'il y a à la tête de l'Etat une personnalité forte dont le crédit populaire et l'expérience politique ont un caractère unique. Mais il faut songer à l'avenir. »

Dans l'immédiat, le point d'interrogation porte sur l'attitude des modérés. Déjà un ministre indépendant, M. Fléchet, ami personnel de M. Pinay, s'est retiré sans attendre les réactions de ses amis politiques.

M. Roger Duchet fournit toutefois une première indication dans *France Indépendante :* « Antoine Pinay, dit-il, a été révoqué. C'est une erreur et c'est une faute, dont les conséquences sont incalculables... Nous ne combattrons pas de façon systématique le gouvernement de M. Debré. Nous serons sans rancune mais sans défaillance. Nous serons sans amertume mais sans complaisance. Et nous n'accepterons pas le chantage à la dissolution, car déjà nous connaissons le verdict de la nation. » Point de vue confirmé à son tour par le bureau exécutif du Centre National des Indépendants.

L'U.N.R. riposte aussitôt. Dans une lettre circulaire aux députés du groupe qu'il préside, M. Terrenoire commence par souligner « l'humeur ombrageuse, l'obstination pas toujours heureuse, l'exclusivisme très personnel » de M. Pinay. Pourtant, il reconnaît que le départ de ce dernier a créé un malaise, « dont les traces peuvent être plus ou moins durables ». Il note que « la crise est née et s'est déroulée en dehors du Parlement » mais, convient-il, « c'est en s'appuyant franchement sur le Parlement que le Premier ministre rendra à son équipe pleine autorité ». M. Terrenoire paraît soumis à des courants contraires. Il souhaite que le ministère soit rééquilibré entre politiques et techniciens. « Le gouvernement est d'abord un organisme politique et la présence en son sein d'un nombre anormal d'administratifs risquerait de l'éloigner du Parlement et du pays. » Puis il évoque, discrètement, une menace venue de l'Elysée par la voie de conversations tête-à-tête, le mois précédent : « Si, par malheur, le premier Parlement de la Ve République se dérobait à sa mission, parce que la majorité se déroberait elle-même à son devoir, c'est alors seulement que devrait être tirée la leçon de cette « dernière expérience des institutions parlementaires ».

Il faut encore citer, car la phrase trouvera place dans l'histoire des évolutions de la Ve République : « *Le régime présidentiel ne nous fait pas peur,* et il serait à coup sûr préférable à l'instabilité chronique et à la désintégration des pouvoirs, telles que nous les avons subies sous la IIIe et la IVe République... Mais ce n'est pas le régime présidentiel que le général de Gaulle a proposé au pays le 4 septembre 1958... »

Le bureau du groupe comprend parfaitement : les députés U.N.R. « soutiendront le général de Gaulle dans toutes les initiatives qu'il estimera devoir prendre pour le bien du pays ».

Chacun a déjà pu apprécier à sa convenance personnelle l'opportunité du jugement porté par le président du groupe U.N.R. sur le caractère du ministre parti. Cela n'est encore rien. Il faut lire cette conclusion de la lettre n° 3 de l'Union départementale U.N.R. de la Seine (34 députés) : « De Gaulle fait l'histoire, Pinay la subit. De Gaulle a fait le 18 juin, Pinay a voté en 1940 pour Pétain et a accepté en pleine occupation allemande d'être membre d'un Conseil national créé par le gouvernement de Vichy. Il n'y a pas d'autre explication au dramee que nous venons de vivre. »

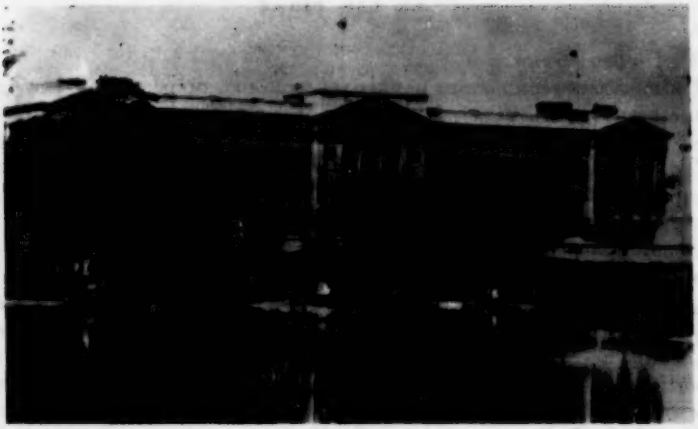
Ah ! qu'en fermes...

Les ministres républicains populaires sont, eux, préoccupés. Ils estiment, d'une part, que M. Pinay, étant donné les conditions de son départ, s'est placé pour la succession éventuelle de l'Elysée. (N'a-t-on pas déjà imprimé qu'il s'est retiré à Saint-Chamond-les-deux-Eglises ? L'allusion est assez claire pour dispenser de commentaires.) D'autre part, il leur paraît inconfortable de se trouver demain au sein du cabinet, entourés seulement de collègues U.N.R. et de techniciens, sans grand espoir, au surplus, d'obtenir la moindre satisfaction tant sur le plan de l'alliance atlantique que sur le plan de la construction européenne, auxquelles ils sont également attachés. Pourtant, réuni le samedi et le dimanche suivant, le Comité national du M.R.P. ne réclame pas le retrait de ses quatre ministres. S'il se refuse à participer à « des querelles partisanes », il ne manque pas de réaffirmer « sa volonté de voir poursuivre la construction de l'Europe et fortifier la solidarité de l'Alliance atlantique ». Ministre en exercice, M. Robert Buron est le premier à admettre qu'il y a un problème des rapports entre législatif et exécutif à résoudre pour demain.

Rendez-vous donc à la session parlementaire d'avril — en principe. Le moins que l'on puisse dire est que la majorité gouvernementale est devenue précaire. Il est juste de constater que cet état ne résulte pas d'intrigues ourdies dans l'une ou l'autre assemblée, dans telle ou telle formation politique, comme il était hélas de pratique courante, jadis ou naguère. Il serait en revanche piquant de relever que toutes précautions avaient été prises par le constituant de la Ve République pour éviter les funestes crises ministérielles du passé, au point que les membres du Gouvernement ont été contraints de résilier éventuellement leur mandat de député ou de sénateur. La crise est venue d'où elle n'était pas prévue.

Tant il est vrai que l'œuvre des hommes reste toujours imparfaite.

MARCEL GABILLY



TABLEAUX DE LONDRES

par Michel Berveiller

Musées.

Je sortais, l'autre jour, de la *National Gallery*. Ce jour-là, j'étais venu dans le dessein précis de revoir les Impressionnistes de la donation Lane. Français pour la plupart, j'avais cru leur devoir cette politesse avant leur prochain départ pour l'Eire.

Sir Hugh Lane, qui devait périr dans le torpillage du *Lusitania*, s'était deux ans auparavant, dessaisi de cette admirable collection, trente-neuf toiles, en faveur des musées de Londres. Mais il lui parut que ceux-ci ne présentaient pas les tableaux selon les conditions qu'il avait prescrites. De sorte qu'à sa mort, en 1915, un codicille à son testament révéla qu'il avait retiré la collection à Londres au bénéfice de Dublin.

Les hostilités, puis les difficultés qui suivirent entre l'Angleterre et l'Irlande, retardèrent l'exécution de ces volontés. Le Royaume-Uni s'est résigné enfin, pour confirmer, dit-on, la cordialité de ses relations avec l'Etat libre.

On verra donc disparaître les fameux « Parapluies » bleus, qui semblaient prédestinés par Renoir à ces îles pluvieuses ; ainsi que les deux Manet : la *Musique aux Tuileries* et ce pastiche de Goya, *Eva Gonzalès*. Je ne regretterai pas, de Courbet, *la Diligence dans la Neige ;* mais bien sa *Forêt* et son admirable portrait par lui-même. *Avignon* de Corot et l'*Hiver* de Monet nous manqueront. J'adresse un adieu particulièrement attendri au petit *Don Quichotte et Sancho* de Daumier.

Ci-dessus le palais de Buckingham.

Profitant de l'occasion, je vais revoir, dans la salle VII, la grande révélation de la saison, et j'éprouve le même choc que la première fois. Cette *Adoration des Mages*, quand elle fut présentée le 17 octobre, j'avais d'abord cru que c'était une nouvelle acquisition du musée. Il ne s'agit que d'un prêt, limité à deux ans. Prudent ou modeste, le prêteur garde l'anonymat. Mais il a laissé connaître au public qu'il avait payé ce tableau, en juin dernier, 275 000 livres, soit 380 millions de francs légers. Au prix qu'atteignent les Picasso, ce n'est pas si cher après tout, pour un Rubens de cette taille — il fait le pendant presque parfait de l'immense *Charles Ier* de van Dyck — et de cette extraordinaire qualité.

Sous les traditionnels angelots, une Vierge éclatante de vénusté présente l'enfant Dieu au profil extasié de deux mages ; mais c'est bien sur elle-même qu'est dardé le regard du troisième, superbement empanaché. On reconnaît en lui le nègre des célèbres études. La répartition des figures sur un V largement ouvert est d'une simplicité rigoureuse, peu fréquente chez le maître d'Anvers. Au manteau du roi qui s'agenouille au premier plan, répond exactement la robe de la Vierge. L'un et l'autre sont d'un admirable rouge persan, que ne parviennent pas à tuer les damassures incarnat dont est malheureusement revêtue cette salle des Flamands.

Sera-ce la deuxième « révélation » de l'année ? On a déjà beaucoup parlé de la découverte que David Carritt, critique d'art de l'*Evening Standard*, dit avoir faite, il y a trois ans, dans une masure de Dublin. Il s'agit de cinq toiles, inspirées de la *Jérusalem Délivrée*, non signées, mais dont le journaliste anglais et un expert italien assurent qu'elles sont de Francesco Guardi. L'acquéreur de ces toiles, courtier en assurances, après les avoir fait décrasser, les a soumises à plusieurs estimations ; l'une d'entre elles aurait donné le chiffre de 500 000 livres !

La trouvaille serait d'autant plus précieuse qu'elle révélerait un aspect presque inconnu du maître vénitien. Plutôt que des *Croisés tentés par des Nymphes*, grandeur nature, on admirait de lui de petites vues de Venise, que beaucoup préfèrent à celles de son maître Canaletto. Malgré qu'on en ait, cela rappelle la surprise qu'on éprouva, il y a une quinzaine d'années, devant un Vermeer à sujets bibliques, non moins inconnu.

D'autres circonstances, telles que la découverte de ces toiles dans un hangar sordide, suggèrent un rapprochement avec l'affaire van Meegeren... On pourra bientôt se faire une opinion si, comme il en est question, les cinq toiles sont présentées à l'exposition de peintures italiennes qui doit avoir lieu bientôt à Burlington House.

Au sortir du musée, en remontant sur Charing Cross, on retrouve, dans le renfoncement qui sépare la Galerie principale de celle des Portraits, la portion de trottoir que les sans-travail, autrefois chômeurs de l'industrie, aujourd'hui anciens combattants, se réservent pour leur éphémères compositions à la craie de couleur, que la semelle des piétons menace, mais que le voisinage des œuvres consacrées n'intimide pas.

Le spectacle surprendra moins les Parisiens depuis que des jeunes gens des deux sexes ont introduit chez nous, en quelques endroits de nos boulevards, cette forme de mendicité silencieuse. Ceux-là généralement se réclament de quelque académie des Beaux-Arts. Mais ici les pastellistes de la rue n'excipent que d'une amicale et traditionnelle tolérance. Ils sont, d'ailleurs, d'un âge où l'on a renoncé aux feintes comme aux illusions de l'orgueil. Leur manière est tout ingénue ; leurs visées aussi humbles que la casquette, renversée au coin d'un paysage de printemps, qui attend l'éclosion de quelques *pennies*.

Autre forme d'art populaire, plus indigeste celle-là : l'exposition à ciel ouvert, qui se tient le dimanche matin à Hyde Park Corner, au début de Knightsbridge. Les chromos qu'on peut imaginer — car nous avons l'équivalent, quelquefois même derrière des vitrines — sont accrochés aux grilles mêmes du Parc. En les retrouvant, je me rappelais que ces grilles avaient été supprimées sur toute la périphérie du grand parc pendant la guerre, à titre d'exemple, pendant la campagne de récupération des métaux. Cela n'empêchait pas les gardiens, à l'heure prescrite, de fermer gravement les portails — préservés — sans éveiller chez les passants le moindre sourire...

La nouveauté, dont l'importance historique ne saurait, à mon avis, être surestimée, est qu'on a vu pour la première fois cet automne surgir, parmi les exposants du dimanche, l'art non figuratif. Le fait est d'autant plus notable que l'Angleterre s'est montrée plus longtemps rebelle à l'abstraction, dans sa production nationale.

Devant le Palais de Buckingham.

Touristes futurs, qui vous proposiez de photographier à bout portant ces beaux gardes à géants bonnets d'ours et tuniques rouges, qui déambulent si noblement devant le palais de Buckingham, vous devez renoncer à ce projet. Car désormais — exactement depuis le 17 octobre — c'est *derrière* les barrières du « Louvre » que la Garde veille à la sûreté de la Reine.

Cette décision de mettre la grille entre le public et les gardes a été motivée par les vexations toujours plus nombreuses, et pas toujours involontaires, que les gardes souffraient de la part de spectateurs trop enclins à se mettre sur leur passage, itinéraire dont les sentinelles ne doivent pas s'écarter d'un pouce. Elle a été pénible aux Londoniens, comme toute rupture d'une tradition.

Les gardes, eux, s'en sont applaudis, malgré l'excessive dureté du sol où cela les oblige à trépigner quand ils font demi-tour. Sans parler du gravier dont ces appels du pied déchaînaient une avalanche, aux pre

miers jours, d'un tas voisin... Mais, tout compte fait, comme expliquait l'un des intéressés à un journaliste, on y gagne. « Et c'est amusant de voir la foule derrière des barreaux ».

Les Pubs.

Ces breuvages amers, dont médisait Taine, mais non pas Huysmans ni Verlaine, s'apprécient de façons diverses. On peut, c'est mon cas, préférer la bière non chambrée, et pousser l'incivilité jusqu'à mettre un morceau de glace dans son whisky. Mais comment ne pas aimer les endroits où ces boissons ne peuvent être consommées « publiquement » que pendant trois heures au milieu du jour et quatre heures à compter de la tombée de la nuit légale ?

Les pubs... Je ne parle pas des plus célèbres, parmi lesquels sont les plus sordides : *Dirty Dick*, ou encore le *Prospect of Whitby* — qu'on est bien déçu de trouver bourgeoisement achalandé après tant d'errances, de détours, sur l'asphalte inégal des docks. Je veux louer le *public house* de quartier, le brave *pub* moyen, sans chiqué, avec ses vitrages dépolis jusqu'à la hauteur d'un horse-guard, si propres à exciter toutes les soifs.

Avec leurs enseignes historiées, ils sont généralement en coin de rue, et distribuent sur leurs deux côtés les entrées correspondant à leurs compartiments internes, ravitaillés par un comptoir commun : le bar public, le privé (où l'on boit en catimini) et le *saloon*.

Au « salon », il n'en coûte qu'un supplément de quelques *pence*, que l'on paye sur-le-champ, en se servant soi-même, dans les deux autres sections. Pas de garçons équilibristes qui circulent entre vos jambes avec un plateau. Pas de pourboire. Et l'on a quand même droit au *Thank you, dear* de la serveuse, ou de la patronne, généralement bien en chair, très « hôtesse », dont les perles ont l'air presque vraies, sous les lumières doucement amorties par les abat-jour.

On boit debout ou, si l'on préfère, on emporte son gobelet près de la cheminée, où rougeoie un feu d'anthracite. Là, et dans les coins, librement disposés, des canapés, des fauteuils moelleux, facilitent des entretiens qui ne requièrent pas de formalités préalables. C'est vraiment ici le « club », sinon, comme on l'a dit, du pauvre, du moins, de la grande fraternité des « classes buveuses », selon la célèbre expression d'Oscar Wilde. En tout cas, c'est la seule espèce de club où l'on parle. Et il n'est pas rare qu'un gentleman, membre d'un vrai club, entre dans son *pub* « local », et qu'il s'y attarde, quand il est fatigué de se taire.

Chaque *pub* a son atmosphère propre, composée par le choix de ses estampes, de ses chintz, de ses porcelaines décoratives ou de ses grès vernissés, modelés à l'effigie de personnages célèbres. C'est en se reconnaissant parmi les *tobies* d'un bistrot de Chelsea que le maréchal Montgomery a pu vérifier qu'il était définitivement entré dans l'histoire. La rigueur de l'horaire légal ajoute sans doute à l'attrait de ces lieux ; mais

leur charme tient surtout à l'impression d'intimité quasi clandestine qu'on éprouve en y pénétrant, au confort désuet de leur ameublement, à la vétusté des moquettes, à la patine des plafonds et des boiseries.

On comprend la stupeur indignée de l'opinion quand un homme, dont on parle beaucoup depuis un an, annonça qu'il allait changer tout cela. Sur le point de racheter Watney's, brasserie qui contrôle toute une chaîne de *pubs*, le milliardaire Clore se flatta qu'il allait en rationaliser les locaux, suivant les exigences du temps présent. On voit d'ici : récupération de l'espace perdu, chaises de métal, suppression de la bimbeloterie, éclairage au néon, couleurs optimistes...

Le pétard, Dieu merci, fit long feu. En quatorze ans d'après-guerre, Londres a suffisamment payé son tribut au progrès, en multipliant les snacks et autres cafeterias « fonctionnelles ». La plupart sont tenus par des Italiens. N'en médisons pas : grâce aux machines Gaggia on peut désormais boire presque partout dans le West End un café satisfaisant ; ce qui représente une révolution par rapport aux années d'avant-guerre. Mais qu'on respecte les *pubs !* Qu'on préserve leur douceur surannée, leur pénombre, leur odeur surtout, faite des odeurs accumulées par des générations de fumeurs de pipes et de buveurs de bière. On sait qu'il faut un siècle, au bas mot, pour produire un gazon anglais : il ne faut guère moins pour porter un *pub* à son point d'excellence.

Pour sauver un Taureau.

Pour ma part, je comprends très bien qu'un éleveur se prenne d'amitié pour un taurillon.

Tel était le cas d'un fermier dans le Warwickshire. « Brook Mandore », alias « Ferdinand », faisait l'orgueil de sa ferme. Agé de treize mois, il avait été déjà primé deux fois aux concours agricoles. Car il était beau, avec sa robe café crème, son regard chargé de langueur. Trop beau même, d'une beauté, comment dire ? qui évoquerait la déesse aux yeux de génisse plus que l'amant de la reine de Crète.

Jugeant que son aspect s'écartait du canon auquel doivent se conformer les reproducteurs, l'implacable ministère de l'Agriculture donna ordre de l'abattre. Douleur du fermier, partagée par une large partie de l'opinion.

Pour sauver le jeune taureau, victime de sa trop grande beauté, des offres d'achat affluent des Etats-Unis. Mais les autorités nord-américaines, à leur tour, s'opposent à l'introduction de l'animal, alléguant l'existence en Angleterre d'une maladie bovine qui serait inconnue par-delà l'océan. Brook Mandore était donc condamné, et son exécution fixée à une date prochaine.

Le même jour, un journal qui s'entend à chatouiller l'émotion publique, le *Daily Mirror*, annonça en titres énormes que tout était arrangé. Lui-même achetait, très cher, l'animal litigieux et se portait garant que, moyen-

nant une opération anodine, Brook pourrait survivre et couler des jours heureux, sous la protection du *Mirror*, dans un gras pâturage du comté d'Oxford.

On respira. Deux semaines plus tard, l'affaire n'en fit pas moins l'objet d'une intervention à la Chambre des Communes. Un député demanda s'il n'y aurait pas lieu de reconsidérer la législation relative aux taureaux reproducteurs. Sur quoi le ministre observa que l'honorable gentleman faisait peut-être allusion à un animal dont il avait été question dans la presse. Mais qu'il se rassurât : les règlements étaient *all right;* l'animal aussi. Et d'autant mieux, ajouta-t-il, qu'il serait désormais assuré de ne point connaître « les inconvénients du mariage ».

« Salubrité publique. »

Je ne sais si la nuit du 15 août (1959) s'inscrira au martyrologe de la puritaine Albion. En tout cas elle reste à Londres une date funeste pour les ci-devant prostituées de la rue, qui durent cette nuit-là renoncer, sinon à leurs privilèges, le mot serait fort, du moins à leurs libertés, aux grandes libertés que leur accordait jusqu'alors la loi non écrite.

C'était la date fixée pour l'entrée en vigueur de la loi, *the Street Offences Act*, adoptée par le Parlement au cours du printemps précédent. Assez libéralement en somme, on avait laissé à cette catégorie d'exploitantes le temps d'une reconversion, peut-être même d'une conversion.

Durant cet intervalle, les caricaturistes s'égayèrent à d'ironiques anticipations sur les résultats d'une campagne dite de « nettoyage des aires publiques ». Ils représentaient sur la place de Piccadilly la statue d'Eros entourée de voitures d'enfants ; ou telle région du « Parc », naguère indulgente à la Vénus vénale, livrée aux tricoteuses de layettes et aux joueurs de quilles.

Mais le fait est là. Pour les Londoniens rentrant de vacances, de tels lieux étaient devenus méconnaissables. On n'y racole plus. La menace d'emprisonnement a fait réfléchir ces dames, que l'on distinguait autrefois, moins par leur maquillage — il n'est pas de jeune Londonienne qui n'en abuse fort inutilement — que par l'insolite phosphorescence de leurs indéfrisables, trop souvent associées à des traits surannés.

La riposte ? Ce furent les expédients qu'on pouvait prévoir : déplacement des théâtres d'opérations, retape dans les cafés « décents », et surtout, dans la mesure où leurs moyens financiers le permettaient, métamorphose des filles du trottoir en *call-girls*.

L'ardu, c'est la publicité, qui doit être à la fois efficace et discrète. Pour cela le quartier du Soho offre, entre autres, la ressource de complaisantes vitrines. Depuis quelque temps on y peut voir se multiplier étrangement — parmi des annonces d'innocentes machines à coudre ou motocyclettes d'occasion — des numéros de téléphone précédés, en caractères

exigus, d'une brève mention. « Modèle... », « Travaux *privés* pour gentlemen »...

Hiver.

Après un été admirable, comme on n'en avait pas vu dans ces îles depuis deux cents ans, puis un mois d'octobre d'une douceur inaccoutumée, revoici le froid, les ondées et le *smog*. En relevant le col de mon pardessus, je m'efforce de filtrer, tant bien que mal, les miasmes en suspension dans la cotonneuse atmosphère.

Et je songe à l'apologie que j'ai entendue l'hiver dernier, à Sheffield, de la bouche d'un ami, citoyen de cette ville. « Sheffield, m'assurait-il, possède le meilleur climat du monde. La preuve est qu'on y meurt vieux. Le brouillard y est tellement saturé de vapeurs toxiques et d'acides que les microbes n'y résistent pas. »

MICHEL BERVEILLER

CHRONIQUE DES LIVRES

LE GUÉPARD

par Tomasi de LAMPEDUSA « *Seuil* »

Surprenante aventure que celle du Duc de Palma, Prince de Lampedusa : durant toute sa vie il souhaita composer un grand récit historique qui se serait déroulé de 1860 à 1910. A soixante ans il écrivit un volume d'un trait et mourut presque aussitôt. On publia l'année suivante cette première partie en y recousant deux fragments trouvés dans les notes prises pour les volumes suivants. L'un, qui relate la mort du héros en 1883 est magnifique mais le dernier chapitre, qui se situe cinquante ans plus tard, déconcerte, faute d'explications. L'ouvrage connut un tirage stupéfiant pour l'Italie, et obtint le Prix Strega 1959. Il est actuellement traduit en douze langues.

L'auteur raconte l'histoire de son arrière-grand-père sicilien, le Prince, géant ardent et savant astronome qui vécut à une époque où soudain l'Histoire accéléra sa marche. En effet, le 11 mai 1860, huit cents Piémontais, commandés par Garibaldi, débarquèrent à Marsala et le roi (de la dynastie Bourbon) mourut juste à temps pour permettre à Victor-Emmanuel de Sardaigne d'annexer la Sicile au jeune royaume d'Italie. Le Prince, fidèle à son ancien souverain, refusa le siège de sénateur que lui offrait le nouveau régime mais dut accepter le mariage de son neveu préféré, Tancrède, ruiné... et libéral, avec la petite fille riche, et heureusement belle, d'un paysan. Elle vint en grande pompe dîner au château en compagnie de son père, le nouveau maire du village, qui avait endossé un frac taillé par un artisan de Girgenti et chaussé des bottines à boutons.

Il y a peu d'action dans ce roman mais de grands tableaux baroques, des portraits vigoureux, une ironie clairvoyante, une profonde pénétration historique, basée sans doute sur des récits de famille, et aussi une grande part d'expérience personnelle. L'auteur s'identifie à son aïeul auquel il ressemblait, paraît-il. Il a vécu dans ces vastes demeures campagnardes, roulé sur ces routes *où il neige du feu*. Il a vu *les oiseaux matinaux s'ébrouer pour faire tomber de leurs plumes la rosée de la nuit*, il a, dans son télescope, observé *les comètes qui viennent exactes au rendez-vous*.

La poésie d'un monde englouti, qui illumine le texte italien, est perceptible grâce à l'excellente traduction de Fanette Pezard.

CLAUDINE DECOURCELLE

(Suite de la chronique des livres page 140.)

par THIERRY MAULNIER

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La « crise » de la Comédie-Française n'est peut-être pas l'événement le plus important de l'actualité théâtrale — les seuls événements véritablement importants de l'actualité théâtrale sont les *œuvres* théâtrales, les spectacles qui témoignent du travail et du talent des auteurs, des metteurs en scène, des comédiens — mais elle est peut-être celui qui suscite en ce moment le plus d'intérêt dans le public.

D'abord, parce qu'en raison de son prestige, de son statut à demi-officiel, d'une tradition qui la relie étroitement aux plus grands souvenirs de notre histoire théâtrale, la Comédie-Française est chère au cœur des Français, même lorsque les Français ironisent sur ses faiblesses, les querelles intestines de ces « associés » qui, selon le mot de M. Jean Marchat, sont en même temps des rivaux, sur ce qu'il y a parfois de poussiéreux, de démodé, de vieillot dans son style, sur la désinvolture coupable, proche du mépris du public, avec laquelle y est parfois traitée la mise au point des spectacles, vieille dame de noble allure, un peu écervelée, dont les élégances frôlent parfois le ridicule, elle n'en fait pas moins partie de notre famille.

Ensuite, parce que ce conflit, dont la presse nous conte depuis plusieurs mois déjà les épisodes successifs a été sinon créé — sous des formes diverses il est pour ainsi dire théorique — du moins réveillé par l'affirmation de la volonté réformatrice d'un ministre qui est aussi l'un des plus grands écrivains français de ce siècle, d'une politique « culturelle » dont le principe même est difficilement contestable, puisqu'elle tend à créer le contact le plus direct et le plus étendu entre les grandes œuvres de l'art et la communauté vivante des hommes. Lorsque M. André Malraux a fait à la Comédie-Française le reproche de ne pas jouer assez la tragédie, ou de ne pas la jouer avec assez d'effort novateur, de conviction et de soin, il ne prenait pas parti pour une *forme* théâtrale, contre toutes les autres. Il ne prétendait pas *arrêter* la mission de la Comédie-Française à l'entretien du culte de Racine et de Corneille, encore que l'entretien de ce culte soit sans conteste une des obligations majeures de son « cahier des charges ». Il voulait seulement rappeler, et rappeler non seulement aux comé-

diens français désignés pour *donner l'exemple*, mais à tous ceux qui vivent du théâtre et pour lui, que le théâtre est un art avant d'être un commerce ; que même si Feydeau et Labiche remplissent plus facilement les salles que Racine, la fonction, la justification suprêmes du théâtre sont non d'exclure Feydeau et Labiche, mais de les replacer à leur rang qui n'est pas le premier. Car il faut bien admettre que dans le musée des œuvres incorporées à l'héritage humain de la culture, Racine a plus d'importance (il va de soi qu'au lieu des noms de Feydeau et Labiche d'un côté, de Racine de l'autre, on pourrait citer d'autres noms, des noms contemporains par exemple), et il faut bien admettre aussi que Molière a plus d'importance que Feydeau et Labiche, et autant que Racine, ce qui montre bien que le problème n'est pas un problème de *genre*. Résumé en peu de mots, l'objet du débat est celui-ci : la fonction du musée du Louvre n'est pas d'exposer les œuvres qui attireront le plus de visiteurs, *quelle qu'en soit la qualité*, mais d'exposer les chefs-d'œuvre avec l'espoir que les visiteurs viendront les voir, même s'ils viennent d'abord peu nombreux, même s'il faut du temps et des efforts pour les décider et les habituer à venir. De même, la fonction de la Comédie-Française est de jouer les chefs-d'œuvre, quand bien même la salle serait alors plus difficile à remplir. Un public se gagne, se forme. Il peut se recruter aujourd'hui dans toutes les catégories sociales. Il est virtuellement plus étendu qu'il n'a jamais été. Prenons garde aux excès. Il ne faut pas emmener les ouvriers des usines au théâtre, en camions, à la tragédie obligatoire. Mais il faut attirer le grand nombre aux formes supérieures de l'art, et non abaisser les formes de l'art au goût encore inférieur du grand nombre.

Tout cela est affaire de mesure. Car une Comédie-Française qui jouerait les chefs-d'œuvre devant des salles vides ne servirait à rien. Mais une Comédie-Française qui, devant des salles pleines, ne jouerait que des œuvres « commerciales », ne justifierait pas sa place privilégiée et l'aide importante qui lui est assurée par l'Etat. Si l'art dramatique est un art — ce dont pour ma part je ne veux pas douter — il vise, tout comme les autres arts, peinture, sculpture, musique ou roman, plus haut que le simple *divertissement*. Il n'est pas seulement une entreprise de divertissement.

Il reste que la Comédie-Française est un théâtre, aux mains d'une « Société » de comédiens, qui vivent de leur métier et entendent, ce qui est légitime, en tirer le plus grand bénéfice matériel possible. Il n'est donc pas question pour eux de se désintéresser du public, mais ils ont eu, depuis quelques années, tendance à aller au plus facile, à refuser à la « tragédie », et d'une façon générale aux grandes œuvres — mises à part quelques exceptions dont le *Port-Royal* de Montherlant — tous les soins qui auraient pu leur donner une large audience par la qualité de l'interprétation, l'effort de renouvellement de la mise en scène, à compter un peu trop pour emplir leur caisse sur les spectacles purement divertissants.

Il ne serait pas sage et il ne serait pas juste de leur retirer ce qui leur appartient, c'est-à-dire la Comédie-Française elle-même. Mais s'il est légi-

time que des comédiens associés se partagent les bénéfices d'un théâtre, il n'est certainement pas bon que la direction d'un théâtre — et la Comédie-Française est d'*abord* un théâtre comme les autres — soit collégiale, collective. On peut faire « de l'art » en équipe — les sculptures du Parthénon, beaucoup des grandes œuvres de la Renaissance furent créées par des « ateliers » — mais l'idée directrice, l'inspiration, l'animation doivent nécessairement être celles d'*un seul*. Les ateliers dont je viens de parler avaient un maître d'œuvre. Il faut un maître d'œuvre à la Comédie-Française. Il en faut un à l'échelon directorial, pour définir et assurer la politique artistique générale de la Maison avec l'autorité suffisante. C'est l'administrateur qui est tout désigné pour ce rôle. Il faut aussi un maître d'œuvre pour chaque spectacle, chaque spectacle devant constituer, dans le cadre de la politique artistique générale, une création, une œuvre d'art autonome. En l'occurrence, un metteur en scène, c'est-à-dire, dans le théâtre contemporain, non pas seulement le régisseur supérieur, qui donne prudemment des indications de place et d'éclairage en s'efforçant de ne pas heurter les susceptibilités des vedettes et de ne pas troubler une tradition de routine, de « métier » artificiel et de semi-improvisation. Mais un véritable metteur en scène, capable de tenir dans sa main, j'oserai dire dans sa *poigne*, tous les éléments humains et techniques avec lesquels il entend *composer* son œuvre, lui donner son éclat, son rythme et son style, lui imposer sa marque. Trois, quatre, cinq mois de travail s'il le faut, le pouvoir de mobiliser comédiens et techniciens en dehors des commodités de l'horaire habituel, bref, les moyens, mis à la disposition du maître d'œuvre, de lutter à armes égales avec les grands metteurs en scène étrangers, Visconti, Orson Welles, Peter Brook, Laurence Olivier, les Allemands du Schillertheater ou du Berliner Ensemble.

Ce ne sont pas les bons comédiens qui manquent à la Comédie-Française, encore que certains remaniements de la troupe, certaines entrées et certaines sorties soient sans doute souhaitables. Ce sont les metteurs en scène — ou, s'il y a des metteurs en scène, ce sont — Jean Meyer, Jacques Charon — des metteurs en scène de comédie. La solution est simple. Il faut aller chercher les metteurs en scène là où ils sont, c'est-à-dire non pas dans les autres subventionnés, où Jean-Louis Barrault, Jean Vilar ont assez à faire, mais dans le théâtre privé, comme l'Opéra — où il y avait aussi une montagne de poussières à secouer — vient de le faire avec Raymond Rouleau. Comme cela fut fait à la Comédie-Française même au temps de Bourdet.

⁂

Il me reste bien peu de place pour parler des pièces nouvelles. Je veux dire toutefois, avec un peu de retard, la qualité du charmant spectacle que constitue, au Théâtre de Paris, *La Jument du Roi* de M. Jean Canolle, présentée par la Compagnie Jacques Fabbri. La pièce est un agréable vaude-

ville historique, consacré à l'une des aventures conjugales de Henry VIII d'Angleterre, entre deux décapitations de reines infidèles. La première partie, notamment, pleine de verve, d'allégresse picaresque, d'esprit, nous fait passer une heure bien agréable. La mise en scène de M. Jacques Fabbri est une brillante démonstration de ce que peut faire, avec une troupe nombreuse composée en grande partie d'inconnus, un metteur en scène doué du sens du rythme. Mme Sophie Desmarets, qui n'a pas hésité à déguiser ses très heureuses proportions sous l'apparence chevaline de la gigantesque fiancée allemande, et M. Jacques Fabbri lui-même, Henri VIII salace et sanguinaire avec je ne sais quelle bonhomie dans la férocité, dominent la distribution de leur très grand talent de comédiens.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

BALZAC

SIGNALONS la publication des *Illusions perdues*, texte établi *d'après le manuscrit* de la Collection Spoelberch de Lovenjoul — édition critique préfacée et annotée par Jean Bérard (Armand Colin).

Chez Hachette (Collection *Génies et Réalités*) un beau volume sur Balzac magnifiquement illustré. Ce livre qui tient du portefeuille rassemble des études inégales (certaines excellentes) qui touchent de près ou de loin à la vie et à l'œuvre de Balzac.

L. T.

RIMSKI KORSAKOV

par Rostislav-Michel HOFMANN *(Flammarion)*

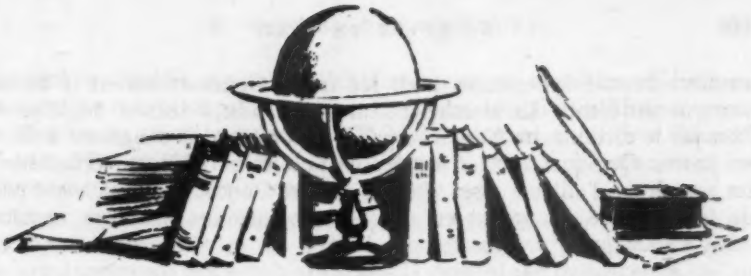
CE livre replace à sa juste valeur le génie de Rimski ; trop de musiciens l'ayant condamné pour avoir « trituré » les œuvres posthumes de Moussorgski. Mais sait-on que sans Rimski, *Boris Godounov* n'aurait peut-être pas vu le jour ? Ni la *Kovantchina* ? Vous connaîtrez toutes les péripéties qui ont entouré la genèse de ces opéras en lisant le livre d'Hofmann. De plus, chaque œuvre du maître est analysée avec subtilité, mais sans pédanterie. Le début est consacré à la vie du musicien, depuis son enfance, en passant par les études à l'Ecole Navale. Son retour en Russie lui réserve la rencontre du « Groupe des Cinq » qui décide de sa vocation de compositeur. Son culte pour Glinka guidera ses premiers pas.

La mort de Moussorgski et de Borodine interrompent son activité créatrice. Pendant cinq ans, il ne s'occupe que de remettre sur pied les partitions non achevées de ses amis. Puis, il se remet au travail et ce sont ses derniers chefs-d'œuvre : *Schéhérazade, Sadko, Tzar Saltar Kitège*, le *Coq d'Or*.

R. Hofmann est le grand spécialiste de la musique russe. Qui, mieux que lui, pouvait parler de Rimski Korsakov ? Son savoir et sa sensibilité servent la mémoire du grand musicien et nous font mieux comprendre la nature exceptionnelle de l'homme et de l'artiste génial qu'était Rimski Korsakov.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

(Suite de la chronique des livres page 174.)



LES GONCOURT ET LEUR JOURNAL

par Marcel Thiébaut

Du vivant des Goncourt (ou d'Edmond), neuf volumes du journal (de 250 à 300 pages chacun) furent publiés (de 1887 à 1896). Cette première édition (Fasquelle) s'ouvre sur l'année 1851 et s'arrête le 30 décembre 95. Les Goncourt, ne désirant pas se brouiller avec tous leurs amis, s'étaient flattés de n'y consigner que la *vérité agréable*. Vingt ans après la mort d'Edmond on devait publier le journal intégral contenant la *vérité absolue*. Pour des raisons diverses, cette publication a été retardée jusqu'à maintenant. Les quatre gros volumes (Fasquelle et Flammarion) dont on dispose aujourd'hui (1 300 à 1 400 pages chacun, d'un texte beaucoup plus serré que la première édition) conduisent le lecteur jusqu'au 3 juillet 96. Edmond devait mourir douze jours plus tard. Pour entrer de plain pied dans cet énorme ouvrage, pour le suivre aisément, il n'est pas inutile de le situer dans la vie des deux écrivains [1] et de le rapprocher de leurs autres livres.

Jeunesse. Une première passion : l'histoire.

La famille paternelle des Goncourt était lorraine. Leur arrière-grand-père, Antoine Huot, petit-fils d'un notaire, avait, en même temps qu'une maison située près du village de Goncourt, acheté le titre de seigneur de Goncourt. Leur père avait témoigné d'un rare courage pendant les guerres de l'Empire. Leur mère était la fille d'un marquis de Villedeuil. Sous l'ancien régime les armoiries que s'était composées le tabellion n'en

1. Il existe trois intéressantes biographies des Goncourt, celle d'Alidor Delzant, qui fut leur ami, celle de François Fosca — celle enfin, la plus complète, la plus pénétrante, d'André Billy. (Flammarion.)

auraient imposé à personne, mais les frères Goncourt eurent là-dessus une vue différente. Ils attachaient un grand prix à leur « noblesse ». Lorsque le dictionnaire Vapereau parut la contester ils songèrent à faire un procès. Quelques articles rectificatifs publiés par l'éditeur (Hachette) les apaisèrent d'ailleurs assez vite. En fait les Goncourt se souciaient peu de leur famille, du moins en ce qui concernait ses membres vivants. Mais s'étant jugés aristocrates par l'esprit, ils se plaisaient à imaginer qu'ils l'étaient aussi par le sang. D'ailleurs le climat des anciennes familles leur plaisait. En 61 ils notent : « Plus je vais, plus je me plais avec cette société, qui s'en va, des gens bien nés. »

Il faut s'expliquer sur ce *je*. Jusqu'à la mort de Jules (1870) le journal fut écrit par lui en conversant le soir avec son frère [1]. La collaboration était étroite : le couple fraternel écrivait *je*. Aurélien Scholl, composant par anticipation, leur épitaphe écrivit un jour :

Edmond et Jules gît ici
Le froid cercueil est sa demeure
Tous deux est mort à la même heure.

Scholl n'était pas prophète. Jules mourut d'abord — et Edmond reprit la plume de son frère.

Nous en sommes déjà à la mort avant d'avoir parlé de naissance. Celle d'Edmond se situe en 1822, celle de Jules en 1830. Nés à Nancy ils furent élevés à Paris où leur mère s'était installée après la mort du père. Edmond fit son droit, travailla chez un avocat, sans enthousiasme. La mort de leur mère en 48 assura aux deux frères une aisance suffisante pour vivre à leur guise (10 000 livres de rente, soit 3 millions d'aujourd'hui). Ils décidèrent de faire de la peinture, voyagèrent. En 49 ils s'installent dans un petit rez-de-chaussée rue Saint-Georges, écrivent un vaudeville, un médiocre roman et bientôt débutent dans le journalisme. En 52 un très innocent article leur valut d'être poursuivis pour outrage à la pudeur. Les « corrupteurs » furent d'ailleurs acquittés. Il ne leur en fallait pas tant pour être dégoûtés du journalisme auquel ils renoncèrent vite. Ils en parlent, le plus souvent avec horreur.

Dès l'année 52 les Goncourt préparent un livre d'histoire sur la *Société Française pendant la Révolution*. Le goût de l'histoire fut leur inclination majeure. Balzac interrogeait passionnément les survivants du XVIIIe siècle. Les Goncourt se sentaient naturellement introduits dans le passé par leur famille. Leur grand-mère maternelle Courmont de Pomponne avait été une des belles du Directoire ; leur tante possédait à Ménilmontant un charmant pavillon que le duc d'Orléans avait offert à l'une de ses amies. Edmond enfant aimait déjà ses salons aux boiseries rocaille, le parc avec ses deux temples de l'Amour. Le dimanche sa tante l'emmenait chez les brocanteurs du faubourg Saint-Antoine où elle marchandait bronzes, vieilles étoffes et estampes devant lesquels il s'émerveillait. A Gisors, dans une autre maison de famille les jeunes gens et les enfants

1. Une longue page du *Journal* fournit des éclaircissements sur ce point.

jouaient la comédie sur un petit théâtre ancien et, avant les répétitions, le temps ne manquait pas aux jeunes Goncourt, lorsqu'ils utilisaient, pour se colorier les joues, le rouge de Mme Martin, femme du célèbre ébéniste et vernisseur du XVIIIe siècle, pour rêver à la société disparue dont ils retrouvaient partout les traces.

Dans leur journal les Goncourt devaient écrire un jour : « Un temps dont on n'a pas un échantillon de robe et un menu de dîner, l'Histoire ne le voit pas vivre. » On peut dire que les Goncourt allèrent tout droit de l'échantillon de robe à l'Histoire — et plus précisément à la petite histoire de ce XVIIIe siècle dont ils avaient réellement respiré le parfum. Après avoir songé à écrire une monographie du *Palais Royal* et une *Histoire du Plaisir sous la Terreur* ils mirent en chantier leur *Histoire de la Société Française pendant la Révolution.* Ce fut la première « vie quotidienne » qui ait jamais été écrite. Etayée par de nombreux documents, nourrie de « petits faits » soigneusement choisis elle restitue avec fidélité l'histoire du monde, du peuple et de la ville. Elle tend vraiment, rompant avec *l'histoire abstraite* à donner de la présence au passé.

Ce choix devait les engager bientôt dans la voie des biographies qu'ils ont été les premiers à écrire avec la volonté de négliger « *le personnage de l'homme* », dont on s'était surtout préoccupé jusqu'alors, pour atteindre l'homme même. Ce qu'ils voulaient offrir à leurs contemporains, c'était « l'histoire intime, ce roman vrai que la postérité appellera peut-être un jour l'histoire humaine [1] ».

Un pareil travail impliquait, selon leur expression, une *amoureuse familiarité* avec les modèles choisis ; ils entrèrent si bien dans l'esprit de cet adjectif qu'après avoir consacré de courtes études à Louis XV, Louis XVI ou Beaumarchais ils passèrent naturellement du côté des dames, qui eurent droit à de longs ouvrages — et souvent à leur tendresse. Ils devinrent les spécialistes émerveillés des maîtresses royales et des actrices : la duchesse de Châteauroux, Mme de Pompadour, Mme du Barry, Mme de Saint-Huberty. Petit à petit, de dame en dame, ils en vinrent à s'éprendre du siècle tout entier, de quelques-uns de ses écrivains, de presque tous ses artistes et de tous les gentils promeneurs du Cours-la-Reine au milieu desquels ils réussissaient, en esprit, à vivre passionnément. Lenôtre m'a dit un jour qu'il avait contracté une maladie de cœur en écrivant l'histoire de la Terreur. En *entrant,* comme ils ont fait dans ce XVIIIe siècle « *où l'on s'habillait de fleurs, où de loin l'habit riait avant l'homme* », les Goncourt n'ont pas pris un risque aussi grave, mais bien qu'ils aient discerné ce qu'il y avait de dur et de cruel dans cette époque (ils ont écrit là-dessus des pages décisives) ils ont été si profondément touchés par ses grâces qu'ils ont pris en aversion leur propre temps. Ils s'y trouvaient en *exil* quand ils n'en arrivaient pas, plus simplement, à le haïr.

1. Préface des *Portraits intimes du XVIIIe siècle.*

La question des femmes.

Ils y étaient naturellement portés par leur esprit, amer et irritable. Faisant un événement de la moindre contrariété, tout les blessait, jusqu'aux petites nouvelles qui ne les concernaient pas. Un roi de Robert de Flers aime la France parce qu'il aime une Française. Il leur manqua pour se réconcilier avec leur siècle d'aimer quelques Parisiennes qui ne fussent pas mortes depuis longtemps. Le bilan de leurs amours est affligeant. Ces écorchés, ces « grands nerveux » capables d'écrire d'eux-mêmes : « Du talent il nous vient moins d'orgueil que pour être des espèces d'êtres impressionnables, d'une délicatesse infinie, des vibrants doués d'une manière supérieure » (*Journal,* 1867) s'en tinrent le plus souvent aux putains et aux lorettes.

Jules, qui savait plaire et aimait les aventures, après avoir charmé quelques demi-castors célèbres, eut des liaisons moins faciles. Mais elles furent brèves. Pendant de longues années pourtant une jeune sage-femme fut leur maîtresse commune. Un récit qu'on trouve sous la plume d'Edmond dans le journal de 1889 (21 juillet) révèle, d'ailleurs, qu'auparavant les deux frères s'étaient repassé parfois des maîtresses. Edmond avait vingt-quatre ans lorsqu'il rencontra au bal Mabille une petite Marie de seize ou dix-sept ans. Il l'emmena chez lui, elle était vierge comme il le constata tout de suite à l'usage. Elle lui plut, mais il ne l'aima pas et il se la laissa souffler, sans déplaisir, par un ami. L'ayant rencontrée de nouveau quelques années plus tard il en fit la *première maîtresse* du jeune Jules, qui après quelques semaines d'étreintes furieuses la quitta parce qu'elle était « trop rêveusement triste ». En 1850 Jules, qui avait vingt ans, eut d'autres reproches à faire au sexe féminin : il contracta la syphilis — dont il devait mourir en 1870.

Ce fâcheux épisode dut contribuer beaucoup à développer chez les deux frères une misogynie qui trouve dans le *Journal* des expressions diverses. En 1856 ils en sont encore aux réflexes de sultans dédaigneux : « Si j'étais riche je m'entourerais de vie — d'oiseaux, de singes et de filles. » Ils copient soigneusement alors une pensée de Marc Aurèle : « L'amour, une petite convulsion. » Une idée leur vint — on en verra plus loin l'origine — qui devait donner à leur gynophobie une assise solide. « L'homme qui s'enfonce dans la création littéraire n'a pas besoin de femmes, d'enfants. » Ils sont d'ailleurs assez étonnés en 1859 de constater que même après avoir renoncé « *à ce grand impedimentum, la femme et l'amour* » ils ne sont pas encore célèbres, « *arrivés* ».

L'année suivante, témoignant d'une naïveté dont les preuves ne se comptent pas ils notent avec amertume que leur choix a des inconvénients : « Nous auprès desquels la femme ne joue qu'un rôle animal, nous qui ne sommes ni mariés, ni amoureux, nous subissons presque le joug du

mariage par notre bonne. » (1860.) Mais le joug de la bonne leur paraît moins dangereux que l'autre, et ils le font savoir au public en écrivant *Charles Demailly* où l'on voit un écrivain abaissé, dégradé, perdu par une mauvaise compagne. Thème que devait reprendre par la suite le seul Edmond, dans *Manette Salomon,* tableau de la vie d'un artiste que sa maîtresse réussit à priver de tout talent.

Dans le *Journal* après 60 ils renoncent aux raisonnements pour passer aux exclamations rageuses : « La somme de bêtise qui est au fond de la femme, même les plus intelligentes, est immense ! » ou « La nature a ravalé la femme à la matrice. » Nous n'insisterons pas sur ce thème, il y aurait trop de citations à faire. Ce qui est plus important, c'est de pouvoir constater que dans le temps même où ils pratiquaient les amours de tête avec les beautés du XVIIIe siècle, ils s'enfonçaient de plus en plus dans l'idée qu'en fait l'amour devait être réduit à un exercice pratique une fois par semaine — et de préférence avec une femme simple et inculte. « *Si elle ne savait pas lire ce serait parfait.* » L'erreur de l'époque est, à leurs yeux, d'avoir fait de la femme *un être idéal.* Les anciens voyaient plus juste : la femme est *une pondeuse et une jouissance d'agrément.*

L'ambiguïté de leur attitude est saisissante. Ils célèbrent la grâce et l'esprit des modèles de Watteau, mais ne trouvent rien à louer chez les femmes qu'ils rencontrent. La chair des femmes contemplées sur les tableaux de Boucher n'est que nacre et que rose. Mais « *tout ce qui n'est pas traduit par l'art est pour nous de la viande crue* ». Cette viande-là ils ont décidé de ne pas l'aimer.

Il est entendu que parmi les écrivains de leurs amis plusieurs faisaient comme eux profession de misogynie, mais pas avec cette violence. Comme ils n'étaient pas frigides et qu'on les voit, dans leurs écrits sur le passé, fort capables d'imaginer la tendresse et même d'y rêver, on en vient à s'interroger sur les raisons de leur attitude : déception amoureuse restée inconnue ? Leur vie a été si minutieusement fouillée que l'hypothèse est peu vraisemblable. Reste la singulière organisation de leur existence...

Les mystères d'une collaboration.

La mort prématurée de leur père avait fait d'Edmond le protecteur de son jeune frère qu'il a toujours tendrement aimé. Edmond était grand, avait de la carrure et un air mousquetaire. Jules était un sylphe « blond comme un chérubin », spirituel et gouailleur. Dans sa jeunesse, il fut volage mais s'il désirait rester libre, il était trop sensible pour pouvoir se passer d'un foyer. Edmond fut son père, son frère, son mentor et toute sa famille. Avait-il une désillusion, il retrouvait auprès d'Edmond l'apaisement souhaité. Les deux frères ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Journal 15 *novembre* 60 : « *Je comprends peut-être aujourd'hui ce que doit être l'amour, s'il existe. Otez le côté charnel, le rapprochement du sexe, c'est ce qui existe entre nous... L'un séparé de l'autre, il y a une moitié de nous-mêmes qui nous manque. Voilà ce que je pense être l'amour : le décomplétage et le dépouillement dans l'absence.* » Minuit 1er janvier 1869 : « *Nous nous embrassons dans notre maison au clair de lune de l'année nouvelle.* »

Ils ont « *les mêmes idées, les mêmes sympathies et antipathies pour les gens, la même optique intellectuelle* ». Ils avaient aussi les mêmes ambitions littéraires et s'étaient convaincus qu'ils ne pouvaient « arriver » l'un sans l'autre. Jules avait de la vivacité, du primesaut, le don du style. Mais Edmond, écrit leur ami Alidor Delzant, était « le travailleur tenace, le metteur en scène réfléchi, l'accoucheur à terme de la gestation commune ». Edmond l'avoue, bien après la mort de son frère (en décembre 95) : Jules se serait contenté d'écrire *un* volume et même un petit *in-douze* et « *je lui ai imposé une vie abominable de travail* ». L'acceptation de cette tyrannie on peut assez aisément l'expliquer : Jules avait une santé fragile, il croyait ne pouvoir se passer de la protection de son frère et s'il est vrai que sans Edmond il n'eût pas travaillé autant, il est vrai aussi qu'il lui était reconnaissant de l'y contraindre — car, artiste véritable, il eût souffert de ne pas s'exprimer.

Cette situation devait inspirer à Edmond un de ses derniers romans, *les Frères Zemganno*. Le couple d'écrivains fraternels devient un couple d'acrobates. L'aîné apprend son métier au cadet. Il est son inventeur, son animateur. Un jour ils deviennent célèbres mais une femme interrompt tragiquement leur carrière triomphale. Edmond en revenait donc à son refrain : la femme ennemie de l'artiste. Mais dans ce drame l'intervention satanique de l'ennemie semble particulièrement absurde. Il est clair que l'auteur n'y croit même plus. Mais comment, dépeignant des acrobates aurait-il pu expliquer ce qu'il avait dû comprendre depuis longtemps. Si le *je* du journal s'était aussi obstinément acharné contre la femme c'est que le *je* était bicéphale et auteur.

Si l'un des frères s'était marié, on ne pouvait songer à introduire dans un ménage légitime le régime du partage [1]. Que se serait-il passé ? La femme aurait étouffé entre ces deux hommes dont l'entente intellectuelle était si parfaite. Son caractère se serait vite aigri. Alors deux femmes ? C'eût été pire encore : brouilles, disputes. De toute façon le travail devenait impossible. Or littérature et ambition littéraire d'abord. Décidément il fallait vivre seuls.

Ne regrettèrent-ils jamais leur décision ? Je suis convaincu du contraire. Les axiomes rageurs fabriqués avant 1870 rendent un son de haine que peut seul expliquer le sentiment d'une autospoliation. Après la mort de Jules sans doute peut-il paraître étrange que le survivant n'ait pas

1. On dira peut-être que, plus simplement, Jules ne se maria pas parce qu'il était malade. Mais à cette époque, faute de tests, un bon nombre de syphilitiques se croyaient assez vite guéris — alors qu'il n'en était rien...

désarmé. Le fait est qu'après une longue période de profonde dépression Edmond jugea sa vie finie et s'en tint à ce qu'il appelait la « brutalité de la volupté ». Il se rattrapait, en délicatesses, du côté des objets d'art.

CHINEURS. LE REFUGE DU XVIIIe SIÈCLE.

« La bricabracomanie, écrit Edmond dans la préface de la *Maison d'un Artiste,* n'est qu'un bouche trou de la femme qui ne possède plus l'imagination de l'homme et j'ai fait à mon égard cette remarque que lorsque *par hasard* mon cœur s'est trouvé occupé, l'objet d'art ne m'était de rien. » Déclaration qu'on peut compléter par le *Journal* (1864) : « *Nous avons à peu près remplacé la femme* (décidément ce n'était pas facile) *autrement dit le prétexte de l'amour, par le tableau.* »

Sur le chemin des « chineurs » c'est Edmond qui était parti en flèche. A seize ans il achète une aquarelle de Boucher. C'était le début d'une collection qui deviendrait célèbre. Formée d'abord avec peu d'argent : un pastel de La Tour coûtait 5 francs, une épreuve unique d'une gravure de Watteau 8 francs, on pouvait enlever neuf croquis de Saint-Aubin pour 1 franc, deux dessins de Chardin pour 40 francs. Le discrédit où étaient tombées les œuvres du XVIIIe siècle désolait d'ailleurs les Goncourt. « Quoi la France jalouse de ses autres gloires a négligé celle-là ! Elle refuse de reconnaître les vrais fils de son esprit et de son génie. Leurs œuvres sont jetées à l'étalage des quais, moisissent au plein vent des murs et des bornes ou passent à l'étranger [1]. » Mais en même temps cette regrettable situation leur permettait d'acquérir les objets qu'ils aimaient. Ils évoquent avec émotion dans leur journal ces magasins obscurs, du côté de la Bastille, ces fonds d'écurie, ces « antres noirs », ces mansardes où ils poursuivaient les chefs-d'œuvre délaissés, « *les merveilles du XVIIIe siècle* ».

Ils n'étaient pas les seuls : entre deux crises de désespoir provoquées par l'idée d'avoir, faute de temps ou d'argent, « manqué » une œuvre désirée, ils rencontraient chez leurs brocanteurs, leurs « ferrailleurs », d'autres Cousins Pons aussi passionnés qu'eux-mêmes, et même des « bibeloteurs *jeunes* » qui s'enchantaient comme eux de pouvoir trouver un Watteau « chez un vendeur de flèches de sauvages et de têtes d'Indiens boucanées [2] ». Cette petite troupe d'amateurs sans « fortune » succédait aux grands collectionneurs du XVIIIe siècle qui, tels Caylus, d'Argenson, Méjanes, Denon, avaient formé des cabinets célèbres. Ces « petits bibeloteurs » devaient le plus souvent, d'ailleurs, s'en tenir aux dessins comme firent d'abord les Goncourt. A la mort d'Edmond le trésor de sa collection était formé par quatre cents dessins, tous dignes du Louvre.

1. *L'art au XVIIIe siècle* (1re série).
2. *La Maison d'un Artiste.*

Ils avaient d'ailleurs élargi leurs recherches. « Quelle ironie que la fortune ! Avec 10 000 livres de rentes nous avons touché à tous les luxes et du plus cher et nous aurons saoulé nos yeux, pas comme un Trimalcion... Acheté un peu pour faire diversion (?) un secrétaire et une commode Louis XVI, style Marie-Antoinette, 1 200 francs : deux bijoux, une marqueterie et des bronzes. » (*Journal*, 30 octobre 57.) Ils ne s'en tenaient pas, d'ailleurs, aux objets. L'historien en eux ne cessait de doubler l'amateur d'art — et il ne se passait pas de mois où on ne les vît ramener dans leurs filets des manuscrits, des correspondances, des almanachs, des catalogues, des rapports de police, pour ne rien dire des livres. Familiers de la salle des ventes, ils y manœuvraient en grands connaisseurs... et en amoureux.

On parle beaucoup de leur journal, mais pas assez de leurs livres d'histoire et surtout de leurs ouvrages sur l'art du XVIIIe siècle. C'est là pourtant qu'est le meilleur de leur œuvre. Ils s'y affirment non seulement critiques avisés mais aussi, parfois — car le sujet les exalte — poètes. La place me manque pour citer ici, parmi d'autres, les pages ravissantes qu'ils ont consacrées aux miniatures de Fragonard, « vraies miniatures de soleil », aux jeunes femmes de Saint-Aubin, aux dessins de Watteau, « le grand poète du XVIIIe siècle », à la magie de Chardin « à côté de laquelle tout pâlit et tous faiblissent ». Emportés par leur passion ils ont même logé dans une de leurs études « Un songe de Fragonard » qui mériterait une place dans les anthologies.

S'ils n'étaient pas seuls à apprécier les grâces du XVIIIe siècle, les autres n'avaient pas comme eux savoir, talent... et l'oreille du public : il faut en convenir, les Goncourt ne se flattaient pas sans raison d'avoir révélé les artistes du XVIIIe siècle, et leur influence, dans ce domaine, a été considérable.

Leur passion pour cet art était si exclusive qu'ils en voulaient au grand collecteur Lacaze (le futur bienfaiteur du Louvre — dont on a eu l'injustice de faire disparaître la « salle ») d'avoir sur ses murs « fait se manger les écoles. L'éclectisme ne vaut en rien surtout en collection ». (*Journal*, 8 mai 59.) Quelques années avant la guerre de 70 ils devaient cependant se passionner pour le Japon et, furetant chez Bing et Sichel, amasser estampes et « bibelots » d'Extrême-Orient, qui allaient bientôt leur permettre de se proclamer les découvreurs du « japonisme » — ce japonisme par lequel Edmond a fait campagne dans ses livres sur Hokusaï et Outamaro.

L'accroissement de leurs collections les détermina à quitter le rez-de-chaussée de la rue Saint-Georges. D'ailleurs ils ne pouvaient supporter le bruit, et un « homme d'écurie », leur voisin, les rendait fous en chantant et sifflant tout le jour. Ils cherchèrent un quartier plus calme et après maintes recherches et maints débats acquirent le célèbre 53, boulevard Montmorency où ils devaient mettre en place les trésors qu'Edmond, en 1881 — onze ans après la mort de Jules, coup terrible qui devait

faire de lui un « veuf » désespéré — a décrits dans *La Maison d'un Artiste* (1881).

Livre étrange où les souvenirs émus et les élans de lyrisme trouvent leur place dans le quadrillage d'un catalogue bien ordonné. En parcourant à la suite de l'auteur les salons, le boudoir, le cabinet de travail bourré de livres et de cartons, de gravures, de dessins, d'estampes, le cabinet d'Extrême-Orient, sanctuaire des porcelaines, des pierres dures, des *flambés*, des cristaux, des laques et des netzkés, on a l'impression de circuler dans un monde clos, dans quelque *Nautilus* terrestre d'un nouveau capitaine Nemo. Tout est rassemblé là qui pouvait assurer une vie de travail, de recherches, de méditations, « de griseries amoureuses des yeux » et permettre d'entreprendre, fenêtres closes, des voyages immobiles, loin du présent [1]. Rêve que, bien entendu, les Goncourt, ou plutôt Edmond qui acheva seul d'organiser son sous-marin, ne devait pas, on le verra, parvenir à réaliser.

D'après les photographies il ne semble pas que cette « maison d'un artiste » ait été un pur sanctuaire du goût. Edmond n'avait rien d'un ensemblier et s'il ne se trompait pas sur la qualité des œuvres et des objets, il était moins heureusement inspiré lorsqu'il s'agissait de les intégrer dans un décor. Quoi qu'il en soit la collection avait pris une grande valeur — ce dont les frères, fort désintéressés, ne s'étaient d'ailleurs jamais souciés.

Aussi les sommes qu'on retira de sa vente permirent-elles, ajoutées au capital que possédait encore Edmond — de renter les futurs « académiciens Goncourt » et d'offrir chaque année une somme confortable (jusqu'à la chute du franc) au lauréat du prix [2]. Mais à cette vente ordonnée par Edmond, avec la pensée généreuse d'aider des écrivains et l'arrière-pensée orgueilleuse de prolonger la gloire de son nom, on trouve dans le journal une autre raison — d'un altruisme moins littéraire — que goûteront seuls ceux qui ont la passion de la collection, les « chineurs enragés » : « *Pour les objets que j'ai possédés, je ne veux pas après moi de l'enterrement dans un musée, dans cet endroit où passent des gens ennuyés de regarder ce qu'ils ont sous les yeux* [3]. *Je veux que chacun de mes objets apporte à un acquéreur, à un être bien personnel, la petite joie que j'ai eue en l'achetant.* » (3 avril 87.)

1. Dès le 19 février 1862, on lit dans le *Journal* : « Nous n'avons aucune des passions qui sortent l'homme d'une bibliothèque, d'un musée — de la méditation, de la contemplation, de la jouissance d'une idée ou d'une ligne ou d'une coloration. »

2. Chaque académicien « Goncourt » devait recevoir 6 000 francs par an (1 800 000 « anciens francs » d'aujourd'hui), le lauréat 5 000 francs (soit 1 500 000). La liste des académiciens avait été fixée par Edmond dans son premier testament de 1874 : dix noms. Cette liste dut être remaniée par lui plusieurs fois par suite de décès.

3. Combien différents des Goncourt eux-mêmes qui ont écrit dans leur *Journal* « *Le Louvre, ma vraie famille.* »

⁂

Les Goncourt et le Roman.

Les Goncourt se sont beaucoup compliqué la vie le jour où ils se sont convaincus que « l'histoire est un roman qui a été, et le roman de l'histoire qui aurait pu être ». Cette idée les a poussés vers un genre pour lequel ils n'étaient guère doués, ayant peu d'imagination et réservant leur sensibilité à leurs propres malheurs. Ils estimaient, il est vrai, qu'un grand écrivain, passionnément soucieux de style, devait avant tout écrire des romans, et dès lors que, par la grâce du *réalisme,* dont on peut voir par le *Journal* qu'ils se considéraient comme les inventeurs, la frontière entre les genres était supprimée, ils avaient conscience de n'avoir pas à affronter de difficultés nouvelles : « *Le roman actuel se fait avec des documents racontés ou relevés d'après nature, comme l'histoire se fait dans des écrits.* »

Le plus étrange est qu'ils se crurent désignés (comme ils l'ont dit dans la préface de *Germinie Lacerteux*) pour faire entrer « les basses classes » dans le roman. Ils se flattaient de prouver par l'exemple que le roman « s'imposant les études et les devoirs de la science » pouvait devenir « la grande forme sérieuse de l'enquête sociale ». Sérieuse et émouvante car ils sauraient montrer « que les larmes qu'on pleure en bas peuvent faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut ».

Ils ont écrit : « La figure d'un pauvre me rend triste pour une journée. » Cela se lit dans le journal du 19 janvier 1862, mais bien plus nombreuses les pages où ils notent sous une forme ou une autre qu'ils ont « *horreur de l'intimité peuple, de la fraternité du petit verre* ». On joua un jour *Henriette Maréchal* au théâtre Montparnasse. La pièce fut bien accueillie, mais le public était composé de postiers et d'ouvriers. C'était assez pour que les deux auteurs « souffrent comme un homme qui verrait tutoyer sa maîtresse chez un marchand de vins, par des hommes de barrière ».

On ne s'étonne pas après cela que les enquêtes pieusement accomplies par devoir professionnel et poursuivies jusque dans des hôpitaux et des prisons leur aient soulevé le cœur. « On ne saura jamais notre malaise au milieu de la plèbe, notre horreur de la canaille, combien le vilain et laid document avec lequel nous avons construit nos livres nous a coûté. Ce métier... est bien le plus abominable que puisse faire un homme d'essence aristocratique. » (22 août 75.) Disposition antitolstoïenne qui ne présageait rien de bon pour la réussite de leurs romans humanitaires (*Germinie Lacerteux, Sœur Philomène, la Fille Elisa*).

Il faut l'avouer : ils sont manqués. Et les autres aussi qui, tels *Charles Demailly, Renée Mauperin, Manette Salomon, Madame Gervaisais, la Faustin, Chérie* évoquent le monde des gens de lettres, des artistes, la bourgeoisie ou les gens de théâtre. Les raisons de cet échec sont nom-

breuses : leurs personnages ne sont vus que de l'extérieur, reconstitués à coup de notes, la psychologie est superficielle et toujours statique, l'auteur intervient perpétuellement pour débiter des tirades du style Dumas fils, ou pour commenter, avec éloge ou mépris, l'action de ses héros ; la composition est défectueuse ; ils n'ont pas le sens de l'évolution, de la durée : on dirait qu'ils n'ont découvert l'essentiel du sujet de *Manette Salomon* qu'en écrivant les dernières pages ; les dialogues sont interminables, le mouvement sans cesse cassé par l'insertion d'innombrables tableaux d'époque — hors-d'œuvre gigantesques.

Il est vrai que, à défaut d'une émotion qui « passe » très rarement (nous sommes loin des larmes promises) ces pages ont à nos yeux l'intérêt de chroniques. De ce point de vue les romans se rapprochent parfois du « journal ». Il est équitable de signaler enfin certains descriptions de personnages à *l'arrêt* qui ont une force d'évocation saisissante. Ici le dessinateur, l'aquafortiste (qu'étaient les Goncourt) est passé devant le romancier. La page qui évoque Renée Mauperin au piano a tout le charme d'une belle estampe.

Manqués ou non leurs romans sur les « basses classes » ont représenté une innovation. Ils sont tout près du *roman-reportage* à la mode aujourd'hui en France et aux Etats-Unis. Par malheur les Goncourt n'ont pu se contraindre à l'objectivité. Ils avaient une nature trop « frémissante ». De tous points de vue d'ailleurs leur émotivité leur a nui. Que de pages heureuses n'ont -ils pas compromises en *ténorisant* ! Et pourtant quelquefois, hasard ou soudain apaisement de leur système nerveux, ils réussissent certaines descriptions d'intérieurs, de décors d'une précision remarquable. Ils s'attachent alors à décrire avec un extraordinaire scrupule les *objets* (ils reprochaient à Saint-Simon de n'y avoir pas pensé) et soudain en les lisant on songe à Robbe-Grillet, à cette nuance près (importante il est vrai) qu'il se glisse toujours dans ces *relevés* un ou deux petits filets de ce style artiste, si laborieusement, si douloureusement élaboré qu'au dire d'Edmond Jules aurait perdu l'esprit, se serait tué à force de ciseler ses phrases. (La vérité était différente : l'évolution de la syphilis avait provoqué de graves troubles cérébraux.)

Ce style, grâce auquel les Goncourt se flattaient, en décrivant les misères populaires, de rester encore sur le plan le plus aristocratique de l'art, on l'a trop sévèrement jugé : maintes volutes agaçantes sans doute, mais aussi des trouvailles heureuses, surtout lorsqu'il s'agit de décrire des formes et des couleurs. Là l'œil aigu des auteurs, affiné par l'exercice de la critique d'art, leur permet de fixer toutes les nuances avec une précision extrême.

On les en loua d'ailleurs à l'époque mais dans le roman on considérait surtout le sujet, « l'histoire » et l'on n'aimait guère les leurs. La critique surtout leur fut sévère. Elle les jugea souvent avec dédain (*ils ne créent pas, ce sont des flâneurs,* jugeait Barbey d'Aurevilly) ou avec horreur (« *fange ciselée, littérature putride* »), Taine dosait les louanges réticentes et les condamnations majeures, Sainte-Beuve leur « ami » se dérobait et le plus

souvent « refusait l'article ». Quant à la critique universitaire elle leur reprochait, assez bizarrement, de ne peindre que des êtres d'exception. Bourget, prenant du recul, estime qu'ils ont modifié l'art du roman — ce qui est exact si l'on considère surtout leurs intentions.

Quoi qu'il en soit, les articles sur leurs œuvres furent le maître-tourment des deux frères. Jamais à leurs yeux la louange ne tombait juste. Quant à la critique, elle ne pouvait être inspirée que par la sottise ou la cabale. Leur orgueil, il faut le dire, n'était pas petit.

On a tiré plusieurs pièces de leurs romans ; eux-mêmes n'en écrivirent qu'une seule, *Henriette Maréchal*. Ce fut un des échecs les plus retentissants du siècle (1865). On ne put la jouer que sept fois, tant elle provoqua de vacarme et de désordre à la Comédie Française [1]. Il est vrai que les étudiants formant la première vague d'assaut étaient parfaitement indifférents à l'honnête médiocrité du drame ; ce qu'ils sifflaient c'était l'Empire. Ironie du destin : les Goncourt haïssaient Napoléon III, mais ils étaient amis de la princesse Mathilde. On s'en tenait à cela pour les situer.

Le grand jeu des demi-succès et des échecs, l'hostilité déclarée de beaucoup de confrères contribuèrent à détruire l'équilibre nerveux des deux écrivains : « Nous avons eu, ont-ils écrit dans la préface d'*Henriette Maréchal*, toutes les défaites, tous les chagrins, tous les désespoirs. Nous avons saigné dans notre orgueil pendant de longues heures d'obscurité. Pendant des années c'est à peine si nos livres nous ont payé l'huile et le bois de nos nuits. Nous avons mis quinze ans à parvenir au Théâtre-Français... et nous avons l'un une maladie de nerfs, l'autre une maladie de foie qui doivent assurer nos ennemis de nos souffrances dans la cruelle bataille des lettres. »

Il est certain qu'*Henriette Maréchal* fut leur plus cruelle défaite. Ils la ressentirent si vivement qu'ils durent fuir au Havre pour se remettre. Ils le disaient autrement. Ils allaient « se reposer de leur gloire ».

« De leur gloire. » Il n'y a pas autant d'ironie qu'on pourrait le croire dans ces mots-là. Lorsqu'en 88 la pièce tirée de *Germinie Lacerteux* eut provoqué un autre scandale (on la jugea *immorale et grossière* ; elle n'était que mauvaise). Edmond nota dans son journal : « Au fond la critique est ce qu'elle voudra : elle ne pourra empêcher que les deux pièces qui ont fait le plus de bruit dans la seconde moitié du XIXe siècle ne soient *Henriette Maréchal* et *Germinie Lacerteux*. » C'était se consoler à bon marché.

Le Journal des Goncourt.

Le *Journal* des Goncourt autour duquel on vient de faire encore tant de *bruit*, n'a jamais été pour leurs auteurs l'œuvre tendrement aimée que peut représenter le *diary* pour un journalintimiste, le laboratoire où il

1. On ne l'aurait même pas jouée autant sans les siffleurs, disait Ludovic Halévy.

tire au clair ses pensées et met au point ses vues sur le monde, les hommes ou la littérature. C'est une chronique, un « témoignage », conçu d'abord dans l'esprit de Bachaumont dont les mémoires sans éclat mais nourris de petits faits avaient inspiré aux deux frères une vive estime. Romans, journal ; pour eux on restait dans l'histoire, l'histoire du présent, l'au jour le jour de l'histoire, ce mot incluant leur histoire à eux Goncourt, le compte rendu plus ou moins succinct de leurs actes, promenades, déjeuners et dîners — sans oublier des constatations mineures (« *Il m'arrive d'acheter un pantalon pour une nuance comme on achète un bibelot, une orchidée.* ») Ils ne s'interdisaient pas les réflexions, mais ce n'étaient pas des réflexions réfléchies — plutôt des cris, des répliques de théâtre auxquelles nul interlocuteur ne pouvait apporter de réponse.

Avant d'en venir à la trame même de l'œuvre il faut dégager deux mouvements d'humeur qui animent un bon nombre des quelque cinq mille pages de ce monument. Nous passerons vite. *Premier thème :* « A mesure que j'avance dans la vie, je suis pris d'une immense commisération pour l'homme et d'une *immense haine contre Dieu.* » Ergo tout écrit religieux est absurde : « *L'Imitation de Jésus Christ,* un gnangnan de moinillon, des lapalissades mystiques, un enfantelet de livre qui ne dit rien. » Edmond fait un jour le compte de ce que le peuple dépense en messes et constate sarcastiquement que le « Paradis aura coûté cher au monde » etc., etc. Leurs raisonnements en ce domaine auraient enchanté M. Homais : « Une terrible objection contre la divinité du Christ que la fortune des Rothschild ! » Le plus curieux est que, s'en prenant un jour à la *blague populaire* qu'ils haïssent, ils inscrivent au nombre de leurs griefs : « La blague a déjà tué la religion ».

Il est vrai que dans le *Journal* on ne compte pas les contradictions. On en jugera d'ailleurs par ce dernier trait. Ces contempteurs de Dieu qui en sont à déclarer qu'on ne saurait être athée (car « *on ne doit même pas avoir la conviction de cette religion négative* »), ayant entendu au cours d'un dîner chez Mario Uchard, Saint-Victor parler de la terreur que lui inspirait Dieu, notent : « *Nous nous déclarons, aussi, médiocrement rassurés* ».

Thème 2 *:* l'antisémitisme. Là-dessus ils sont intarissables : « Les préjugés sont l'expérience des nations. Les préjugés contre le Juif quoi de plus juste ? Tous les juifs que j'ai connus étaient juifs. Tous justifient le préjugé. La tradition de l'opinion ne se trompe pas... C'est un sacrifice pour moi de saluer un Juif. » La Princesse Mathilde fait devant eux un jour l'éloge d'un juif et de la « juiverie ». Indignation de Goncourt qui crie à la maîtresse de maison : « Eh bien princesse, faites vous juive ! » A propos d'un Dreyfus journaliste : « *Petit juif à la laideur repoussante. Sa mère : le type de la juiverie dans ce qu'elle a de plus sordide.* » Une simple rencontre avec des Juifs, dans la boutique des Bing leur inspire cette réflexion : « Les Juifs n'aiment pas les natures propres ; leurs secrètes tendresses sont pour les êtres douteux ». En novembre 94 : « Si le capitaine Dreyfus avait vendu son pays pour placer l'argent en 3 % ce serait

vraiment bien juif. » L'année suivante Edmond n'est pas absolument convaincu de la trahison, mais le capitaine reste un *misérable*. Curieux mélange de prudence et de passion. En décembre 96 : « *La Revue Blanche* un vrai nid de jeunes youtres. On peut penser qu'avec leurs aînés, qui font les fonds de presque tous les journaux, ils seront les vrais maîtres de la littérature avant vingt-cinq ans. » L'antisémitisme, on le voit, devenait chez eux une assez effarante obsession.

On aurait pu attendre de ces notes journalières qu'ils qualifiaient de « littéraires » d'intéressants portraits, des jugements pertinents sur les nombreuses personnalités littéraires ou paralittéraires avec lesquelles ils ont été en relation. Ils étaient en situation de les juger équitablement, étant devenus les habitués de nombreuses réunions d'écrivains — dîners Magny, Brébant, les Cinq [1] — où ils avaient eu tant de fois l'occasion (en dégustant des plats fins qu'ils appréciaient en vrais gourmets), de s'entretenir familièrement avec leurs plus illustres contemporains. Malheureusement ils ont mal profité de cet avantage. Tout de suite emportés par leurs mouvements d'humeur ils éprouvent à l'égard d'un même homme, à quelques jours de distance, une ardente sympathie ou une profonde horreur. Leur amour-propre joue un grand rôle dans ces variations. « *Qui ne nous distingue pas nous blesse.* » Un conseil les agace, un compliment les apaise. Le solide balancier que peut représenter une réelle estime littéraire leur fait défaut. D'ailleurs ils connaissent mal les œuvres de leurs interlocuteurs et quand ils les connaissent les jugent sans finesse. Leur intelligence plafonne bas. Qu'on en juge :

Sainte-Beuve (habitué du Magny) « prend la défense de la poésie inutile ». (Ils ne précisent pas de quels poètes il s'agit.) « C'est un petit vieux qui se sent laid, déplaisant... un satyre mélancolique et déçu. » « Il nettoie une gloire en dix minutes » comme les fourmis envahissent un cadavre. Et cette constatation stupéfiante : « *On ne peut soupçonner « la profondeur d'inintelligence latente chez cet homme.* »

Avoir dîné plus de cent fois avec Sainte-Beuve pour écrire cette sottise voilà qui est décourageant. Décourageant, mais non pas surprenant. Ils

1. Le restaurant Magny se trouvait rue Contrescarpe-Dauphine (aujourd'hui rue Mazet). On y était élu (esquisse d'académie). Le « groupe » s'était réuni d'abord (1862) chez Gavarni. Parmi les membres, citons Sainte-Beuve, Renan, Taine, Saint-Victor, Tourguenieff, Soulié, Charles Edmond, Flaubert, Burty, Berthelot. Le nombre des membres du « cercle » augmenta beaucoup et les dîners devinrent bruyants. Ils avaient lieu deux fois par mois. En 70, pendant la guerre, les dîneurs passèrent chez Brébant, boulevard Montmartre. Le dîner des Cinq (1874) réunit, au café Riche, Goncourt, Flaubert, Tourgueniev, Zola, Daudet. Il avait été convenu au dîner Magny que « rien ne serait répété ». Les Goncourt ne tinrent pas compte de l'interdiction. La publication de chaque tome de leur journal provoqua, au reste, maintes protestations. Ils durent même retirer le tome IX, la famille de George Sand ayant protesté avec énergie contre certains propos. « Indiscrétion, vanité, champ de reportage trop étroit » : tel est le thème des articles « d'éreintement ».

s'emportent et attaquent au hasard, enchantés de trouver ce qu'ils croient une bonne formule : « *Napoléon à Sainte-Hélène : le Prométhée de la blague !* » et prennent appui sur des idées générales surprenantes. « Les étrangers parlent haut. Ils ont la conscience de parler une langue qu'ils sont seuls à comprendre. Le Français parle bas parce qu'il sait être compris de tous et parler la langue universelle. » Mais revenons à leurs amis.

Quand ils écrivent de *Taine* « Ce lâche couillon de Taine » on peut à la rigueur attribuer ce jugement à l'irritation d'auteurs qui attendaient vainement de lui un bon article, mais il est hélas trop clair qu'ils n'ont jamais compris un mot de ce que l'auteur de l'*Intelligence* avait dit devant eux. Aussi, quand ils évoquent ses propos, s'en tiennent-ils prudemment à l'expression vague d'un mépris obstiné sans formuler aucune des objections sérieuses qu'on aurait pu attendre.

Flaubert aussi est de leurs « amis » — mais tout en faisant profession *parfois* de l'admirer ils ne l'aiment pas... « *Il a l'esprit gros et empâté comme son corps... Il voyage pour épater les Rouennais.* » Lorsqu'ils sont chez lui, à Croisset ils se calment un peu, mais ne cessent de l'accuser de *manquer de cœur.* C'est ce que leur prouve une fois pour toutes la lecture de *Madame Bovary : ni cœur ni âme.* Quand on connaît la vie de Flaubert ce jugement stupéfie [1].

Baudelaire : « Le Saint Vincent de Paul des croûtes trouvées, une mouche à merde en fait d'art. » N'insistons pas. Très logiquement ils admirent Paul de Saint-Victor, spécialiste comme eux des brillantes formules absurdes. *Hugo :* « *La Légende des Siècles :* poésie peinte et empâtée. Ces vers me font songer à ces œufs faits de nacre, convoitise des filles de bordel aux étalages des parfumeurs qui s'ouvrent et laissent voir un petit flacon de musc. » Il est vrai qu'au cours d'un des tumultueux dîners Magny Sainte-Beuve traite Hugo de *charlatan,* mais l'un ne console pas de l'autre, et le critique, lui, ne pensait pas, comme Goncourt, que Hugo serait oublié dans cinquante ans.

Gautier, encore un ami. « Une intelligence échouée dans un tonneau de matière. » Un jour plus indulgents : « Grand artiste, mais avec une syntaxe bête. » Ils dînent d'ailleurs souvent chez lui, mais n'en glissent pas moins sûrement vers une franche hostilité : « Ce bon Gautier est un de ces meurt-la-faim de la littérature les plus riches de ce temps-ci. » Et ils font soigneusement le compte de ce qu'il gagne comme bibliothécaire, journaliste, etc. Car ils sont assez jaloux et, en comparant leurs tirages à ceux de leurs amis, cachent mal leur irritation.

Pour *Renan* c'est la haine pure : « Une tête de veau qui a des rougeurs, des callosités d'une fesse de singe... Homme malsain, mal bâti, laid à voir. » *Verlaine :* « Un soulard, un pédéraste. » *Mallarmé :* « Il faut le

1. Précisons que le 7 avril 1892, Edmond fulmine contre ce « lèche-cul » de Loti qui, dans son discours à l'Académie, n'a pas « *glorifié Balzac, Flaubert et les amis* ». Il est décidément très instable dans ses jugements.

mettre à Sainte-Anne. » *Zola* (pour lequel Edmond a eu d'abord la plus vive admiration) : « Infect bonhomme. Un rusé perfide. Un vilain Italianasse. » *Banville* est un jour « un causeur délicieux », mais devient « un despote hargneux ». *Arsène Houssaye* « un exploiteur ». La « mauvaiseté de Leconte de Lisle est fielleuse et cannibaleque ». Céard est « un jeanfoutre ».

Ernest Lavisse enfin : « Historien, il témoigne d'une si belle impartialité pour la Prusse qu'il s'assure en cas d'une seconde invasion le respect du mobilier de son appartement par les Teutons. » En réalité, quand les Allemands, en 1914, pénétrèrent dans le village du Nouvion-en-Thiérarche, leur première initiative fut de demander où était la maison de Lavisse, puis ils la pétrolèrent et la brûlèrent. On voit que les Goncourt pouvaient être aussi bons prophètes que bons juges.

Pourtant, avant de quitter le chapitre des amitiés et réunions littéraires, il faudrait préciser. Il est vrai que leurs jugements pèsent peu et l'on croit volontiers Renan, lorsque, furieux de leurs indiscrétions, il les prit à partie : « Goncourt n'a pas compris et nous attribue ce que son esprit fermé à toute idée générale lui a fait croire ou entendre. » Quand la conversation s'élevait il est bien certain qu'ils restaient obstinément au rez-de-chaussée. Mais enfin elle ne s'élève pas toujours et soigneusement pesés, tamisés, maints propos qu'ils ont recueillis ont valeur d'indices. Les érudits diraient : « Ce sont pour nous des hypothèses de travail... » On peut même aller beaucoup plus loin : ils notent souvent des faits précis qu'on ne peut négliger. De Maupassant, par exemple, ils ont recueilli des confidences précieuses et des anecdotes étonnantes qui ont plus que l'apparence du vraisemblable. Leurs pages sur Musset sont aussi très curieuses, étant entendu qu'ils ne voient en lui que l'alcoolique.

***

Tout bien pesé, voici les parties fortes et le *bon* du journal : *beaucoup d'anecdotes*, étranges comme la vérité, et très souvent pittoresques et divertissantes autour desquelles se forme un amusant climat d'époque [1]. On n'en finirait pas de citer, fût-ce les plus frappantes. Des centaines d'entre elles fourniraient de bons sujets de nouvelles. *Des descriptions, des témoignages directs* remarquables : par exemple la Guerre de 70 et la Commune vues par Edmond. *Quelques très bons portraits* (Napoléon III, le prince Napoléon, Oscar Wilde, et surtout Gavarni, un ami qu'ils aimèrent vraiment celui-là.)

De très attachants récits de songes, noirs et fantastiques à souhait, qu'on aimerait à voir étudier par un psychanalyste. *Des observations sur les mœurs* si poussées qu'elles nous permettent de faire le point sur maintes transformations d'usages et d'habitudes dont nous ne savions pas exactement où l'on devait les situer. *Certaines peintures de milieux :* par exem-

1. Le demi-monde y a sa place. On s'amusera en lisant le récit des réceptions dans le fastueux hôtel de la Païva — « ce Louvre du cul ».

ple *le cercle de la princesse Mathilde* — une femme qu'ils méprisent, aiment bien, craignent, détestent et finissent par traiter de « viande de troisième catégorie ». Mais avant d'en arriver là, au cours des nombreux dîners absorbés rue de Courcelles et à Saint-Gratien, ils ont pu (ou Edmond a pu) entrouvrir une porte sur certaines « intimités » de la famille impériale. C'est curieux, parfois utile et souvent très comique (bien qu'il n'ait pas le sens comique) : on suit avec un particulier intérêt le développement du petit drame Princesse-Popelin-Mlle Abbatucci. *Le groupe des amis de Daudet,* chez qui, à la fin de sa vie, Edmond a beaucoup vécu. Bonne chasse aussi sur ce champ-là. Mais le gibier est à examiner avec grande prudence. Edmond continue de juger trop vite et se montre si accueillant aux ragots (ce travers s'accuse beaucoup à la fin de sa vie) qu'on en fabrique, paraît-il, à son usage. Mais il y a d'excellents croquis, des confidences importantes. Que les Daudet se montrèrent d'ailleurs furieux de le voir publier, d'où une brouille d'ailleurs éphémère après laquelle Edmond reprit régulièrement le chemin de Champrosay où il devait mourir (en 1896).

Enfin si l'on s'est intéressé aux Goncourt, si l'on a réussi à faire à peu près le départ entre ce qu'il y avait chez eux d'excellent (l'amateur d'art, l'historien) et le reste, on s'arrête avec curiosité à maintes remarques qui expliquent clairement leur évolution et répondent à des questions qu'on ne pouvait pas ne pas se poser. Un exemple : pourquoi les Goncourt qui décrivaient parfois comme peignaient les impressionnistes n'ont-ils pas vraiment apprécié ces derniers ? Même révélation en ce qui concerne Lautrec dont on aurait pu attendre qu'Edmond l'aimât, s'agissant d'un artiste qui s'était fort inspiré de ses chers Japonais. Mais même quand ils se trompent, en matière d'art, ils le font finement [1]. On n'en saurait dire autant pour le reste.

Les dernières années d'Edmond.

Parvenus aux dernières années de la vie d'Edmond faut-il parler des célèbres réunions du « grenier [2] » qui rassemblent boulevard de Montmorency tant d'artistes et d'écrivains de la fin du siècle. Hélas ce chapitre-là est décevant. Il est bien rare qu'Edmond ait noté une conversation inté-

1. L'art du XVIIIe siècle qu'ils ont tant aimé, ils le situaient justement. Pour eux le vrai maître c'est Rembrandt.

2. Le Grenier était formé par la réunion de trois pièces au second étage. Objets d'art, boiseries noires et andrinople rouge. Edmond, toujours minutieux, a longuement décrit cet ensemble dans son journal du 14 décembre 94. Une vitrine groupait les portraits d'amis. Les réunions du Grenier avaient lieu le dimanche. Elles commencèrent en 1880 (après la mort de Flaubert). Parmi les habitués : Daudet, Mirbeau, Zola, Margueritte, Barrès, Geffroy, Montesquiou, Lorrain, Burty, Descaves, Bauer, Bourges, Huysmans, Boylesve, Gavarni, Ganderax, Hermant, Marx, Hervieu, Primoli, Raffaëlli, Rosny, Rodenbach, Toudouze, Hennique, Lecomte, Vanderem. Goncourt, hardi dans son journal, timide en public, n'était pas l'animateur des conversations. Quelques témoignages donnent à penser que les dimanches du Grenier n'étaient pas divertissants : on s'y rencontrait.

ressante. Quant aux habitués on constate une fois encore que Goncourt oscillait à leur égard entre la sympathie et l'aversion. Il se plaint souvent de ses hôtes qui, dit-il, le lâchent *dès qu'ils sont connus,* et ne le défendent jamais contre les attaques des jeunes dont il se croit devenu la tête de Turc. Oui tous gardent lâchement le silence, sauf Mirbeau.

Cette hostilité de la nouvelle génération lui fut particulièrement cruelle. Les dernières années d'Edmond furent amères. Il s'ennuyait et pour « s'exalter » devait boire un peu d'alcool le soir. Aussi, pour le consoler ses amis (il en avait, quoi qu'il pensât) organisèrent-ils en sa faveur un grand banquet (en 1895) qu'il considéra comme une apothéose. On peut lire le récit de cette manifestation dans les biographies des deux frères. Il y avait là trois cent dix convives qui écoutèrent (peut-être avec des sentiments mêlés) un nombre respectable de discours. Poincaré, ministre de l'Instruction publique prit la parole. Jamais un ministre décorant un homme de lettres n'avait parlé ainsi, déclare Goncourt dans son journal. Poincaré, après lui avoir « *demandé presque humblement de la part du gouvernement la faveur de le décorer* » lui remit la rosette. On applaudit beaucoup. Goncourt, bouleversé, se leva, remercia brièvement. A onze heures, après avoir goûté « *un bonheur bouddhique* » il se sentit exténué. Les convives se retiraient. Il fallait partir. « *Je me sens mourir de faim, n'ayant absolument rien mangé. Je sais que les frères Daudet doivent souper avec Barrès et le jeune ménage Hugo. Mais j'ai la crainte d'apporter du froid avec ma vieille tête au milieu de ces turbulentes jeunesses. Puis j'espère un restant de chocolat à la maison.* » (Journal 1er mars 1895). Il rentra donc chez lui. Seul. Il avait un panier de fleurs dans les bras. Dans son cabinet de travail il le regarda. On le lui avait donné par erreur : « *C'était un tas de bouquets destinés à fleurir les gens du comité. Est-ce bête ! Est-ce bête !* »

« De talent plus fier que le vôtre, avait dit Poincaré, il me paraît difficile d'en découvrir. » Ce *fier* qui semble évoquer la vie de quelque valeureux capitaine vaut que, pour finir, on s'y arrête. Il s'ajuste bien à l'orgueil d'Edmond, à *l'humeur batailleuse,* qui de son propre aveu était la sienne, à son horreur des compromis, à son honnêteté, à ses éclats, à ses fureurs, à son intransigeance de vieux soldat. Je crois qu'on ne se tromperait pas beaucoup en le rapprochant de certains hobereaux de province, intelligents, violents, cultivés, qui se réfugient volontiers dans leur bibliothèque pour y lire les mémoires de quelque siècle mort qu'ils connaissent mieux que personne et auquel ils se flattent d'appartenir. Ils ont une belle demeure, de beaux objets, ils aiment le charmant, le bizarre et l'héroïque, l'absurde et le panache, font penser parfois à don Quichotte, quelquefois à Bouvard et Pécuchet. Ils ont des colères soudaines incompréhensibles et je les vois très bien comme Goncourt fulminant contre le lycée *Molière.* « Dans cinquante ans nous aurons un lycée de Sade. » Bref, ce sont des « originaux ».

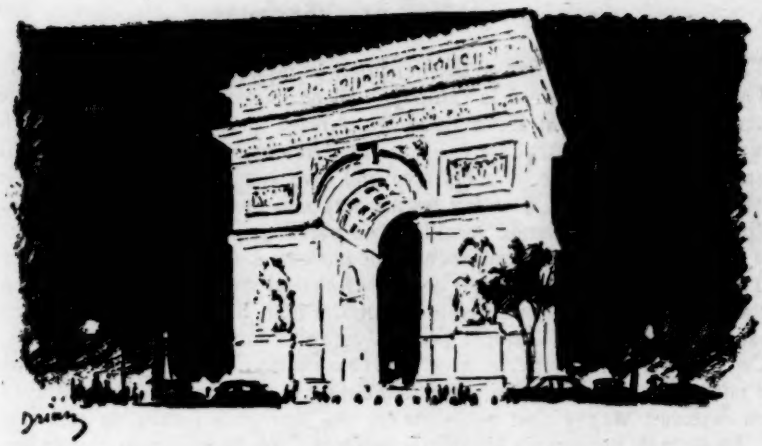
Ils ne se plaisent vraiment qu'avec les vieux gentilshommes mais sont à

l'aise avec le peuple. Sur ce dernier point le rapprochement ne vaut pas ; Goncourt n'a pas vécu à la campagne (il ne l'aimait pas), sans doute se serait-il plus aisément accommodé des paysans que de la « plèbe » parisienne. Ce qui est sûr, c'est que tous les êtres racés, « *distingués* » qu'il approcha l'ont séduit. Il a éprouvé une vive sympathie pour Robert de Montesquiou (dont il détestait les mœurs) non pas seulement parce qu'il appartenait à une grande famille mais parce qu'il le *sentait* réellement « né ». Il y aurait un rapprochement curieux à faire entre lui, Barbey d'Aurevilly et la Varende, qui comme Goncourt aimait et détestait tour à tour, pouvait se montrer aimable et familier mais devenait soudain méprisant et prenait de la distance pour se réfugier dans des rêves héroïques. On découvrirait peut-être à ce jeu l'explication de certains dégoûts d'Edmond. Ce qui l'agaçait probablement (et malgré lui) chez les habitués du déjeuner Magny c'est qu'ils étaient des bourgeois (petits ou grands).

La sorte de hobereau à laquelle je pense se flatte de ne jamais quitter son château ou ses terres, mais est toujours fourrée chez ses voisins. Quand Edmond se trouve seul dans son sous-marin, il passe la moitié du temps à se féliciter d'être là, bien séparé du monde, l'autre moitié à regretter de n'être pas chez des « amis ». Il est partagé entre le plaisir d'être seul et l'impossibilité de le rester longtemps.

Fier, en somme, il a, de certains points de vue tout au moins, des raisons de l'être. Il aime passionnément la littérature, il l'a bien servie, il peut être un parfait écrivain. Travailleur infatigable, grand découvreur, il est sans cesse traversé par des idées neuves et fécondes. Sans doute ne réussit-il pas toujours à en tirer parti. Cet échec on l'a constaté dans le roman, mais, du côté de l'art et de l'histoire, il a eu meilleure fortune et fait vraiment figure de grand personnage. Le *Journal*, en dépit de beaucoup de sottises, de niaiseries et de pensées folles, reste un témoignage de prix. A nos yeux, il vaut aussi par ce qu'il nous révèle sur deux hommes dont le singulier caractère et l'esprit étrange attisent sans cesse la curiosité. Cela devient un jeu presque passionnant de chercher à les définir. S'agissant d'Edmond, on peut y parvenir. Pour le frère ce n'est pas facile : c'est même impossible. Mais on ne saurait douter qu'il ait été un écrivain exceptionnellement doué — et sans doute, bien que son vrai visage reste brouillé par l'intervention du *je* bicéphale, un être charmant.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

GAUGUIN A LA GALERIE CHARPENTIER. — « Ce que fut Manet pour la génération de 1870 (a écrit Maurice Denis, auquel on doit toujours revenir quand on parle des berceaux de la peinture moderne), Gauguin le fut pour la génération de 1880. Cézanne, plus rare, plus profond, plus inaccessible, n'eut son tour d'influence qu'après lui. C'est de la boutique du père Tanguy, marchand de couleurs rue Clauzel, et de l'auberge Gloanec à Pont-Aven, qu'est sortie la grande bourrasque qui, vers 1890, a renouvelé l'art français. »

Employé dix ans chez un agent de change de la rue Laffitte (il disposait alors d'une certaine fortune), Gauguin, peintre du dimanche et collectionneur, s'affilie au groupe impressionniste, abandonne la Bourse en 1883, devient colleur d'affiches à trois francs par jour, peint les murs d'une gare, puis, las de ces besognes, se terre en Bretagne. Brusquement, il s'embarque pour la Martinique, en revient malade. Cédant aux appels pressants de Van Gogh, qui rêve de fonder avec lui une coopérative de peintres qui assurerait leur indépendance, il le rejoint à Arles en 1888. Van Gogh tente de le tuer, puis de se tuer. Nouveau départ pour Pont-Aven, où Gauguin construit, avec ses amis, la doctrine « synthétiste ». Paris le reverra dans le costume des pêcheurs, portant un gilet brodé et les fameux sabots qu'il a sculptés et peints lui-même. Une brochure sur Tahiti lui tombe sous la main ; ne rêvant que d'évasions et de civilisations primitives, il décide fébrilement une vente qui lui rapporte 10 000 francs et part pour Tahiti. Il s'y mariera avec une Maorie ; reviendra à Paris, craignant d'être oublié ou qu'on le pille. Un héritage le sauve de la misère. Nouveau séjour en Bretagne, puis, en 1895, nouvel exode à Tahiti qu'il quitte en 1895 pour les Marquises. Sa maison — la *Maison du Jouir*

— est décorée de ses fameux bas-reliefs « *Soyez mystérieuses, soyez amoureuses* ». En conflit avec la gendarmerie, condamné à trois mois de prison, le 8 mai 1903, un indigène le trouve mort dans sa case. Son corps repose à Atuana, dans le petit cimetière de la Mission.

Les romanciers n'ont eu qu'à broder sur ce scénario haut en couleurs dont le principal interprète — il y a toujours du théâtral chez Gauguin — n'a cessé de vouloir surprendre la galerie et de s'étonner lui-même. Ce grand orgueilleux, qui mêla le vrai au faux, l'astuce à la sincérité, a mérité lentement une originalité qui ne devait s'affirmer que sur le tard, mais avec splendeur.

L'histoire de l'Art montre que des artistes perméables ont été souvent ceux qui exercèrent les plus fortes influences. L'importante exposition que nous devons à la galerie Charpentier déroule dans son étendue, dans sa diversité (l'homme excellait non seulement à peindre, mais à façonner toutes les matières), l'œuvre d'un véhément qu'on peut, à maints égards, comparer à Pablo Picasso. Tributaire, tour à tour, de Daubigny, puis de Pissarro, de Cézanne, de Puvis, de Redon, de Sérusier, d'Emile Bernard, Gauguin a donné ses fleurs les plus rares dans une complète solitude, loin des discussions d'atelier, et, s'exprimant par un langage de plus en plus pur, accédant à une noblesse, à une spiritualité qu'on eût pu lui croire interdites, a conquis victorieusement sa place, au paradis des peintres, entre Paul Cézanne et Redon.

CLAUDE ROGER-MARX

ALBERT CAMUS. — L'annonce de la fin brutale d'Albert Camus, tué à quarente-six ans dans un accident de voiture, a été accueillie partout avec une émotion aussi intense que spontanée. Car ce n'est pas seulement parmi ses compatriotes de France et d'Algérie que fut ressentie comme un deuil personnel cette tragique illustration de la philosophie de l'absurde. De maints pays étrangers affluèrent les témoignages de douloureuse sympathie. Ils prouvaient que l'Académie suédoise ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait, en lui attribuant le Prix Nobel de 1957, honoré en la personne d'Albert Camus l'écrivain qui avait conquis une audience internationale par sa vision, lucide et fervente à la fois, de la condition humaine.

Entre tous ces hommages, aucun ne m'a paru plus touchant ni plus pertinent que celui qui lui fut rendu par la Télévision française, dans la soirée du 6 janvier. Avec l'accord du personnel artistique qui était alors en grève, on diffusa de nouveau le « Gros Plan » que Pierre Cardinal avait consacré à Camus, en mai dernier, époque où il achevait de mettre en scène son adaptation des *Possédés*. J'ai à peine besoin de dire combien il était émouvant, deux jours après que nous fut parvenue la sinistre nouvelle, de revoir Albert Camus qui s'adressait directement à des mil-

lions de spectateurs et arpentait la salle et la scène d'un théâtre, tout en poursuivant un monologue familier. En l'écoutant, on retrouvait dans ses paroles les thèmes majeurs de ses livres, notamment lorsqu'il déclarait : « Il faut avoir du respect pour le bonheur et les gens heureux... Il faut être fort et heureux pour aider les malheureux. »

Mais, plus précieuses peut-être que cette profession de foi étaient ses confidences personnelles. N'ayant jamais pensé que son métier d'écrivain le contraignît à la solitude, il évoquait certains des moments où il avait goûté un bonheur sans ombre. Il rappelait ainsi les journées de sa jeunesse où il tenait sa place dans une équipe sportive, puis ces temps de la résistance et de la Libération où il était étroitement associé à un groupe de combattants et de journalistes. Il ajoutait qu'en ce printemps il retrouvait la même impression de camaraderie avec les acteurs de la pièce qu'il mettait en scène.

Quand on songeait à l'importance que tous les observateurs ont reconnue, dans les grands mouvements sociaux de notre époque, à ce sentiment du coude à coude en vue d'un effort commun, on comprenait pourquoi tant de jeunes avaient salué en Albert Camus un guide fraternel. On se souvenait que la collection d'ouvrages qu'il dirigeait s'intitulait *L'Espoir*, et qu'il avait résumé le sens de son œuvre dans cette phrase : « Au plus noir de notre nihilisme, j'ai cherché seulement des raisons de dépasser ce nihilisme. » Pour des milliers de lecteurs, la mort d'Albert Camus n'a pas signifié seulement l'interruption prématurée de l'œuvre d'un écrivain en pleine maturité, mais aussi, plus intimement, la disparition d'un témoin et d'un ami.

RENÉ LALOU

GRANDEURS ET INFORTUNES DE PARIS. — Je venais d'achever la lecture du livre de l'abbé Friedmann : *Paris, ses Rues, ses Paroisses* (Plon) lorsque je me rendis à l'inauguration de l'exposition consacrée à la Cité, au musée de Notre-Dame-de-Paris [1].

Le livre de l'abbé Friedmann, qui montre l'évolution des paroisses de Paris depuis leur création jusqu'au XVIIIe siècle, nous apporte des précisions nouvelles sur les seigneuries ecclésiastiques de Paris, leurs censives et leur topographie. Leurs limites se confondent généralement avec celles des paroisses et, tout en le démontrant, l'abbé Friedmann élucide, chemin faisant, de nombreux points de l'histoire de Paris au Moyen Age. Au XIe siècle, la paroisse est presque partout absorbée dans l'organisation féodale. Le seigneur ecclésiastique, monastère ou chapitre, est le curé primitif de la paroisse. La censive et les rôles de la taille lui font retrouver l'assiette territoriale des droits paroissiaux. Il montre ensuite comment la construction de l'enceinte de

1. 10, rue du Cloître-Notre-Dame.

Philippe Auguste contribue à la formation de nouveaux foyers paroissiaux sans effacer le tracé féodal primitif et comment la paroisse reste jusqu'à la fin de l'ancien régime la cellule de base au point de vue administratif et municipal.

Au terme de ce livre érudit et savant qui s'adresse, avant tout, aux spécialistes et aux fervents de l'histoire de Paris, l'abbé Friedmann évoque avec mélancolie la *Cité* rasée par Haussmann. Aucune des paroisses dont il a étudié la topographie n'a conservé son église et les gravures que nous voyons à l'exposition organisée avec beaucoup d'amour par M. Pierre Joly nous remplissent de confusion et de regret. De toutes ces églises, vénérables, pittoresques et charmantes, Saint-Landry, la Madeleine, Saint-Pierre-aux-Bœufs, Saint-Pierre-des-Arcis, Saint-Barthélemy, Sainte-Marine, Saint-Aignan, toutes ont entièrement disparu, à l'exception de la dernière dont il reste une partie perdue dans des constructions parasites.

En regardant les photos des anciennes ruelles, j'éprouvais une sorte de honte en songeant qu'on n'avait pas trouvé d'autre local qu'une bâtisse neuve pour abriter le musée de Notre-Dame-de-Paris. Si l'on avait créé ce musée un peu plus tôt, on aurait pu le loger dans la tour Dagobert, démolie en 1908, qui se trouvait justement derrière cette froide bâtisse des chanoines de Notre-Dame qui remplace, si mal, les anciennes maisons de chanoines qu'on peut voir sur les tableaux de Raguenet. Mais, même maintenant, à notre époque où l'on exproprie si facilement, il est vrai pour de tout autres motifs, comment n'a-t-on pas pu affecter à ce musée une des rares maisons anciennes épargnées dans ce quartier par Haussmann et ses successeurs ? Je pense à la maison du curé de Saint-Jean-le-Rond, dans cette même rue du Cloître-Notre-Dame, cette pittoresque maison du XVe siècle laissée dans un bien triste état, ou à une de ces rares maisons anciennes de la rue Chanoinesse ou de la rue Mabillon, que la Préfecture de Police n'a pas encore démolies ou, mieux, à ce qui subsiste de l'église Saint-Aignan.

Allez voir cette exposition sur la Cité afin de bien mesurer les pertes architecturales que nous avons subies quand a été détruit d'une façon aussi absurde tout ce qui faisait le charme d'un Paris qui remontait à l'époque gallo-romaine et qui était riche en vestiges du Moyen Age.

Et puis, en partant, vous irez voir, à deux pas de là, ce qu'on bâtit entre le quai des Célestins et la rue de l'Hôtel-de-Ville et vous constaterez que les Vandales d'aujourd'hui sont dignes des Vandales d'il y a cent ans. La belle maison d'angle de la rue des Nonnains-d'Hyères, démolie quelques mois après que la Ville de Paris — qui n'a jamais de crédits lorsqu'il s'agit de monuments anciens — eut dépensé des dizaines de millions pour sa remise en état, vient d'être remplacée par un immeuble neuf de sept étages. Si celui qui lui fait suite, et qu'on est en train d'élever, en a autant, l'hôtel de Sens sera complètement enterré par ces immenses bâtisses dont il n'est séparé que par l'étroite rue de l'Hôtel-de-Ville.

Comment a-t-on pu autoriser, dans le périmètre d'un monument classé, une telle hauteur alors que de l'autre côté de l'hôtel de Sens, rue du Figuier et rue des Nonnains-d'Hyères, les immeubles construits par M. Denis n'en ont que cinq ? Comment M. Sudreau, qui prétend se réclamer de Giraudoux, peut-il autoriser un pareil crime ?

On a obligé récemment l'architecte de la bâtisse qui s'est élevée rue Vaneau à l'emplacement de l'hôtel Malartic de supprimer deux étages parce que l'immeuble était visible de l'hôtel Matignon. Il faut absolument que le monstre que l'on construit quai des Célestins n'en ait que cinq. Et si l'on pouvait sauver la belle maison Louis XVI qui se trouve au milieu et s'en tenir à la partie déjà construite, cela n'en serait que mieux.

La liste des Vandales, que Louis Réau a cloués au pilori dans un livre que j'étudierai ici le mois prochain n'est pas à jour.

GEORGES PILLEMENT

Le cinéma. — La fin du monde, par bombe atomique, poussières radioactives ou tout autre procédé, est un sujet qui nous intéresse et il n'est pas étonnant que *Le dernier Rivage* soit arrivé chez nous précédé par un grand nuage de renommée. Il faut bien dire que nous avons été déçus. Nous n'aimons pas qu'on nous rate notre fin du monde.

Pourquoi est-ce raté ? Parce qu'on ne parvient à nous convaincre de la réalité de l'histoire ni dans le domaine de la précision, ni dans celui de l'invention. Scientifiquement, c'est vague, discutable, les détails sont à peine plausibles. Quel que soit l'effet produit par les images de San Francisco d'où toute trace de vie a disparu, nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que « ça ne se passerait sûrement pas comme cela ». Nous ne demandons pas à voir des cadavres dans les rues, ni le spectacle d'un immense désordre collectif, mais comment croirait-on à cette stérilisation parfaite, à ce nettoyage par le vide ? Deux millions de personnes auraient eu le temps de rentrer sagement chez elles pour mourir et les éboueurs auraient nettoyé les rues une dernière fois ? Etrange.

Sur le plan humain, on n'a pas trouvé les péripéties qui nous auraient bouleversés. Malgré les qualité des acteurs, Ava Gardner et Gregory Peck, leur longue histoire d'amour nous laisse insensibles. Je préfère la course d'automobiles et la fureur de vivre dangereusement qui saisit le savant incarné par Fred Astaire. Mais c'est la seule partie vraiment réussie d'une entreprise qui méritait une imagination plus riche et plus scrupuleuse. Il fallait que Stanley Kramer obtînt de Nevile Shute une version vraiment « cinéma » de son roman.

— Les Américains ont mieux réussi un film évidemment bien moins

ambitieux, *Confidences sur l'oreiller*, de Michael Gordon. C'est une nouvelle variation autour du thème du « marivauding » moderne. Deux personnages de sexes opposés, Doris Day et Rock Hudson, qui paraissent se détester pendant une heure et demie, s'aperçoivent qu'ils s'adorent à la fin de la soirée, ce que nous savions, nous, depuis le début. C'est gentil, agréable, bien troussé, souvent amusant, mais très loin tout de même des grandes réussites du genre d'il y a quelque vingt-cinq ans, et dont *New York-Miami* fut le chef de file. Doris Day montre du charme et de la drôlerie naturelle et Rock Hudson va pouvoir prendre la relève de Cary Grant.

— *Le Secret du Chevalier d'Eon* est un de ces films français approximatifs comme on en fait trop volontiers. Jacqueline Audry n'est guère en cause, car elle a traité le décor avec goût. Les dialogues de Cecil Saint-Laurent sont souvent adroits et Andrée Debar se tire assez brillamment d'un faux bon rôle. Je veux bien qu'on se moque de l'Histoire et qu'on résolve avec légèreté les problèmes les plus discutés, mais alors, faites du Dumas. Ici, les épisodes ne sont ni très ingénieux, ni très brillamment « enlevés », à part deux ou trois scènes trop courtes, comme le bain du Grand Frédéric, où l'on retrouve la bonne plume satirique de Jacques Laurent.

JEAN FAYARD

UNE CONFÉRENCE. — Non, je n'étais pas seul, en cette matinée de décembre, pour entendre à l'hôpital Cochin la conférence de Mme Aslan. L'amphithéâtre était garni jusqu'aux suprêmes degrés, aux premiers rangs il y avait les meilleurs de nos gérontologues et aussi de hautes personnalités médicales ; sur tous les visages, glissait le reflet d'une attente pleine d'espérance. Et pourquoi ? Cette foule pensait-elle que l'orateur allait, comme les prophètes d'autrefois, annoncer les signes de temps nouveaux ? A la vérité, on eût pu le croire, et ceux qui présentèrent Mme Aslan, les pères Justin Besançon et Henri Desoille, dirent exactement ce qu'il fallait pour prolonger encore d'un instant le beau rêve.

Mme Anna Aslan est une doctoresse roumaine, médecin-chef de l'Institut Parthon de Gériatrie (Bucarest) qui, depuis une dizaine d'années, se prétend capable de rendre « la vie aux années », cela par la grâce d'injections de procaïne. Sa méthode, nous la connaissons déjà. Mais, jamais encore, nous n'avions eu le privilège de rencontrer l'auteur. Celui-ci, après avoir répondu à l'invitation de confrères britanniques, arrive de Londres. Avant de regagner son pays, Mme Aslan a bien voulu s'arrêter à Paris. Elle nous honore d'une conférence. Or. nous ne tarderons pas à l'apprendre, elle parle un français remarquable... Elle a parlé. Quelle impression avons-nous ressentie ?

Il serait plus juste de parler d'impressions diverses. Certes, en faveur de Mme Aslan, les arguments ne manquent pas. Et d'abord, sa simplicité. Je dirais même son affabilité. Rien n'entrait d'orgueilleux dans son exposé. Il faut ajouter que le traitement qu'on nous propose n'est pas de ceux qui tirent leur prestige de leur caractère magique. Non. Mme Aslan, elle-même, l'admet. Seule est en cause la procaïne, c'est-à-dire un anesthésique fort connu. Si, dans le cas particulier, elle le nomme H_3, c'est simplement pour rappeler que, dans les ampoules où il se trouve, il a été amené, par addition d'une trace d'acide chlorhydrique, à un certain degré d'acidité. Il faut ajouter encore que la carrière universitaire de Mme Aslan est belle et que les maîtres dont elle se réclame (ainsi notre compatriote, le professeur Leriche) ont connu ou connaissent l'estime.

Pourquoi donc cette réserve qui, tout au long de la conférence, demeura mon lot ? La réponse n'est pas difficile. Parce que je suis de l'Ouest et non de l'Est et qu'il est évident qu'ici on ne voit pas les choses avec les mêmes yeux que là, parce que ceux qui m'ont appris mon métier m'ont inculqué le respect d'expériences bien menées c'est-à-dire d'expériences avec contrôles (or, Mme Aslan ne fait pas de contrôles), parce que je préfère, aux images, des dosages, parce que, surtout, j'aime à comprendre...

Or, je n'arrive pas à comprendre comment la procaïne ou ses produits de clivage (le diéthylaminométhanol et l'acide paraaminobenzoïque) pourraient interférer avec les phénomènes de vieillissement. Les expériences de laboratoire accomplies par Mme Aslan n'entraînent pas la conviction. De même, je n'arrive pas à comprendre comment des faits soutenus depuis dix ans, s'ils sont vrais, n'ont pas encore reçu d'éclatantes confirmations.

... C'est une femme très intelligente qui m'avait obligé à l'accompagner à cette conférence. Des amis avaient naguère vanté devant elle les mérites de notre Roumaine. Si c'était vrai ! Là-dessus, elle avait lu un article écrit à l'occasion du passage à Paris de Mme Aslan et cet article était cruel. Ne sachant plus que penser, elle m'avait téléphoné. Elle voulait connaître mon avis. « Venez avec moi, demain, à Cochin. » Faible, j'avais dit oui. On connaît la réponse qu'avait faite un prince génois à Louis XIV alors que celui-ci, le recevant à Versailles, lui demandait ce qui l'étonnait le plus dans le palais : « Sire, dit l'autre, c'est de m'y voir ! » Ce qui me surprenait, ce dimanche-là, c'était de me trouver mêlé à cette foule avide de bonne parole. L'incroyant parmi les croyants !

Pendant toute la conférence, j'avais écouté... religieusement, j'avais même pris des notes. Ma voisine me regardait, attendait le verdict. Elle posa la question, dès que la cérémonie fut déclarée close :

« Alors ? — Vous devinez déjà ce que je vais dire... — Aucun espoir ? — Il ne faut compter que sur soi. — Vous plaisantez. Mme Aslan n'est pas de bonne foi ? — Je crois que sa bonne foi est entière... Seulement, nous n'empruntons pas, pour raisonner, les mêmes voies. Il y eut, à l'Est, Pavlov et Metchnikoff et même Filatov. Mais il y eut aussi Bogomoletz... — Je ne comprends pas ! — Je veux dire que les conceptions

des uns ont été reconnues justes, non celles des autres ! — Et vous mettez celles de Mme Aslan parmi les autres ? — Au moins, momentanément. S'il n'y a qu'une vérité, elle doit être reconnue telle en tous points de ce globe. — Mais n'y a-t-il qu'une vérité ? — Je voudrais au moins le croire. »

P.S. — *Dans la* Presse médicale, *Pierre Oury et Gilbert Duché viennent d'écrire : « D'après deux séries d'observations suivies depuis octobre* 1958, *la procaïne, à elle seule, n'est nullement un médicament-miracle. Par contre, transformée, potentialisée et associée à des corps vitaminiques et magnésiens, la procaïne peut devenir un très utile médicament du sujet âgé... » O, petite fée Espérance !*

ALBERT DELAUNAY

PATRICE DE LA TOUR DU PIN. — C'est un destin curieux, que celui de ce poète secret et solitaire, promu, l'espace de quelques mois, à une célébrité intempestive. Avec une détermination toute contraire au désarroi du siècle, Patrice de La Tour du Pin savait, dès sa vingtième année, ce que serait son œuvre. Il l'a construite patiemment, obstinément, sans se soucier des tempêtes, des révolutions, des retournements tragiques que connaissaient ses contemporains. Il a d'abord été le poète harmonieux et élégiaque de la *Quête de Joie*, une manière de Lamartine perdu dans les brumes et les mystères ostentatoires d'une époque vouée à l'hystérie. A la veille de la guerre, ses *Psaumes* venaient confirmer son mépris de la hâte, et aussi sa recherche de valeurs stables, dussent-elles être en contradiction avec sa vie de citoyen.

La « drôle de guerre » fit de lui un héros, et l'occasion lui fut offerte d'assurer une certaine relève ou, bientôt, de s'« engager » dans une poésie combattante, aux côtés d'Eluard, d'Aragon ou d'Emmanuel. Or, sa décision était prise de tout temps : il refusa le bénéfice d'une notoriété qu'il devait juger de mauvais aloi. Il préféra ce qu'il a appelé « la vie recluse en poésie », avec une abnégation et un désintéressement exemplaires.

Cette solitude devait donner naissance à un triptyque. En 1946, *Une Somme de Poésie*, de six cents pages, marquait une première étape dans la démarche spirituelle de Patrice de La Tour du Pin : c'est une vaste réflexion de l'homme et du poète en face de ses nombreux *moi*, une manière lyrique et parfois chantante de s'analyser, de se dédoubler, de se multiplier, de se définir en mille approximations successives. L'émerveillement quotidien y cède par endroits à un grand besoin de foi, et tous deux s'appuient sur des mythes créés dans un but d'élucidation permanente. C'est aussi une poésie à personnages, une poésie à chevaliers, la seule de notre temps.

Le Second Jeu (Gallimard), qui paraît aujourd'hui, constitue le milieu de cette entreprise, apte à solliciter toutes les forces spirituelles d'un être pensant. C'est à la fois une confession de l'homme devant ses semblables, une manière de symbole du siècle mais hors du siècle, un héros de notre temps en marge de notre temps, un frère qui souvent se prive et nous prive de gestes trop fraternels. La poésie lyrique cède à la réflexion en prose, et la quête d'une harmonie s'efface devant une quête de la vérité, de sorte que nous voilà plongés dans les affres d'un journal intime où l'imagerie poétique subit de bien graves assauts.

Le débat de la foi, dans sa flamme raisonnante, et de la poésie, dans sa liberté presque hérétique, forme comme le thème principal de ce livre touffu et ample ; Patrice de La Tour du Pin s'en explique avec franchise :

« *Je ne redécrirai pas ma situation intérieure au départ : bénéficiant d'un secteur religieux assez ferme et de conditions d'existence encore privilégiées, je me suis trouvé tout à coup devant d'importants obstacles à mon métier de poète. Je m'étais inconsidérément lancé dans un projet assez vague, et vu, à plusieurs reprises, en faillite de toute possibilité d'écrire. Tout se passait comme si les opérations de mon entendement et de ma poésie s'effectuaient à vide : leurs foyers, au lieu d'élucider un peu l'obscurité, l'accumulaient. Sous la menace d'extinction complète, je les rattachais à la foi qui émettait seule une certaine clarté...* »

Les poèmes du *Second Jeu* traduisent ces préoccupations avec une constante acuité ; peut-être même l'analyse et la soif de comprendre s'y exercent-elles au dépens du chant profond. Gageons que le troisième volet saura marquer le triomphe de la poésie apaisée, et de la foi conquise.

ALAIN BOSQUET

LE « JOURNAL » DE JEAN GUITTON. — Beaucoup d'entre nous, qui croient connaître Jean Guitton et qui l'aiment, auront dû attendre la parution de son *Journal* (Plon) pour voir s'éclairer son vrai visage. Pour la première fois, entre tant d'études profondes et de curiosités diverses, on peut saisir le nœud de la gerbe, comprendre la méthode de Guitton, saisir le sens de sa recherche.

Au départ, le jeune Guitton manifestait des curiosités multiples ; il se sentait romancier (*Césarine*), avant de se déclarer mémorialiste (*Journal de Captivité*) et psychologue (*Portrait d'une Mère*). Son œuvre de philosophe a bénéficié de ces dons. Mais pourquoi n'a-t-il pas fait carrière dans « les lettres » ? Il s'en explique aujourd'hui : c'est que la littérature laisse trop souvent de côté « ce qui importe le plus à l'homme : la recherche de la vérité ». « Si j'ai choisi dans ma jeunesse la philosophie, c'est parce que je la jugeais plus explicite, plus capable de rassasier en moi la faculté suprême : cette puissance de tout connaître et de communier à tout ce que je nomme *la pensée.* »

Deux maîtres ont guidé le jeune Guitton : Newman, dans le sillage duquel il a développé toute une réflexion sur le christianisme *dans l'histoire*, et le Père Pouget, dont il fut l'incomparable Eckermann. Mais l'écrivain dont il est le plus près — il en a la modestie, la finesse, la profondeur — c'est le sage, mélancolique et délicat Joubert.

Comme celui de Joubert, ce *Journal* abonde en « moments parfaits », en rencontres qui paraissent ineffables, parce que l'auteur y touche l'essentiel, presque spontanément. Un seul entretien suffit à Guitton pour caractériser du Bos ou Claudel. Comparant l'œuvre de Sartre,« sans alinéa, sans repos et lacune » à celle de Valéry, il conclut : « Lui prépare déjà son propre musée, il ne retient dans son œuvre écrite que les ruines, les fragments, les images tronquées, comme les Panathénées du British. » Il comprend l'un *et* l'autre, faisant son miel chez les esprits les plus différents du sien. Il goûte Bergson et Brunschvicg, Renan et aussi Lacordaire, qu'il aime « lorsqu'il est au repos, comme le bœuf, ou dans cet état extatique de l'orateur qui déploie le drap d'un lieu commun ».

On a pu apprécier, dans *La Revue de Paris*, son Bergson et son Loisy, si équitable. M. Pouget et Simone Weil, le Père Teilhard de Chardin (en qui Guitton voit un *pionnier*, non un *maître*) font l'objet de dessins au crayon, peu appuyés mais plus frappants qu'un tableau de chevalet, tant les grandes lignes en sont nettes.

Au seuil de ce *Journal*, l'auteur avoue avoir désiré, « comme Montaigne ou Marcel Proust, ne laisser qu'un seul ouvrage », commencé à quarante ans, « lors du second et vrai départ », accru à chaque réédition. Le « vrai genre serait d'avoir tous les genres et de causer d'une causerie aussi longue, sinueuse, ininterrompue que l'existence ». De ce point de vue, le *Journal* est bien le « vrai genre » de Guitton ; les choses s'y succèdent, comme le voulait Joubert, « avec ordre, mais à l'aise et sans intervalles, sans se toucher, sans se confondre, et non pourtant sans se suivre, s'accorder et s'assortir ». On y circule librement, comme les Anciens à travers le Bois Sacré. La Sagesse y est chez elle, une Sagesse aimable et douce, c'est-à-dire pleine d'art.

PIERRE DE BOISDEFFRE

RETOUR A BERNARD SHAW. — Le centenaire de *L'Origine des Espèces* de Darwin coïncide assez curieusement avec la publication en version française de la vaste œuvre dramatique que Bernard Shaw termina en 1920 et à laquelle il donna le titre général de *Retour à Mathusalem* [1]. Assembler Darwin et l'antidarwinien notoire que fut B. Shaw dans un même souvenir pourra sembler un hommage d'un goût douteux et pourtant les échos, assourdis par le temps, de la grande querelle évolutionniste ne sont point sans donner à l'irascible

1. Éditions Aubier.

Irlandais un lustre supplémentaire faute duquel certaines parties de son œuvre, celle qui nous occupe en particulier, eussent risqué de sombrer dans l'éclipse du purgatoire de la gloire ».

Shaw, à l'instar de son précurseur Samuel Butler, avait fait de Darwin une de ses bêtes noires et, autant par antipathie instinctive que par orgueil de « surhomme », il s'était employé à réfuter ses théories, préférant à leur mécanique sans âme le finalisme lamarckien et surtout, comme le souligne Jean Rostand dans une brillante préface à la traduction française de Augustin et Henriette Hamon, sa propre version de l'évolutionnisme. Version que l'on pourrait résumer en une formule du type : « Le désir crée l'organe ». Autrement dit : pour devenir vieux, sachons seulement le vouloir.

Back to Mathuselah est une énorme machine où l'on trouve, outre des caricatures d'hommes politiques (Asquith et Lloyd George), des plaisanteries confinant à la farce, une pluie de paradoxes, un dialogue en feu d'artifice et aussi, impossible à localiser, la profonde et poétique amertume d'une intelligence consciente des limites de sa destinée terrestre. Et c'est, au fond, cette imprégnation humaine qui sauve l'ouvrage — illisible maintenant, comme il se révéla injouable lorsqu'il fut monté, tant en Angleterre qu'à New York.

Seule de la série, la première pièce, intitulée *Au Commencement*, réussit à ne point se laisser étouffer par un prodigieux don de bavardage. Adam et Eve, créés immortels, découvrent qu'ils ne sont pas, de manière inexorable, condamnés à la vie à perpétuité. L'évasion possible : la mort, leur est enseignée par accident, de même que son corollaire : la naissance, qui permettra de pourvoir à leur remplacement. L'idée-clef est que le temps de l'homme, à l'origine, n'était point restreint et que c'est son propre vœu qui a changé les données du problème.

Le malheur, d'après Shaw, est que l'homme, comme toujours, a été trop loin et que la vie est maintenant trop courte. Ce n'est guère que vers la soixantaine qu'on atteint un degré suffisant de discernement, si bien qu'il faudrait au moins vivre trois cents ans pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Rien de plus simple d'ailleurs : de même que la girafe s'est procuré un long cou parce qu'elle voulait manger les feuilles hautes des arbres, de même parviendrons-nous, si nous en éprouvons vraiment la nécessité, à durer trois siècles.

De tels propos, exposés notamment dans la seconde partie du livre : *L'Evangile selon les Frères Barnabas*, pourront sembler saugrenus. Ce qui est troublant, et même pathétique, c'est que l'auteur a failli prouver le bien-fondé de ses thèses non par son œuvre mais par son exemple. S'il n'avait commis l'imprudence de se casser la jambe en taillant lui-même ses pruniers à quatre-vingt-quatorze ans, quel record de longévité le Mathusalem des lettres anglaises n'aurait-il point battu ?

RAYMOND LAS VERGNAS

ALBERT VIDALIE. — M. Albert Vidalie est un homme heureux d'écrire et, sans doute, de vivre. La mauvaise conscience donne au style un vilain teint. M. Vidalie, qui l'a bonne, se recommande, depuis *Les Bijoutiers du Clair de Lune*, par une écriture éclatante, dilatée par le plaisir, bien à l'aise dans une chair moelleuse, un peu trop soignée, un peu trop léchée peut-être, toute mousseuse d'un savon de luxe, ointe des huiles les plus précieuses, mais, sous le fond, si lisse, si transparente, si fraîche. *La Belle Française* (Denoël), malgré un maquillage légèrement plus appuyé sur des pommettes déjà colorées par le grand air de la forêt, offre au lecteur ravi la bonne mine de tous les autres romans de M. Vidalie.

Pourtant il y a quelque fièvre dans celui-ci. On y voit une jeune fille au front moite convoquer la nuit, dans une clairière, les ombres du délire ; des feux de bengale éclairent leur sabbat, des coups de feu claquent et quatre chevaux noirs emportent au galop une berline pleine de rubans et de gémissements, des châteaux enchantés penchent leurs tours sur des mares et des policiers se cachent derrière les arbres. Mais un dandy-bandit qui sort de Tortoni ou de Bicêtre et qui mène le train à la cravache traque les songes dans les fourrés, dissipe, d'un éclat de rire, les phantasmes malfaisants, bat le *rappel à l'ordre*. Au petit matin, il ne reste plus, sur la forêt en émoi, qu'un mince brouillard de soufre, le soleil chasse des fantômes attardés, quelques sphynges aux yeux cernés se hâtent vers leurs cavernes et le beau conte de ténèbres se termine, dans une claire journée, par une chanson de marche et — c'était au temps jadis — un changement de ministère. On suivait Novalis, on trouve Bérenger et Stendhal. Ainsi, chez M. Vidalie, peut-on rêver sans crainte de réveils troubles. Ceux-ci sont légers, frais, pimpants ; même un peu nostalgiques, ils ne traînent derrière eux aucune rancœur. Jamais la lecture de ces romans ne vous laisse la langue pâteuse, la tête lourde, le cœur amer.

M. Vidalie ne connaît d'autre règle en littérature que celle de son bon plaisir, de sa bonne humeur, de sa bonne santé, et s'il se réclame d'une école, c'est tout au plus de l'école buissonnière. On dira, l'enrôlant dans la brigade légère où caracolent les Blondin, les Déon, les Marceau : « C'est un hussard ! » Oui, mais déserteur ! Il a jeté son dolman aux orties, il préfère flâner à pied, faire mille détours sous les arbres à la poursuite d'une phrase un peu coquette. A vrai dire, s'il conte une histoire c'est simplement par gentillesse pour son lecteur. Les personnages qu'il rencontre au cours de sa promenade, il lui arrive de les perdre de vue et il se borne à rapporter sur eux, avec quelque négligence, des *on-dit*. Quant au fil de l'intrigue, il s'accroche souvent aux ronces. M. Vidalie tire un peu, tant pis s'il casse. Il répare avec des nœuds assez gros. Ce qui compte pour lui, ce n'est pas le récit... Il court, il court et n'a nul besoin d'être surveillé de trop près. Ce sont les mots, les phrases dont ce sorcier du

langage compose un philtre secret pour faire fondre les cœurs. Après Willy de Spens ou Kléber Haedens auxquels il ressemble, M. Albert Vidalie n'a pas eu à inventer, dans ces années, un nouveau style du romanesque, mais ce qu'il a apporté à la littérature et qui lui appartient en propre, c'est le romanesque même du style.

PHILIPPE SÉNART

La Question allemande. — Jusqu'en 1870, la France, instruite par Mme de Staël, vécut dans l'illusion d'une Allemagne idyllique, rêveuse, artiste, idéaliste et musicienne. La guerre de 1870 ouvrit trop tard les yeux sur une autre Allemagne. On découvrit alors un pays assoiffé de puissance matérielle et qui visait à l'hégémonie mondiale. Le réveil fut brutal. Désormais se posa l'irritante, l'insupportable « question allemande ». De 1870 à 1914 la hantise alla grandissant. Elle obligea les esprits à repenser tous les problèmes, en particulier celui du patriotisme, de la civilisation, du progrès : la France devait-elle continuer à promouvoir les mots d'ordre de 1789 et à vouloir la liberté du monde, ou bien au contraire devait-elle songer à son propre salut, restreindre l'idée de patrie à ses frontières ? Que devenaient la vocation, le destin de la France républicaine ? La réaction nationaliste aboutit à Péguy, Maurras, Barrès ; la réaction qui se réclame du génie universel de la France à Zola, France, Romain Rolland.

Telle est la passionnante enquête à laquelle s'est livré M. Claude Digeon dans son étude *La Crise allemande de la pensée française* (1870-1914), éditée aux Presses Universitaires de France. Comme il visait au doctorat d'Etat, cela nous vaut un énorme livre élaboré avec conscience, sans partialité apparente, poursuivi jusque dans les moindres détails avec la volonté d'éclairer tous les aspects du sujet.

Je regrette que M. Digeon n'ait pas condensé ses recherches dans une œuvre plus courte, plus frappante, plus efficace aussi et plus accessible au grand public. Le sujet le méritait. Son actualité nous presse ; rien de plus urgent que de savoir si la France qui s'est regardée depuis 1870 comme l'anti-Germanie par essence n'a pas des affinités avec sa voisine, si notre latinité, si hautement proclamée depuis la Renaissance, résiste à l'analyse, enfin s'il est juste, honnête, profitable d'opposer sans cesse, à la clarté de l'esprit français, la lourdeur et l'obscurité de la pensée germanique.

Il ne s'agit pas de retomber dans l'illusion staëlienne, mais il faudrait dépasser le point de vue qui dirigea la politique de nos gouvernements depuis 1870. Le livre de M. Digeon nous apprend comment s'est formé cet état d'esprit et à la suite de quels événements. Jusqu'en 1870, la France n'éprouvait ni haine ni mépris pour l'Allemagne, elle ne la tenait

pas pour l'incarnation de la barbarie. Quelques raisons qu'elle ait eues depuis pour s'en persuader, elle doit pourtant se convaincre que, si un nouvel état d'esprit a pu se former après la chute de l'Empire, une autre manière de voir peut actuellement se constituer, puisque les conditions historiques ont changé. C'est du moins la leçon que je tire de la lecture de la thèse de M. Claude Digeon.

— Les derniers romans allemands traduits en français ne sont pas de nature à inquiéter le lecteur : ils se proposent de le charmer, de le divertir.

Les Rossignols chantent dans la Neige de Mlle Johanna Moosdorf (Robert Laffont, éditeur) tiennent de Simenon et de Dostoïevsky, mais l'analyse psychologique y occupe plus d'importance que l'intrigue policière. Ce n'est pas le caractère de la meurtrière qui accapare l'intérêt, mais celui de l'homme qui est le témoin du meurtre. En effet, il s'attache à la jeune femme non pour la dénoncer à la police, mais pour respirer sur elle le goût de l'assassinat et de la mort. Il exerce sur elle une fascination passablement répugnante, car il est habité par un génie morbide auquel elle ne peut résister. C'est là une histoire déplaisante et poétique à laquelle la traduction élégante de Mlle Jacqueline Hardy n'a pas retranché son mystère.

— *Un coup de Dés* de M. Heinz Risse (Albin Michel, éditeur) nous transporte sur les bateaux à voiles du siècle dernier. On y retrouve les actions, les thèmes, les caractères des chansons populaires (*Il était un petit navire*) et des romans de Stevenson, mais pimentés par une psychologie moderne et par un art narratif assez persuasif pour nous rendre sympathique le héros du roman, un tricheur. Quand à la fin du livre, par un rigoureux enchaînement des faits, par une nécessité vraiment fatale, il est amené à subir le châtiment même qu'il avait infligé à autrui, nous prenons parti pour lui et plaidons en sa faveur les circonstances atténuantes. Ce roman d'aventures, conçu dans un esprit moderne, est d'une lecture fort attrayante. La traduction de Mlle Denise van Moppès, pleine de mouvement et d'alacrité, contribue à notre plaisir.

— *Le Bateau dans la Montagne* offre plus de prétentions. Dans la préface, M. Jean Janès déclare que l'auteur, M. Gerd Gaiser, est l'un « des deux noms qui se détachent d'une pléiade de talents comme l'Allemagne n'en avait pas connus au cours des vingt années précédentes ». L'autre nom, c'est celui de M. Max Frisch, l'auteur de *Je ne suis pas Stiller*, dont j'ai parlé dans cette revue. N'ayant pas lu d'autres œuvres de M. Gaiser, je le juge sur *Le Bateau dans la Montagne* (Stock, éditeurs) et ne partage pas l'enthousiasme de son préfacier.

L'idée de M. Gaiser devait pourtant séduire : écrire le roman d'un lieu, d'une colline, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. Deux jeunes géologues viennent étudier les cavernes dont le flanc de la colline est creusé. Ils prennent des notes. Ce sont ces notes qui suscitent les développements, les rêveries, les récits dramatiques de l'auteur qui

forment autant de tableaux pour suggérer les différentes époques. L'intérêt du livre n'est pas soutenu : certains tableaux nous retiennent, nous captivent même, d'autres nous laissent indifférents. Il m'a paru que le talent de M. Gerd Gaiser était lyrique : quand il atteint une certaine intensité, quand il brille et s'illumine, le charme littéraire se produit. Sinon, nous ne sentons que lourdeur et confusion.

Une œuvre pareille souffre évidemment de la traduction ; une grande part de son charme doit tenir dans la langue, dans le style. Chacun sait qu'on fait difficilement passer dans un autre idiome ces qualités-là. Je me demande à quoi ressemble l'autre roman de M. Gerd Gaiser, *l'Agonie de la Chasse*, qui l'a fait comparer à Saint-Exupéry. L'expression en a-t-elle la même componction, la même raideur guindée ?

MARCEL SCHNEIDER

CHRONIQUE DES LIVRES

LE SONGE D'AMÉDÉE PONCEAU

par Roger BODART

En ouvrant ce livre, je me disais qu'il était bien peu probable que l'univers d'Amédée Ponceau, si riche, si complexe (d'autant plus que l'œuvre parlée de ce philosophe, tout comme celle d'Alain, déborde largement son œuvre écrite, presque entièrement posthume), pût être contenu, ou seulement abordé, dans ces quelque cent cinquante pages. Or, le fait est que M. Roger Bodart parvient à nous entraîner fort loin sur les chemins d'Amédée Ponceau.

Parti pour découvrir une œuvre close, le bilan d'une pensée, c'est un homme que le lecteur trouve en fin de compte, l'intelligence la plus rayonnante et la plus amicale qui soit. Le livre fermé, on se dit : « Que n'ai-je connu cet homme-là, que n'ai-je reçu son enseignement, et comme ma vie aurait pu en être changée ! » C'est que, chez Amédée Ponceau, l'homme et l'œuvre sont réellement indiscernables. Certes, M. Roger Bodart aurait pu nous donner un exposé très complet de sa philosophie mais il s'y est refusé.

Dès le début, il note qu'Amédée Ponceau était avant tout « un être de parole », dont l'œuvre écrite est née « par surcroît ». Il montre en effet que la pensée d'Amédée Ponceau n'est pas celle d'un philosophe qui philosophe pour le plaisir de philosopher. Toujours, elle part du concret pour aider, guider, réchauffer.

GEORGES CONCHON

LA SENSATION CRÉE LA VIE

par Charles Léopold MAYER *(Marcel Rivière)*

Au cours de plusieurs ouvrages, M. Charles Léopold Mayer s'est attaché à édifier une philosophie fondée sur la sensation, renouvelant et adaptant à la pensée moderne les conceptions de Hobbes et de Condillac. « Non seulement la sensation crée la vie, dit-il, mais c'est elle aussi qui est la génératrice de nos pensées et de nos morales. » Le livre qu'il nous présente aujourd'hui est une sorte de bilan. L'auteur y expose, avec une logique serrée, le mécanisme — un « déterminisme relatif » basé sur l'irritabilité de la cellule — qui, à son avis, gouverne la vie. L'intelligence pure ? Probablement pas tant ainsi de phénomènes strictement physico-chimiques, et il n'y aurait plus de morale qu'utilitaire pour l'individu. « C'est seulement par les progrès qu'ils accomplissent ou qu'ils rendent possibles que les hommes valent quelque chose », conclut M. Mayer. Exercice gratuit d'intelligence pure ? Probablement pas tant qu'on pourrait le croire...

P. R.

★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

JAPON

par Fosco MARAINI *(Arthaud)*

La presse anglaise avait accueilli comme une révélation l'essai que Fosco Maraini a consacré au Japon et que les Editions Arthaud nous offrent aujourd'hui dans une belle édition illustrée. L'auteur n'a pas seulement vécu de longues années au Japon dans des conditions souvent pénibles (il y a été interné en camp de concentration pendant la guerre), il est entré en contact intime avec l'âme de ce peuple, avec sa philosophie, sa religion, ses arts, son sens du mystère et de la vie si différents des nôtres. « En Occident, remarque-t-il, la mort est tragédie ou apothéose, en tout cas violence faite aux sentiments et à la raison... Au Japon, les morts se fêtent dans l'allégresse et les trois jours de l'*o-Bon* sont prétextes à danses, à chants, à réunions joyeuses plutôt qu'au deuil et aux larmes. »

Tokyo, Nara, la ville de Bouddha, Kyoto, Kikko des Tokugawa, Nagoya, sont les grandes étapes de ce pèlerinage aux sources d'un monde inconnu, plus enraciné et mieux préservé que le nôtre. Un jour peut-être, Fosco Maraini complétera cet itinéraire par un voyage dans les deux extrémités exotiques du Japon, le Nord glacial et le Midi tropical : ce premier journal, si attachant (dont on discutera seulement certaines remarques politiques), nous en donne le vif désir.

PIERRE DE BOISDEFFRE

NOTES INTER-ARTICLES

Balthazar Mountolive, par Laurence Durrell, p. 10. — *Première descente du Nil de l'Equateur à la Méditerranée*, par Jean Laporte, p. 94. — *L'Univers de Marcel Jouhandeau*, par Jean Goumier, p. 120. — *Le Guépard*, par Tomasi de Lampedusa, p. 136. — *Balzac*, p. 140. — *Rimski Korsakov*, par Rostislav-Michel Hofmann, p. 140. — *Le songe d'Amédée Ponceau*, par Roger Bodart, p. 174. — *La sensation crée la vie*, par Charles-Léopold Mayer, p. 174.

CHAIX-PARIS. — 3503 J 92-1-60.

Gabriel GIROD DE L'AIN

DÉSIRÉE CLARY

De l'amour de Bonaparte au trône de Suède, voici, retracé par un de ses descendants directs, l'extraordinaire destin de la petite bourgeoise marseillaise.

hachette

par A. DUCASSE, J. MEYER et G. PERREUX

Simple histoire de la grande guerre

VIE ET MORT DES FRANÇAIS

1914-1918

" Le Testament d'une génération "

Présentation de Maurice GENEVOIX,
de l'Académie française

hachette

J U L L I A R D

SOLANGE FASQUELLE

MALCONDUIT

C'est une œuvre vivante, construite avec habileté, dont les personnages ont chacun leur existence propre.

Albert AYGUESPARSE, Le Soir Bruxelles.

Malconduit est un beau livre, enveloppant, ironique, pessimiste...

Georges SION, Le Phare Dimanche.

Un livre où le romancier ne prend jamais parti, c'est très rare aujourd'hui. Mme Solange Fasquelle est une vraie romancière.

Jacques BRENNER, Paris-Normandie.

La description de cette famille, d'une certaine vie de château, est poursuivie avec un réel talent d'analyse que renforce ça et là un cruel et froid humour : le style de Solange Fasquelle, à la fois ferme et sobre, ne trahit jamais son propos.

René TAVERNIER, Le Progrès de Lyon.

Après cet étrange roman, on ne saurait qu'attendre avec impatience le prochain roman de Solange Fasquelle. Attendre sans trop d'inquiétude car cette romancière se révèle déjà un écrivain solide, sûr de ses moyens.

Anne VILLELAUR, Les Lettres Françaises.

272 pages N.F. 9,60

RJ

VIENT DE PARAITRE

JOSEPH DELTEIL

FRANÇOIS D'ASSISE

GEORGES BARBARIN

LES RÉINCARNATIONS DE DORA

roman

INDRO MONTANELLI

LE GÉNÉRAL DELLA ROVERE

Traduit de l'italien par RENÉ PATRIS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

PAUL CÉSARI

Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand

LA VALEUR DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Vient de paraître :

PEARL BUCK

LE MAÎTRE DE L'AUBE

roman

Pearl Buck face au drame de ce temps : science et sentiment